

Gabriel-Pierre Ouellette

LE VOYAGE DU NORD - II
DE POITIERS À ORLÉANS - 1688
d'Iberville et l'Iroquois

2e partie du Voyage du Nord - 1686-1688

I - les croix et l'écorce - 1686

II - de Poitiers à Orléans - 1688

III - à Sceaux - 1688

roman

Montréal, mars 2017

format PDF

ISBN 978-2-9816617-6-0

© gabriel-pierre ouellette

note	3
on saura leur nom bientôt	4
un peu d'histoire militaire	7
le rythme s'accélère	9
qui devra mourir ?	16
trois jours avant Orléans	25
les oraisons funèbres de Bossuet	28
les galopins ne parlaient pas français au XVIIe	30
les hommes des colonies	37
la poste aux chevaux	40
la version du jésuite	43
la version d'Iberville	47
la version de Monéglise	52
le narrateur sous le masque arraché	54
seul, un Iroquois pourrait le dire	60
des choses s'étaient passées, ce soir-là	62
Bossuet attaque l'Amérique	73
de la direction spirituelle en plein roman	78
telle mère, telle fille	86
ne jamais se fier à sa mère	92
brillante démonstration ou l'ennui fait chair ?	95
nouel de tourville trahit de la gueule	115
monéglise hante toujours orléans	118
l'incarnation de dieu au canada	132
les enfants van den bergh jouent à l'homme nu	139
encore un détail	144
le dédoublement de l'incarnation	154
le souper et les critiques	167
confidences	195
la supplique à denonville	219
notes	260

note

Il s'agit encore de l'un de mes textes refusés. La première version de ce roman se trouve, comme pour *les Croix et l'écorce - 1686*, dans *Outaouais*, le texte que j'ai écrit à partir de novembre 1999 jusqu'en février 2000 (cf. la note avant *les Croix et l'écorce - 1686*).

Après la reconquête des trois forts anglais, au sud de la baie d'Hudson, et l'hiver qu'il y a passé avec les miliciens canadiens et leurs prisonniers anglais, d'Iberville se rend à Versailles, avec un Iroquois, pour faire armer un voilier qui servirait à la défense, contre les Anglais, du commerce des fourrures.

Après de courtes aventures, entre autres à Poitiers et à Blois, ils arrivent à Orléans, en février 1688. Ils y rencontrent un ancien missionnaire jésuite qui les invite dans un hôtel privé à une reprise de la Noël anticipée, présentée au collège en décembre 87. Les voyageurs, surtout l'Iroquois, volent la vedette à la *tragédie* écrite à cette occasion par un des étudiants, mais le lendemain matin, ils ont fui, et on se demandera pourquoi jusqu'à la fin.

Dans le spectacle, on parle de *grâce suffisante*, de la Crucifixion, de la Résurrection, de l'Enfer, tout comme des rêves, du feu des supplices iroquois, de la permanence du Nom après la mort d'un chef algonquin ou encore d'un Paradis terrestre américain qui n'aurait pas connu la Faute ou, dans le cas contraire, serait *racheté* par une Nativité *sauvage*...

Cependant, même si dans *mon* XVIIe siècle on parle religion comme nous parlons d'économie ou de météo, l'essentiel du roman, au milieu de chevauchées, de chocolatières, de rivalités sociales, de salles d'étude et d'étudiants bavards, se fonde sur des corps qui se ressemblent ou se dédoublent, s'interrogent et s'attirent en silence. On les dirait sans âme. Mais ont-ils une âme? Et c'était d'ailleurs le titre que je donnais à mon texte en mai 20110, quand je l'ai envoyé à un éditeur français.

Peut-on encore trouver de l'intérêt à redécouvrir, dans une fiction, l'impact créé par les Sauvages d'Amérique dans une société corsetée dans une rectitude gallo-catholique, entre un jansénisme diffus et une morale casuiste, et en même temps traversée par l'appel de *mers de l'ouest* en tout genre ?

précision technique : quelquefois, j'ai inscrit après un mot, entre parenthèses, l'année où l'on aurait trouvé le premier emploi du mot. Coquetterie d'écrivain...

on saura leur nom bientôt

Il galopait engoncé dans un capot bleu de marin, une cape grise mal attachée sur les épaules. L'autre cavalier enveloppé de gris, de la tête aux pieds, laissait à peine voir ses yeux. Ses étriers ballottaient, vides. Ils étaient partis de La Rochelle au petit matin. Au milieu de l'après-midi la pluie avait presque cessé. À quelques lieues de Poitiers, il pleuvait à boire debout. Quelquefois le fantôme gris prenait les devants à bride abattue. Quand l'autre le rattrapait, ils chevauchaient ensemble. Si un cheval forçait l'allure, derrière lui on semblait ralentir pour le laisser gagner cette course absurde. Ils se sont arrêtés devant une buvette. Ils ont laissé les chevaux sous un petit auvent de bardeaux. Les abreuvoirs débordaient. Une dame rondelette les attendait sur le seuil. Ils ont commandé deux gobelets de bière. Pressés, ils n'avaient pas entré leurs sacs, mais enlevé capes et capots avant de s'installer à la table du milieu. On aurait pu les prendre pour des frères, tellement ils se ressemblaient. Les gobelets sont arrivés presque aussitôt. Non, ils ne voulaient rien manger, qu'ils ont répété à la tenancière. Sa collerette à la mode d'Anne d'Autriche lui renfonçait la tête entre les épaules. On était vers les cinq heures de l'après-midi. La salle au plafond bas était entourée de fenêtres aux carreaux dépolis; deux ou trois étaient

peints rouge vermillon. Dans un coin, un homme aux yeux à pic, à la peau grise et mal rasée n'avait pas répondu à leur salut; il les dévisageait en souriant. Trois chopes de bière étaient alignées devant lui. Il n'avait ni perruque - ses cheveux étaient coupés courts - ni veste; il était en chemise blanche et haut-de-chausse noir, le reste de ses vêtements en tas à côté de lui, sur son banc. Voilà qu'il se lève et adresse un grand sourire à une jeune femme d'allure italienne, qui entre accompagnée d'un long garçon à la peau blanche comme du riz. Les trois font dans la vingtaine. Ils s'embrassent, parlent de la pluie, du drôle de temps et commandent d'autres bières. Quand la patronne apporte les chopes, ils se taisent et toisent les deux gaillards, surtout celui aux cheveux noirs luisants, tout emmêlés. Ses mocassins, festonnés de billes de verre, pendouillent au bout de fils grossiers. Son visage est sombre comme de l'huile. L'homme aux yeux perçants se relève et s'approche de leur table. Il fait une révérence moqueuse devant la tête aux cheveux bruns, bouclés, et se déclare honoré de rencontrer le vainqueur de la baie d'Hudson, Pierre Le Moyne, dit d'Iberville, qui a tout l'air de vouloir reprendre cape et capot, et décamper! Quelle mouche a piqué monsieur, pour fausser ainsi compagnie à qui l'aborde avec les meilleures intentions du monde, qui attend que le sieur se rassoie, et qui fait servir des chopes de bière à toute la compagnie ? Ce jeune héros du Canada a pris trois forts aux Anglais! Il demande à ses amis de tirer des bancs autour des Français d'outre-mer. Ses poils de barbe noire, plantés

trois ou quatre à la fois, lui donnent une apparence rébarbative, mais il parle de façon enjouée. Messenger royal de la poste aux chevaux comme de la poste aux lettres, il est averti de ce qui se passe en France, de Paris au port de La Rochelle, comme en Canada, de l'Acadie aux grands lacs, et il n'a d'intérêt que pour Pierre Le Moyne, marchand et fils de marchand, envoyé par les marchands de fourrures de la Nouvelle-France pour rendre des comptes et demander des navires aux secrétaires du roi. On sait qu'il est arrivé à La Rochelle fin décembre avec son ami sauvage, un Iroquois qui ne parle pas beaucoup, mais écoute, se rappelle de tout et quand il lui arrive de dire quelques mots, on s'aperçoit qu'il parle de mieux en mieux français. Assez normal en somme quand le commandant d'Iberville - au fait, quelle est cette manie de son père d'affubler ses fils de noms comme Sainte-Hélène, Iberville, Sérigny et d'autres du même acabit ? -, enfin, c'est normal que l'Iroquois parle français à force d'écouter les marins ou mieux, les officiers, sur le bateau que le commandant d'Iberville a pris avec lui, à Québec, il y a trois mois, le 5 novembre 1687...

un peu d'histoire militaire

Le messager donne tellement de détails qu'on n'y prête plus attention. Mais d'Iberville s'étonne un peu de l'entendre évoquer des discussions dans les ports de la Rochelle et de Rochefort, le mois dernier, avec les petits amis et même les ennemis jurés de son frère Joseph, dix-neuf ans, dit de Sérigny...

- Vous savez cela aussi? demande-t-il, l'air renfrogné.

L'Iroquois préfère se lever pour voir aux chevaux. Le jeune à la peau blanche - c'est un Anglais - le suit et reste sur le pas de la porte. Ce Sauvage en voudrait-il à leurs montures ?

Le courrier débite à la Napolitaine que Joseph n'a pas vu d'Iberville à Rochefort, qu'il séjourne à Marseille depuis novembre et sert d'interprète aux trente-six guerriers iroquois condamnés aux galères au début de l'automne, qui auraient scalpé tous les mâles d'un village en Canada. Quand l'homme aux mocassins revient à la table, le courrier de la poste se réjouit qu'au moins un des guerriers ait pu échapper aux galères... Certains s'en tirent mieux que d'autres.

Il ne pleut plus, et les Canadiens ne semblent pas si fiers d'être coincés dans cette buvette. Les chopes de bière brune à la mousse rosée forment sur la table une sorte de vasque aux yeux multiples au

milieu de ces jeunes tout aussi roués, semble-t-il, les uns que les autres. La Napolitaine y a trempé à peine les lèvres; toute droite sur son banc sans dossier, elle frôle quelquefois de la main le manche damasquiné d'un poignard glissé dans la ceinture de ses hauts-de-chausse; elle porte des bottes de mousquetaires comme les enfants en trouvent dans les coffres des grands-parents.

- Quand le vin est tiré, il faut le boire, et un messenger royal sait tout, et veut tout savoir, dit sans rime ni raison la tenancière en se tirant une chaise de bois blanc dont les montants du dossier touchent presque aux poutres du plafond, et elle confie à d'Iberville de sa voix haut perchée qu'elle a gardé un bon souvenir d'un garçon nommé Perthuis. Ses parents qui étaient de la région avaient émigré dans la ville d'Amboise et, de là, leur fils a pris le bateau pour le Canada. Perthuis, qu'était son nom...

Il connaît un Perthuis, un marchand de Montréal. Oui, Pierre Perthuis, dit Lalime; il a plus de dix enfants.

- Dix enfants!

- Il en a eu douze.

- Ventredieu!

Le courrier royal n'en revient pas, et voilà que de fil en aiguille le fils Le Moyne parle d'une rivière, la Moose, qui se jette d'ouest en est dans la baie d'Hudson, et de la prise au petit matin du fort Monsoni bourré d'Anglais. Il est forcé de la raconter partout depuis son arrivée à La Rochelle.

le rythme s'accélère

La nuit était tombée et la salle, devenue sombre.

Le guerrier iroquois surveillait toujours les chevaux. Le messenger royal ne racontait plus rien et rongait son frein devant la Napolitaine qui bécotait le jeune Anglais à la peau de riz qui tout à coup, toujours avec son joli accent, a accusé sans ambages le Canadien d'être l'usurpateur du fort Monsoni, de les avoir condamnés lui et les autres soldats ou commis de la Hudson Bay Company à passer tout fin seuls le dernier hiver, celui de 87, dans les forêts enneigées du Canada, avec des Sauvages! Pendant que le marchand-commandant jouait à l'aristocrate et restait au chaud avec ses paysans-coueurs-des-bois, les pieds sur les chenets, dans le fort qu'ils leur avaient volé... Sa phrase allait retomber, mais il l'a reprise pour préciser que ces coueurs de bois leur avaient pris trois forts pour ensuite en détruire deux, comme des Sauvages. Il n'a pas laissé à d'Iberville le temps de répliquer ni s'est laissé perturber par les bougies de suif qu'apportaient sur les tables la patronne et son palefrenier, soudain revenu. Les Canadiens, ces diables de catholiques à fourrure, avaient attendu que la baie soit bloquée par les glaces pour nous sortir du trou de Moose River et nous amener,

toujours prisonniers, jusqu'à Québec. Pour revenir en Angleterre, il avait été obligé avec ces Philistins, de prendre la voie des terres, descendre tout le Canada sur Rupert River, puis sur Nemiskoe Lake, puis sur des séries de lacs à ne plus savoir où se trouvaient le nord et le sud, puis sur Mistassini Lake - oui, Sir, je connais ma géographie, ce sera bientôt à nous ce Canada -, et puis sur Saguenay et Saint-Laurent jusqu'à Québec où vous m'avez jeté en prison dans un bateau! C'est moi qui ai dû me trouver de l'argent et un navire pour traverser en Europe.

Il ennuyait tout le monde, mais il aimait, comme le courrier royal, dire ce qu'il savait, les noms de pays qu'il avait appris et même les noms de plantes qu'il avait découvertes, et que personne dans la buvette n'avait envie de noter. Il a ajouté qu'il n'avait pu se rendre à Londres; il aurait remué mer et monde pour être à Londres aux alentours du 17 janvier et établir avec les autres commis la liste des horribles exactions, contraires au droit des gens, que le commandant canadien...

- ...que vous, monsieur le marchand de navire à fourrures, vous avez commises à Hudson Bay contre nous, des gars qui voulaient vivre en paix avec les Sauvages et avec les Canadiens. Vous aviez pourtant le reste de l'Amérique pour vos chasses et vos beuveries, a-t-il dit pour finir.

D'Iberville n'a pas relevé l'insulte. Il s'est plutôt jeté lui aussi dans le feu de la *disputation*.

C'était la faute aux bougies qui en moins de deux vous transforment une atmosphère et c'était aussi, parce que tout à coup il a remplacé le visage de cette grande asperge d'Anglais.

- Mais je me rappelle! Je te revois, dans les portages. Il fallait porter monsieur!

- Les portages, c'est fait pour porter les gens. Je n'avais rien mangé depuis dix mois.

- Personne n'avait mangé à sa faim depuis dix mois. Innocent! Et personne ne t'avait attaché. Tu pouvais fuir n'importe quand.

- Oui, tout seul en pleine forêt!

- Tu connais ta géographie, paraît-il. Tu pouvais trouver le nord et le sud tout seul.

Un silence.

- T'aurais préféré passer un deuxième hiver dans le fort Monsoni, avec rien à manger ? Comme les Canadiens que j'ai dû y laisser pour le garder ?

- Les Indiens vous donnent tout ce que vous voulez, à vous...

À chaque fois qu'il entendait le mot d'Indiens ou de Sauvages, l'Iroquois prêtait l'oreille, se tenait aux aguets. En train de jouer avec la flamme d'une bougie, il l'a éteinte du plat de la main. La patronne a fait un signe à son engagé, qui l'a rallumée et pris sur lui d'en allumer trois autres qui ont projeté au plafond l'ombre de l'armoire et sa haute corniche.

La jeune fille a cru bon d'intervenir. Son calme ou sa beauté feraient naître la vérité dans le coeur de ces hommes victimes de leur nature.

- Monsieur le commandant, a-t-elle commencé d'une voix suave, vous n'avez pitié de personne. À Monsoni, vous avez laissé Daniel dans la neige. Daniel, oui. Daniel Lane.

- Daniel Lane... Oui, c'est ça.

- Vous l'avez jeté dans des froids pénibles, dans des eaux glacées, dans le vent, sans rien à manger.

- Il faudrait préciser deux ou trois choses, mademoiselle. Après leur défaite, on a laissé un vaisseau aux Anglais...

- Un rafiote, s'est offusqué Daniel Lane.

- Un rafiote anglais qui était là, avant qu'on arrive. Et quand ils ont mis à la voile vers le fort Nelson, encore plus au nord - les Anglais ont encore deux forts dans la baie d'Hudson, pas trop mal pour des commerçants que j'aurais volés -, ils ont considéré avec deux ou trois dames, leurs épouses, qu'il n'y avait plus de place sur le bateau pour vingt-deux d'entre eux et comme par hasard, c'étaient les plus jeunes, les commis, les valets, et les vingt-deux me sont arrivés un beau jour devant le fort Monsoni. Nous n'avions pas plus de place que sur le bateau des Anglais. Voilà pourquoi il a passé les nuits dehors. Les aurores boréales sont magnifiques à la baie d'Hudson. Les nuits sont vertes! Il ne reverra jamais ça de sa vie. Et

pour manger, ils avaient des pics, des fils à pêche. On leur a même donné un canot.

- Il fallait une journée pour faire un trou dans la rivière! Les hameçons brisaient à chaque fois qu'ils touchaient l'eau. Nous arrivions à pêcher un ou deux poissons pour les quatre que nous étions. Et votre canot, je me le souviens, vous nous le prêtiez pour poser nos filets, mais il fallait vous le remettre chaque soir...

- Ça prend bien des hérétiques d'Angleterre pour laisser un canot à des ennemis, en pleine nuit, ironise d'Iberville. Et vous connaissez les Sauvages aussi bien que nous. Vous pouviez chasser avec eux.

- Ils prenaient *only* avec eux, ceux qu'ils aimaient.

- Il n'y a pas grand monde qui t'aimait.

La jeune fille, l'amante et la mère, les yeux larmoyants, a lancé un Monsieur d'Iberville! et entouré les épaules du pauvre enfant sans amour au milieu des glaces, avant de poser sa tête sur sa poitrine. Il en est devenu plus beau, tout en reprochant au commandant sadique de se contredire.

- Vous me dites de chasser avec les Sauvages, et là-bas vous nous disiez de ne jamais être plus de deux ou trois pour chasser. Sinon la mort va vous emporter! Vous avez dit ça.

- Les Sauvages non plus ne vont pas ensemble dans les mêmes fourrés ou sur les mêmes lacs... Il faut couvrir le plus de terrain possible pour dénicher les bêtes. Ah! les Anglais, vous ne comprendrez jamais rien à rien.

Il s'est tourné vers la tenancière pour trouver un appui, mais elle a préféré baisser les yeux, tout en éloignant d'elle la bougie. Il a alors ajouté qu'il ne voulait plus discuter. Il voulait partir. Le soir même, il devait coucher à...

Il n'a pas prononcé le nom fatidique de Poitiers. L'Iroquois, toujours aux aguets, lui a jeté à la figure la bière qui restait dans sa chope. Les trois comparses, appelons-les par leur nom, sont restés interdits. Monéglise étant derrière eux, ils n'avaient pas vu venir le coup.

D'Iberville était blanc. Il s'est dressé comme un chien-loup et allait renverser la table, se jeter sur le traître, mais il a vu dans les yeux du Sauvage autant sa propre colère que toutes les raisons du monde pour en rire. Les deux se sont esclaffés et ils ont disparu dans un bruit de bancs bousculés, de capes grises qui claquaient, de porte presque enfoncée à la manière Monsoni. La tenancière s'est précipitée pour réclamer les deniers de leurs premiers gobelets. La porte s'est rouverte en coup de vent et ils ont jeté sur la table des sols, des deniers et en ont rajouté, grands seigneurs, devant les trois autres qui se pressaient de finir leur bière.

Un bruit de sabots. Les chevaux s'éloignaient au galop sur le pavé de la cour.

- Où vont-ils ? a demandé la Napolitaine.

- L'Indien l'a coupé, quand on allait le savoir, a dit l'Anglais.

- Ils allaient à Poitiers, a laissé tomber le palefrenier qui commençait à éteindre les bougies.

La patronne, sans un mot, l'a giflé.

- Suivons-les, a lancé le messager royal, déjà tout habillé en bleu de roi.

L'un d'eux devait mourir.

qui devra mourir ?

L'air était enfin froid et sec en cette soirée du 1er février 1688. Le long de la route, les contours des arbres et des haies comme les formes des masures ressortaient sur une campagne et un ciel presque bleus.

Les chevaux des Canadiens étaient lancés au galop. Malgré la nuit. Ils ont contourné une falaise. Les bêtes se sont cabrées devant un amas de roches qui avaient dû s'écrouler durant la pluie du matin. Ils ont descendu de leur monture pour passer plus bas.

De nouveau en selle, des chevaux approchaient à bride abattue. Ils ont fait volte-face et aperçu une lumière vive. Trois cavaliers franchissaient le tournant, découvraient l'écroulis, freinaient leur course. C'étaient les trois comparses. L'Anglais et le courrier avaient déjà tiré leur épée.

Cinq cavaliers dans un paysage nocturne de roches écroulées. La jeune fille portait une torche qui leur creusait les yeux, mais rendait moins redoutable l'amas de roches et de pierraille. On pouvait s'y aventurer, s'ouvrir des passages. Les chevaux des Canadiens s'écroulaient, hennissaient; les trois autres ne bronchaient pas.

D'Iberville a cabré (1636) son cheval et crié Monéglise! L'homme aux mocassins a jeté le sien contre le trio. Les pierres volaient sous les sabots de sa bête qui cherchait à éviter le cheval de l'Anglais, mais il lui tenait la bride courte et la faisait foncer sur l'ennemi. Elle allait le renverser, mais au dernier instant il s'est dérobé. Monéglise l'a pourtant désarmé en le frôlant et plus loin, il a fait volte-face l'épée à la main, les pieds toujours hors des étriers. D'Iberville avait dégainé un fusil à silex, venu on ne sait d'où. Son cheval ruait contre les cailloux, faisait place nette. Allait-il charger à son tour ?

La fille a hésité; elle tournait encore le dos à Monéglise qui au lieu de l'embrocher en la chargeant a modifié à peine sa course, s'est penché, lui a passé son bras armé autour de la taille, lâché les rênes et enfourché le cheval en prenant quelque élan invisible. La porteuse au flambeau allait tomber, mais il l'a remise en selle et l'a tenue embrassée!

Sa monture a continué sur son élan. Celle de la dame n'a pas bronché et ne bronchait toujours pas. Elle aimait sans doute les façons des Sauvages d'Amérique, mais Monéglise ne l'entendait pas ainsi. Du plat de l'épée, il l'a éperonnée et rejoint d'Iberville et son fusil et son cheval qui hennissait toujours. La jeune fille, la torche toujours en main, est restée stoïque, bien en selle, contre la poitrine de l'Iroquois. Le messenger avait retraité plus loin, avec son épée.

Une nuit froide de février, près de Poitiers. Il fallait parlementer. Ils ne passeraient pas leur temps à se garder les uns des autres jusqu'au petit matin.

- Vous êtes *iguenobles*, vous et votre Indien, a lancé encore plus blême le jeune Anglais.

- What do you want? a demandé Le Moyne.

- Je veux venger moi-même. And to kill you!.

Monéglise a lancé l'épée à d'Iberville qui sans laisser tomber son fusil l'a reprise de justesse, et glissée sous une attache de la selle.

La fille a poussé un cri et laissé tomber le flambeau. Contre un pan de la falaise.

L'Anglais a sorti un pistolet.

Que s'était-il passé ?

L'Iroquois avait sorti un couteau de sous sa cape et l'appliquait avec un rictus étudié à la racine des cheveux de la femme blanche.

Stupeur.

Daniel Lane a tiré sur Monéglise, mais les coups du pistolet ont raté deux, trois fois. N'écoutant que ses instincts, il a foncé avec sa bête vers le messager, étrangement indifférent, lui a échangé son arme à long feu contre son épée et bondi contre le scalpeur sanguinaire qui élargissait son rictus démoniaque. La pointe de sa lame a frôlé l'œil du cheval, allait pénétrer dans les côtes du démon d'Amérique, quand un coup de feu a retenti au milieu des montagnes.

D'Iberville avait tiré. L'Anglais en avait perdu son épée et ne maîtrisait plus sa monture qui filait bride abattue entre les deux bandits du Canada. Il a réussi à l'arrêter quelques foulées plus loin, fait volte-face et...

Il ne voyait plus que deux chevaux, ceux de Le Moyne et de sa bien-aimée dans les griffes de l'Iroquois.

Le courrier royal était disparu.

Et Daniel Lane n'était pas blessé. Il n'apercevait de sang ni sur son corps ni à sa tête. Le feu d'aucune blessure dans ses muscles, à moins que son coeur atteint par le coup de fusil ne le lâche à l'instant... Un troisième cheval, sans cavalier, est entré dans son champ de vision, suivi de celui de Monéglise qui s'était enfui quand l'Indien avait enfourché au galop celui de la Napolitaine. Les deux bêtes se sont approchés d'un corps étendu à quelques pas de la torche qui brûlait encore. Le messenger avait été tué par d'Iberville.

Lane, désarmé, lui a demandé pourquoi. L'assassin s'est targué d'avoir servi son roi et a prononcé l'oraison funèbre de l'espion. Un traître à la cause des fourrures du Canada qui travaillait pour les marchands de la Hudson Bay. Il a coupé court aux menaces que l'Anglais lui faisait de le dénoncer à qui voudrait l'entendre, en le forçant à descendre de cheval. Il lui a fait ramasser la torche pour l'éclairer, a mis pied à terre, l'a fouillé, lui et ses bagages, et trouvé un autre pistolet et une poire à poudre. Il les a jetés dans une besace qui pendait à l'encolure de sa monture.

L'ami Monéglise a relâché sa prise sur la jeune fille et éloigné le couteau de son front, mais le gardant tout contre ses seins. Et ils ont entrepris de la fouiller à son tour. Elle a voulu descendre. Il n'en était pas question. Ils n'en avaient pas pour longtemps. Ils ont trouvé deux pistolets sous les basques de sa longue veste et un couteau dans une de ses bottes, sans oublier le poignard damasquiné dont elle faisait parade à la buvette.

Elle en a appelé à la justice, à la maréchaussée, à la vengeance des dragons du roi. Demain, dès l'aube, à l'heure où sonnerait la cloche, elle serait sur les traces des meurtriers, avec ses frères et ceux de Daniel, si jamais ils osaient le tuer lui aussi. D'Iberville s'est moqué de ces vengeances fraternelles. Qu'elle se rassure, il ne tuait pas les Français. Il débarrassait le pays des traîtres. Ni le maître de poste ni les messagers du roi ne les poursuivraient. Elle ferait mieux de se taire, d'imiter son Daniel qui savait qu'il ne servait à rien de remuer mer et monde quand on n'y pouvait rien.

Elle s'est fâchée tout rouge. Daniel attendait son heure! Il mettrait à la raison ce paysan qui s'imaginait, en France, voyager dans les déserts du Canada. Demain matin, tout Poitiers, tout le Poitou saurait qu'on avait mis aux fers un marchand du Canada qui ne respectait pas les lois de la guerre et de la paix, qui avait entraîné dans le déshonneur un pauvre Iroquois et qui avait tué les messagers du roi.

- Taisez-vous, a dit d'Iberville en haussant le ton pour la première fois, surtout pour couvrir le grand rire de Monéglise.

Et il s'est dirigé vers le cadavre en pariant tous les castors du Canada que dans trois cents ans personne ne saurait toujours rien de cette escarmouche nocturne. Un espion mort ne valait pas mieux que de la charogne. Les Dragons le ramasseraient et le jetteraient dans la fosse commune.

Il a fouillé sous la veste du courrier et en a sorti un morceau de parchemin entouré d'un ruban sale. Un laissez-passer pour un bateau hollandais. Il était aux ordres de Guillaume d'Orange. Cela terminait la démonstration. C'était cela que les Dragons trouveraient sur lui.

Monéglise s'est mis à chantonner la palabre de Darandatono-le-traître qui s'était fait tuer par Odieronk, le Huron. La jeune Française l'a fait taire en se tournant et lui mettant une main sur la bouche. Quand d'Iberville, qui n'osait pas interrompre cette mélodie agaçante, a vu qu'il la laissait faire, il a pris la torche des mains de Lane et leur a dit de retourner sur-le-champ à Rochefort.

Mais elle a recommencé. Le commandant d'Iberville n'avait pitié de personne. Il n'avait pas le droit de les renvoyer sans armes. Il a rétorqué qu'il en avait le droit légitime. Ils avaient tenté de les tuer dans une embuscade, et à la baie d'Hudson personne n'avait rien à manger, et ce n'était pas une raison pour tuer les gens.

Elle a continué presque suppliante. Il fallait réchauffer ces pauvres hommes perdus sur les glaces cruelles du Canada. Il n'a pas

daigné sourire. Il n'était pas de son ressort de réchauffer les Anglais qui construisaient des forts sur ses terres et s'y terraient pendant des années pour lui voler ses fourrures. Les Sauvages traitaient avec lui. Pas avec les Anglais qui n'allaient pas dans les bois à leur façon.

C'en était trop pour le commis de la baie d'Hudson. Il s'est déchaîné contre les marchands de la compagnie du Nord qui quêtaient des navires dans les chambres de Versailles... La réponse du commandant au petit commis, a été de se taire, sinon il le tuait.

- Vous parlez toujours de la mort des autres, monsieur de Brouville...

- D'Iberville.

- De Berryville, si vous voulez. De tout l'hiver à Hudson Bay, c'est tout ce que vous avez dit, qu'il fallait mourir.

Et il s'est enflammé. La troisième ou quatrième fois qu'il avait demandé du pain au fort Monsoni, d'Iberville lui avait promis d'au moins l'enterrer, s'il n'arrivait pas à se garder en vie.

Monéglise a repris la plainte de Darandatono, et sa prisonnière lui a remis la main sur la bouche. Et il s'est tu, sans pour autant éloigner son couteau du sein de la jeune femme.

- Finissons-en. Je vous laisse la vie sauve si vous repartez pour Rochefort et filez en Angleterre. Vous, Lane, vous gardez votre cheval. Vous, madame, descendez du vôtre et montez celui de Monéglise, qui nous est revenu tout à l'heure.

En se remettant en selle, l'Anglais l'a accusé d'être un voleur de chevaux! D'Iberville l'a ignoré. La fille ne bougeait pas. Il a pris de l'argent dans ses bagages pour acheter son cheval. Elle faisait encore la tête. Elle se contenterait de celui du messenger tué.

- Il est à moi, madame. Il est plus frais que le mien.

Et il l'a chargé de ses sacs et besaces, avant de l'enfourcher.

- La rançon des assassins, a ironisé Lane.

Il a reçu une gifle barbare. Monéglise reprenait du service tout en jetant par terre comme un paquet la femme aux mains douces. Lane attendait ce moment pour se lancer en bas de sa monture, mais son pied gauche est resté dans l'étrier. Une fois tombé, il a réussi à se dégager. La jeune Française lui a crié qu'il ne fallait pas... C'était trop tard. D'Iberville s'est penché contre le flanc de son cheval et au galop a ramassé avant lui l'épée qui traînait sur le sol, parmi les pierres.

Monéglise n'était pas en reste. Il a décidé de les laisser sans monture pour un temps, et s'est élancé dans la nuit avec leurs chevaux. D'Iberville avait compris et il a crié aux amoureux en éperonnant son cheval qu'ils trouveraient les bêtes à une lieue d'ici.

- Mais nous sommes en pleine nuit, a supplié la jeune fille.

C'est ce qu'elle a dit.

Il est revenu pour leur lancer un fusil qui les défendrait contre des lascars et a riposté qu'on ne laissait pas de chevaux à un sauvage

d'Anglais et à sa Péronnelle qui voulaient les tuer. Il voulait arriver à Poitiers en un seul morceau.

Les amoureux les ont vus disparaître au bruit des sabots des chevaux. Ils étaient abandonnés, oui, en pleine nuit. Et le fusil n'était même pas chargé, et Daniel n'avait pas de poudre sur lui. Mais ils étaient à cinq cents pas de la buvette. Ils se sont donc montrés raisonnables.

Il avait commencé à neiger. La nuit était moins noire. Il y avait longtemps que la torche s'était éteinte. La poix qui la recouvrait s'était consumée.

Ils ont traîné sous des arbres le cadavre de leur complice et l'ont recouvert de fagots, sans appeler quiconque ni la Mort pour les délester de leurs ramées. Ils avaient lu *la Mort et le bûcheron* de La Fontaine. Elle vient sans tarder. Ils savaient aussi qu'il n'y avait pas lieu d'alerter la maréchaussée quand les voleurs vous disent où retrouver vos chevaux.

trois jours avant Orléans

Mais ce premier février 1688, les deux cavaliers ne sont toujours pas dans Poitiers. Un paysan promène sa lampe-tempête au-dessus d'un troupeau de moutons qu'il mène à l'étable. Il ne sait pas où est Ligugé, ni l'abbaye de Ligugé. Pourtant, il y a cinq ans, on l'apercevait derrière un bouquet de chênes, après un cours d'eau... Il fait noir comme chez le loup. Il ne neige plus. Le paysan-berger montre des feux sur la rive du Clain, qui borde Poitiers. Des bateleurs, arrivés la veille, les ont allumés. Il y a aussi des voleurs de grand chemin.

- Nous sommes des marins et des sauvages, ça nous ira, répond d'Iberville, du même ton que s'il lui faisait un clin d'oeil.

Ils sont déjà loin, guidés par l'instinct de leurs bêtes ou par la vue perçante du Sauvage que l'autre appelle Monéglise de temps en temps. Tout probable qu'ils coucheront à la belle étoile.

2 février 1688

Les cavaliers expérimentés faisaient, dit-on, trois lieues à l'heure. Les nôtres en avaient parcouru plus de trente, en moins de douze heures. Deux lieues et demie à l'heure. Pas si mal pour un marin qui venait de passer une année dans les glaces de la baie d'Hudson et pour un Sauvage qui n'avait pas couru le sentier de la guerre depuis

au moins six mois. Inutile d'ajouter qu'ils avaient harassé leurs montures. Ils les ont revendues, et à bon prix, aux portes de Tours, à un jeune noble en colère qui aurait donné n'importe quoi pour mettre des lieues entre lui et son père. Ils ont soupé et passé la nuit à l'hôtellerie des Deux-Pigeons. La chambre des voyageurs n'avait pas de cheminée, mais la chaleur de la salle y montait par une grille pratiquée dans le plafond, enveloppée d'une légère fumée aux odeurs de bois et de poulets rôtis. Monéglise avait même ouvert les persiennes, la fenêtre et les volets. D'Iberville dormait déjà. Il avait un message pour un secrétaire du roi. Au mois de juillet, il aurait vingt-sept ans. On peut toujours rêver...

3 février 1688

On était mardi, et le messager voulait être à Paris, jeudi soir, le 5. Il leur restait encore une fois à louer des chevaux; ils coucheraient à mi-chemin d'Orléans, quelque part, sur les rives de la Loire. L'hôtelier avait dit qu'ils trouveraient des chambres, à Blois. Ce serait mieux que de coucher à la belle étoile par un temps pareil. Il leur suffisait de traverser le pont, puis d'aller à gauche vers le château.

4 février 1688

En harnachant les bêtes, en les chargeant des sacs, d'Iberville a repris de la vigueur et fini par se réveiller. De Blois à Orléans, c'était une vingtaine de lieues. Il prévoyait maintenant de neuf à dix heures de cheval. Deux lieux à l'heure. Il pouvait être six heures du matin,

mercredi, le 4 février. En tenant compte qu'il faudrait manger quelque chose en route, ils seraient dans Orléans pour le souper. Monéglise n'écoutait pas. À quoi bon, ces heures, ces lieues. Leurs chevaux avaient été bichonnés, brossés, nourris par les bons services de palefreniers, à deux pas de l'hôtellerie. Le voyage serait bon. Partons, la mer est belle! C'est ce qu'il chantonnait, en rabattant le capuchon de son capot bleu. En redescendant les rues de Blois jusqu'au fleuve, ils se gardaient de la glace qui, par endroits, rendait nerveuses les montures. Sans traverser la Loire, ils l'ont remontée sur la rive droite, tantôt en suivant les berges, tantôt dans de petites rues escarpées. Puis, ce fut la campagne. Ils ont forcé l'allure. Un moment, Monéglise s'est mis en travers du sentier, pour tendre à d'Iberville, qui allait le doubler, un quignon de pain et des gâteaux dans un cornet de papier qu'il avait gardés, de la veille, et ils ont continué à chevaucher le long des villages ou à les traverser, le plus souvent à bride abattue. Ils ont même renversé, à un carrefour, un étal de victuailles. Des carottes et des betteraves, a dit plus loin Pierre Le Moyne. L'autre Pierre - Monéglise se prénomrait Pierre - ne savait pas le nom français des fruits et légumes; il n'a donc rien dit.

les oraisons funèbres de Bossuet

Sur les bords de la Loire. Toute la journée. De la brume. Oh! quelquefois, elle allait se lever et on aurait pu se contenter de dire que c'était du brouillard. Mais les arbres ou les murets qu'on avait commencé à distinguer, disparaissaient sur-le-champ; la brume était retombée. Ils se sont arrêtés, près d'un hameau, pour faire boire les bêtes. Peu importe où ils ont dîné, à midi. De toute façon, par un temps pareil, il n'y avait pas grand façon de savoir l'heure qu'il était. Dans l'hôtellerie où ils mangeaient des oeufs durs et une soupe de poisson, c'était allumé comme en pleine nuit. Il devait être dans les deux heures, leur a dit un abbé qui venait d'administrer l'extrême-onction, et qui avait très faim. Il avait commandé un gigot d'agneau, et l'attendait. Il aurait voulu parler, fasciné par ces deux hommes, aux grossiers capots bleus, qui ne cessaient de manipuler, froter, feuilleter un petit livre relié en maroquin, un in-douze, et s'arrêtaient, presque obnubilés, sur des passages encadrés d'un large, et épais, trait noir.

- Vous possédez là, une belle édition des *Oraisons funèbres* de Bossuet, s'est risqué à dire l'abbé qui depuis de longues minutes se tenait penché, le cou tiré vers leur table, les yeux rivés sur l'in-

douze. Il ne savait pas qu'on avait imprimé les *Oraisons funèbres* de l'aigle de Meaux. Monéglise a semblé tiquer sur l'aigle, à moins que ce ne soit sur Meaux... Allez savoir! Ils avaient là, comme le révérend les assurait, une édition princeps qui vaudrait son pesant d'or, de pistoles et de louis, sinon de simples écus, mais nombreux, a-t-il ajouté comme pour cacher sous un peu d'humour, son désarroi et son incrédulité fortement prise à partie par cette découverte inattendue! Les deux capots bleus - seraient-ils des hommes de lettres ? - se sont regardés, et ils ont bu d'un trait ce qui restait de soupe dans leur bol. L'abbé n'en pouvait plus. Il s'est levé, et allait mettre la main sur l'édition rarissime, l'édition dont il n'avait jamais entendu parler, une édition dont il voulait à tout prix connaître le libraire, le lieu, la rue, le numéro, D'Iberville y a mis sa patte et l'a subtilisée, la fourrant dans son capot qui était aussi fourré.

- Mais monsieur..., dit l'abbé.

Ils étaient sortis, et chevauchaient déjà, perdus dans la brume. L'ecclésiastique fut déçu. Quant à nous, il faudra prendre patience. Il aurait su leur dire de quel côté, par quelle porte ou poterne entrer dans Orléans, pour de là, s'engager jusqu'au collège des jésuites. Pour que nos voyageurs l'apprennent, sans que cela prenne un air frelaté et sans que l'on croule d'ennui sous des arguties qui rendraient encore plus obscur le sens de cette quête maritime et continentale, entreprise par deux vaillants Canadiens, un subterfuge devra tomber du ciel.

les galopins ne parlaient pas français au XVIIe

Début de février, vers les trois heures de l'après-midi, on est à peine sorti de l'auberge, qu'on a la crainte que la nuit tombe aussi vite qu'en décembre. Et par un vrai jour de brume comme celui-ci, on est devant le fait accompli : la nuit est tombée. Elle est passée par où elle a pu, n'importe où, et s'est installée plus loin que cette vapeur blême qui nous entoure, à moins qu'elle ne se soit insinuée par-dessous les flaques d'eau qui se couvrent peu à peu de glace. C'est bien connu, on ne voit bien la nuit, que si les nuages se déchirent pour dévoiler une ou deux étoiles, et il n'était que trois heures et demie de l'après-midi. Il faisait de plus en plus froid, et humide. Les chevaux avaient grosses lèvres, naseaux et chanfrein couverts de frimas. Les cavaliers leur laissaient la bride sur le cou pour se réchauffer les mains dans leur capot quand, soudain, le brouillard qui couvrait le sol, a entrepris de quitter les sentiers et les chemins pour sinuer sur le bord des rives. Au large de la Loire, des masses de vapeur d'eau montaient, et formaient de longs bancs de brume qui laissaient le temps en suspens. L'air, au-dessus de la route, est devenu brillant. Comme les flancs du hanap en argent que la servante de l'auberge, tout à l'heure, frottait avec des linges noirs

imbibés d'huile pour après, les astiquer avec un carré de laine, un morceau de langes. D'Iberville l'avait-il trouvé belle ? Son cheval s'est cabré. Monéglise, qui le précédait, a ralenti sa course et rebroussé chemin. La bête continuait à hennir, à refuser d'avancer. Quand Le Moyne a réussi à la maîtriser, qu'ils ont eu mis pied à terre, les deux bêtes se sont échappées, ont galopé vers le fleuve et presque disparu dans de hautes herbes qui se froissaient avec des bruits secs à leur passage. Avaient-elles été attirées par cette eau lourde, presque gelée, qui coulait à travers une plaine s'étendant en larges traits noirs sous le ciel qui s'assombrissait de plus en plus ? Ils les avaient pourtant fait boire à moins d'une lieue de là. Il fallait les retrouver, les rendre à la poste d'Orléans. Ils ont contourné des tourbières, des fosses remplies de débris et de détritiques qui empestaient encore malgré le froid; un peu plus loin, des carcasses d'animaux se profilaient sur les éclats de lumière que jetaient par moments les eaux gonflées du fleuve. Derrière les joncs, ils les ont aperçues près d'un poulain et de trois jeunes garçons qui les flattaient, leur donnaient à manger des baies ou des fruits secs, leur parlaient dans un dialecte que d'Iberville n'avait jamais entendu, et c'était pourtant la deuxième fois qu'il passait dans ces parages. Il leur a demandé s'ils connaissaient les bêtes. Un enfant, sans montrer d'étonnement, et encore moins de crainte, a répondu, en français, qu'elles appartenaient à quelqu'un du village. À chaque fois que des

cavaliers, qui les avaient louées, les ramenaient par ici, elles déviaient de leur course...

- Il s'est cabré! Comme s'il avait vu un cadavre.

- Vous deviez aller trop vite, a dit le deuxième en caressant le cheval de Monéglise.

À quoi sert de s'étonner des moeurs et façons des chevaux de la Loire, si on veut savoir par où entrer dans la ville d'Orléans et trouver sans coup férir le collège des robes noires, appelées aussi jésuites, et si de plus on est doué de réflexes, assez rapides pour tuer des Anglais dans les redoutes de la baie d'Hudson...

- Les jésuites, près de la place du Martroy ? a demandé le plus âgé qui revenait du fleuve, où il avait jaugé ses lignes dormantes sur un tas de galets. Explication inutile.

- Oui. Vous connaissez ?

- Descends du cheval, a crié ce garçon au deuxième.

Quant aux messieurs, ils pouvaient remonter en selle et repartir pour Orléans. Pour ce qui était de ce qu'on voulait qu'il connaisse, disait-il en s'avançant de l'air consacré du jeune Éliacin dans l'*Athalie* de Racine, ses connaissances étaient fort grandes, parce que son frère travaillait au château du coin et l'amenait avec lui, quand il y apportait du vin, et les deux autres galopins, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, ont surenchéri; ils étaient les enfants des châtelains du château et juraient sur la tête de leur mère que par deux

fois, avant Noël et par Satan, ils avaient vu, en effet, les deux frères dans la cour de leur château-fort.

- Ne les écoutez pas! Je vous le demande en grâce! a supplié le supposé frère de l'autre, et futur gibier de potence, rien qu'à voir sa tronche, sa chemise ouverte jusqu'au nombril et les cernes noir de charbon autour de ses yeux de serpent. Ces deux galopins étaient des va-nu-pieds, des sans famille, qui l'avaient bien vu au château, mais passaient leurs journées à boire et à vomir dans la charrette, sans savoir pour autant où était le collège. Il n'en fallait pas plus, pour que les garnements se mettent à se jeter en espagnol des sorts diaboliques, à se *poussailer*, à se jeter des mottes de terre glacée, au point que les deux cavaliers ont préféré remonter à cheval. Ils allaient rejoindre la route, quand la grande canaille a fait une culbute magistrale devant la monture d'Iberville, l'a retenue par la bride et demandé d'un air langoureux, si on voulait bien les ramener dans le village de leurs ancêtres.

- Et tes lignes ?

- Ça ne mord pas. Il fait trop froid.

Les deux autres, qui avaient neuf ou dix ans, étaient déjà à califourchon derrière Monéglise. Il n'y avait rien à dire. Inutile de discuter avec des effrontés! Des larrons qui méritaient les galères.

- Quand vous serez de l'autre côté du village, a commencé le saltimbanque, en sautant derrière d'Iberville et en s'accrochant à ses hanches, vous en aurez pour une demi-lieue.

- Au deuxième tournant du fleuve, a crié un autre.

Monéglise s'éloignait avec eux, en croupe.

- Plutôt au troisième tournant, a chuchoté l'artiste à l'oreille de son cavalier qui est resté, ou devenu de glace.

- Ne t'en fais pas pour les tournants du fleuve. Où je vais, une fois dans Orléans ?

Le cheval a fait une embardée; le sol était glacé sur les talus; le garçon a perdu prise; mais d'Iberville, qui ne pouvait s'empêcher de réussir les causes désespérées, l'a repêché par un pied - je vous le jure! - et l'a remonté sur son giron; le garçon s'est retrouvé face à lui à califourchon en riant aux éclats; de façon encore plus étonnante, l'envoyé canadien en un tournemain (*on l'écrivait en 1566*) l'a pris par un genou et, sans se donner de tour de rein (1640), l'a fait passer d'une seule main derrière lui, en le sommant, de sa voix la plus basse et la plus troublante, de se tenir tranquille et lui dire sans plus de fanfaronnades comment on se rendait chez les jésuites. Ils arrivaient au village tout juste là, où leurs chevaux avaient pris la poudre d'escampette. Monéglise et les deux marauds, qui avaient mis pied au sol, les attendaient.

- Et alors ? dit d'Iberville.

Le petit traître s'est laissé glisser par terre, sans dire un mot.

- Et Orléans ?

- C'est devant vous, monsieur. Tout droit. Suivez le chemin.

Et il a entraîné ses amis entre deux murets qui se perdaient dans le noir. Et Monéglise est du même coup parti au galop. Abandonné de tous, le sieur Le Moyne s'est dit, presque tout haut, que son cheval devait connaître assez les aires d'Orléans pour le conduire à la poste aux chevaux où il trouverait bien quelqu'un pour lui indiquer le collège des jésuites. Mais quelle mouche avait piqué Monéglise ? Il cravacha sa monture avec le bout des rênes. Quelquefois, des paysans montaient sur la route avec des fagots, sortant de sous les arbres; ce devait être l'heure du souper; on rentrait dans les maisons; certains avaient des lanternes sourdes qui jetaient un peu de lumière. La plupart du temps, il ne les voyait qu'au moment où il allait les renverser. Il entendit un galop; il s'est retourné sans ralentir l'allure; un cavalier, qui portait un genre de fanal, au bout de la selle, devant lui - il n'en voyait la flamme que par à-coups -, l'a rattrapé et réduit sa vitesse pour galoper au même rythme que lui, comme si leurs montures avaient depuis toujours couru sous le même attelage; et il a entendu une voix qu'il a reconnue. Elle demandait combien on lui donnerait s'il disait le chemin des jésuites dans Orléans. C'était la jeune fripouille. Monsieur d'Iberville comprenait ce langage.

- Un écu.

- Non, deux.

- Allons pour deux écus...

C'est ainsi qu'il a su qu'une fois traversé la porte Saint-Jean et passé le pont qui enjambait le fossé d'Orléans, sec depuis des lustres selon son père, il fallait prendre à gauche, le long du fossé, pour tourner à droite, dans la deuxième rue, la rue de la Lionne. Pas grave, mon brave, si tu la manquais, parce que la troisième, la rue du Pot de fer, te conduirait pareil jusqu'à la poste aux chevaux; il te suffira à l'église de la Visitation de faire le signe de la croix, de tourner autour, et tu tomberas droit sur la poste...

Quant au collège des jésuites, on garde l'information pour plus tard.

les hommes des colonies

Pierre Le Moyne savait que son cheval et l'odeur des fumiers l'auraient mené tout droit à l'écurie ou que les archers ou les gardes, à la porte Saint-Jean, auraient pu le renseigner, mais dans ses entreprises comme dans ses voyages, aussi lucratifs qu'ils fussent, il avait cette manie des hommes nés dans les colonies, celle d'assurer leurs arrières, en *rapaillant* tous les récits possibles, sinon les racontars, sur les tenants et aboutissants de leurs plans ou manigances, comme sur les alentours, les entrées ou les points de fuite d'un lieu, quitte même, quelquefois, à faire écrire pour la galerie la relation de leurs exploits dans de longues épîtres, pour se donner l'avantage devant les gens du Vrai royaume, celui d'Europe, d'en savoir beaucoup plus qu'eux et pouvoir leur en remontrer. Façon de prendre sa revanche d'être né au-delà des bancs de morue, en-deçà des repaires de castors, et de dormir couvert de fourrures douteuses, sinon carrément miteuses dans des maisons en rondins. Tout cela, pour dire que les gens des colonies étaient plus souvent qu'autrement des arrivistes. S'ils étaient disposés à défier la raison commune et à risquer leur vie, en naviguant des semaines entières et parfois des mois sur des coques de noix au milieu d'une mer

déchaînée ou chauffée à blanc par un soleil de plomb, c'était pour revenir riches, se présenter à la cour et enfin vivre comme les nobles, ce qui n'était contesté que par une poignée de saintes Mères jansénistes perdues dans leurs oratoires ou par les jésuites qui avaient besoin de leur entreprise baptismale et évangélique chez les Sauvages, pour établir la sainteté de leur ordre et compenser le laxisme prétendu de leurs préceptes moraux. Ces dits personnages louaient les martyrs de la foi, les découvreurs, les marins et les colons, en se gardant bien d'avouer que ces exilés volontaires, souvent des têtes fortes, permettaient à d'autres personnes dévotes, comme à beaucoup de familles et de congrégations, de mieux respirer en métropole. De même, s'ils célébraient leurs souffrances, leurs supplices et leurs faits d'armes, ils n'oubliaient pas, dans leurs châteaux, leurs monastères et leurs collèges glacials ou glaciaux, au moment des examens spirituels et des leçons ténébreuses, de se repaître des horreurs que ces indésirables, et souvent protestants, avaient commises contre les Sauvages, ces bonnes natures avec lesquelles ils auraient su, eux, converser, si on les avait envoyés là-bas prendre le thé et assister d'un air benoît aux affriolants supplices qu'on faisait subir à de beaux grands guerriers nus.

Dans d'autres milieux, les *animaux farouches* de La Bruyère, *des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible*, pouvaient s'émouvoir à

écouter les récits des missionnaires et des colons sur leurs combats quotidiens pour survivre, mais chez les peuples entiers des terres de France, n'arrivant pas soi-même à survivre, on passait vite à autre chose. Et si en haut lieu on concédait aux aventuriers lunatiques du Canada écus et navires, fût-ce au compte-gouttes, pour protéger le commerce du royaume contre les attaques des Iroquois, des Hollandais ou des exilés d'Angleterre, cela n'empêchait personne, dans les cabinets, dans les communs, dans les sacristies, sous les ramures ou après leur départ, de les ravalier en les traitant de pique-assiettes, d'éternels quémandeurs, de moins que rien, de tueurs de bêtes ou d'hypocrites qui au nom de la Foi se livraient à leurs plus bas instincts en compagnie des Sauvages, les suppôts *naturels* de Satan. En somme, on voyait souvent, sinon toujours, dans ces têtes brûlées et ces femmes mystiques, de bonnes *bêtes* fascinées par les mers de l'ouest et leurs régions infernales où régnait un paganisme vomé par Dieu, qui préféraient par orgueil, sinon à cause d'une tare naturelle, gagner leur ciel ailleurs et refuser les lumières, les souffrances et les pénitences que l'Église de France se tuait, sur place, à leur procurer pour le salut de leur âme.

la poste aux chevaux

Ces élucubrations, rythmées comme au cinéma par le bruit des sabots de son cheval, ont donné à d'Iberville le temps voulu pour rattraper Monéglise et lui donner, dans le vent, dans le froid, le chemin pour la poste aux chevaux. Il n'a rien répondu. Il a même forcé l'allure de sa monture, et il est entré le premier dans Orléans. D'Iberville a ralenti la sienne; il était en train de tuer la pauvre bête. Au lieu de tourner à gauche, après le fossé, le Sauvage imprudent est allé tout droit. L'autre a crié. Rien n'y fit. Il faisait son Iroquois indépendant et s'enfonçait dans une rue encore plus sombre que les bords du fossé. Il veut se perdre dans Orléans ? Qu'il se perde! Quant au jeune marchand du Canada, instruit de tout ce que lui avait dit le petit garnement, il a suivi à la lettre ses indications, quitte à descendre de cheval pour se retrouver dans ces rues traversées, sinon couvertes de cordes à linge, remplies de détritrus, percées de trous, encombrées de charrettes et de vaisseaux en bois. Traînant son cheval par la bride, il a pris la deuxième rue, sachant comme de science infuse qu'il s'agissait de celle de la Lionne, même s'il n'y voyait presque rien et que de toute façon le nom des rues n'était indiqué ni sur les maisons du coin ni sur quelque borne ou poteau, et

comme de juste, un peu plus loin, après deux ou trois pâtés de hautes maisons où n'apparaissaient que des lueurs furtives à travers des vitres grises ou dans le fond de longs couloirs, et après avoir failli écraser deux chiens et un cul-de-jatte, il a entendu des chevaux qui s'ébrouaient, piaffaient. Il était arrivé à la poste. Dans la cour, un garçon lui a indiqué une écurie où desseller la pauvre monture que le valet a regardée d'un air de commisération, tant elle n'en pouvait mais. Il n'a pas jeté un oeil sur le cavalier, qui a jugé bon de doubler la somme qu'il donnait d'habitude dans les postes à chevaux. Et Monéglise est apparu. Il avait besoin d'argent pour le valet de son cheval. Non, il ne s'était pas perdu; les deux vauriens en savaient tout autant que le plus grand; ils l'avaient fait passer à travers Orléans de la porte Saint-Jean jusqu'à la place du Martroy, prendre à gauche dans la rue Bannière et en traverser une autre, à la frontière de ses deux noms. C'était aussi simple que descendre une rivière quand on ne voit rien. D'Iberville n'a rien dit, lui a donné l'argent et pris ses sacs. L'autre savait aussi où était le jardin du collège; au fond, à droite, quand il avait traversé la place du Martroy, donc, à gauche, en revenant sur leurs pas. Une rue oblique, très étroite; il y avait vu des jeunes gens avec des livres. En sortant de la poste, ils ont demandé à quelle heure, demain, la diligence pour Paris; le jeudi, il y en avait deux, à cinq heures et à neuf heures, mais il coûtait moins cher de louer des chevaux, si par hasard les messieurs pensaient arriver plus vite, en allant par chemins et par vaux. On

verrait bien. Ils ont longé les petits brasiers qui s'échelonnaient, ce mercredi, on ne savait pourquoi, devant les portes cochères de la rue Bannière jusqu'à l'entrée de la place du Martroy où brûlaient des charbons ardents dans trois grandes chaudières avec, tout autour, des ombres qui se chauffaient les mains, ou le dos. Des voix parlaient de se coucher plus tôt; il faisait trop froid par les temps qui courent. De ces attroupements s'élevait un brouillard fumeux. Ils ont passé à travers, se sont engagés dans la rue du collège, encore plus noire que les autres, et ont buté contre un homme enveloppé d'une longue cape, la tête couverte d'un chapeau à large bord.

la version du jésuite

Quand j'ai buté contre eux, j'ai sorti la lanterne de sous mon manteau; je l'avais cachée du mieux que je pouvais; je connais ce chemin par coeur et je craignais qu'on s'étonne d'apercevoir un jésuite dans la rue au début de la nuit. J'ai éclairé leur visage... Deux frères ou des jeunes hommes qui se ressemblaient étrangement. J'ai remarqué leur capot; j'ai su qu'ils arrivaient du Canada; c'était la première fois que je voyais à Orléans des capots bleus; d'habitude, ils ne veulent pas les porter en France; c'est à peine s'ils les sortent de leurs sacs en pleine mer, durant les grosses tempêtes. Le plus blanc des deux m'a demandé, vu qu'on était dans la rue du collège, si j'étais jésuite; je connais les Canadiens, ils ne sont pas du genre à s'étonner d'un jésuite, la nuit tombée, alors, j'ai répondu oui. Mais j'ai moins aimé qu'il prenne ma lanterne et l'approche de mes yeux. Je l'ai reprise, brusquement, et j'allais continuer mon chemin, quand il m'a reconnu! Il m'avait vu à Québec, avec son père, Charles Le Moyne. J'ai pensé au père Le Moyne, à Simon Le Moyne qui a failli mourir chez les Iroquois, il y a de cela plus de vingt ans... Je ne sais pas si j'aurais pu vivre chez les Iroquois; ils m'ont toujours paru plus démoniaques que les autres; leurs yeux surtout; et des yeux comme les leurs, je les ai revus dans ceux de l'homme qui accompagnait ce

Pierre Le Moyne, dont j'ai fini par me souvenir, quand il m'a dit qu'il m'avait rencontré au château du gouverneur, chez le comte de Frontenac. Il devait avoir 18 ou 20 ans; il était avec deux de ses frères qui affichaient déjà des noms de noblesse comme les Normands des campagnes; mais son père, surtout, m'avait étonné; il parlait d'égal à égal autant avec les Sauvages de Sillery, près de Québec, qu'avec des Iroquois du Sault Saint-Louis qui arrivaient de Montréal, pour je ne sais plus quoi. C'était il y a presque dix ans. Je suis revenu en France au début de l'hiver 81.

J'étais au Canada depuis huit ans; j'avais demandé qu'on me rappelle. Je n'arrivais pas à me persuader que la vraie religion qui a mis des siècles à s'implanter dans les campagnes françaises, en arriverait jamais à se répandre dans les bois du Canada. On m'incitait à la patience, à la multiplication toujours imminente des petits pains de Dieu, mais les petits ravages évangéliques dans une famille ou deux de grands benêts qui ont rêvé à un Jésus en croix ou échappé à un naufrage en plein fleuve, très peu pour moi. Les ravages dans toutes les forêts du monde s'évanouissent le temps de le dire sous un bosquet, et les bosquets disparaissent dans la forêt; c'est elle, qui l'emporte.

Un Sauvage, dès qu'il se retrouve en forêt avec un autre, se remet à l'ombre des plaisirs de la chair, se livre au démon, s'attache des pierres au cou, aux poignets, autour de la taille, autour des chevilles, en remplit le fond de ses sacs de peaux ou les quilles des canots; j'en

voyais partout; je sais que vous ne me comprenez pas, mais c'est trop long à expliquer, leur culte des galets et des pierres rondes, et vous me permettrez à mon tour de ne pas vous comprendre.

Vous n'avez jamais essayé de convertir ces hommes, ces femmes, ces enfants, quand ils vous arrivent presque toujours nus au début de l'été, parce qu'ils ne trouvent rien à chasser et qu'ils ont troqué leurs fourrures pour de l'alcool ou payer des rançons, quand ils ne les ont pas vendues au plus offrant en échange de n'importe quoi, mais de rien qui les nourrisse.... Je les connais; j'ai travaillé avec des Algonquins et des Hurons à Sillery; d'autres fois, c'étaient des Abénakis et des Sokokis qui nous arrivaient du sud, et vous ne serez pas étonnés que dans la rue du collège, j'ai vite su, une fois la surprise passée, que je me trouvais devant un Iroquois. Les Iroquois, je les ai d'abord rencontrés dans les *Relations* des pères que je lisais et relisais, à Québec, pour découvrir comment arriver à les convertir, à moins que ce ne soit pour me convaincre que c'était impossible, parce qu'ils avaient déjà fait leur choix. D'un côté, ils s'alliaient avec les Hollandais ou les Anglais de la prétendue religion et de l'autre, ils aimaient s'acoquiner (1690), s'épuiser dans les sabbats à force de danser, se livrer à des vengeances aveugles, assouvir leurs passions sur des corps dégoulinant d'huile qu'ils attachaient nus à un poteau, se frotter aux chairs et aux peaux qui leur passaient sous la main... Je suis mieux d'arrêter d'y penser, et de revenir en Europe.

Devant moi, dans la rue, souriait le beau visage d'un démon venu jusqu'en France pour saper les mœurs des femmes et des hommes qu'on a tout juste tirés des crocs des huguenots. Il a dû convaincre cet hobereau de Canadien de l'amener dans un collège.

Dans la rue Barrillerie, j'ai eu la pensée de passer mon chemin, leur dire que j'allais aux malades ou assister un mourant. À Orléans, j'ai réussi depuis cinq ans à former l'esprit et à polir l'âme d'une trentaine de jeunes gens. Ces jeunes âmes ont décidé de se consacrer à la lumière du Christ que répand la France dans le monde, tout comme de s'assouplir au contact des sages de l'Asie, en Chine et au Japon, en évitant l'Amérique qui doit traverser les étapes de la civilisation et se purifier l'esprit, avant de prétendre se consacrer à Dieu et aux préceptes de l'Évangile. On oublie trop que pour rendre les pauvres heureux et pour qu'ils se sachent heureux, il faut d'abord faire régner autour d'eux les arts martiaux, la liberté des puissants et l'audace des commerçants. De notre côté, il vaut mieux armer les jeunes gens d'Orléans, en faire des soldats du Christ, avant de les mettre en contact avec ces aventuriers de la Nouvelle-France.

la version d'Iberville

Quand nous avons buté l'un contre l'autre, nous devions avoir l'air éméchés, tant l'abordage a failli être rude. La grande cape noire du jésuite m'a fait penser à une voile au vent, et quand il a mis la main dessous, j'ai cru qu'il sortait une arme. J'ai pris la mienne toujours glissée dans la doublure, près de la troisième boutonnière de mon capot, mais en le voyant aussi surpris que moi, j'ai oublié la dague, mais j'y pense tout à coup, l'idée ne m'est jamais venue depuis la Rochelle de dégainer ce couteau, comme si en France je voulais le cacher ou que j'étais incapable de montrer ce que j'avais caché... - je vais méditer là-dessus -; et en oubliant ma dague, j'ai demandé à l'homme, s'il était jésuite. C'est là aussi, venu comme ça, sans y penser, à moins qu'en posant la question, je me sois dit que ce serait normal, qu'il soit jésuite, parce que je me trouvais vent debout comme en pleine mer dans la rue du collège, Monéglise, on vous l'a dit, m'avait parlé de collégiens avec des livres, qu'il avait vus sortir d'une impasse, d'un goulot, et c'est curieux, quand j'ai reconnu le père Vaultier avec son nez, très long, sa bouche mince, son menton étroit, j'ai oublié en coup de vent que deux minutes avant je regrettais l'idée de demander aux jésuites de nous loger pour la nuit.

On avait l'air de deux va-nu-pieds sans le sou, sans quignon de pain, en quête d'un repas chaud chez des gens qui auraient connu mon père ou un autre jésuite qui aurait, on sait jamais, parlé huron ou iroquois avec lui au bord du grand lac de l'ouest, celui qu'on pensait à l'époque, tout seul au monde au fin fond des bois, avant de gicler, de couler dans la mer de l'ouest, parce que laissez-moi vous dire, et je ne vous apprendrai rien, qu'il y a une autre mer de quelque chose à l'ouest, et je me demande pourquoi on n'y va pas, avec les jésuites ou les récollets, et pourquoi pas y aller tout seuls, entre hommes et soldats, quand on a été capable de traverser l'Atlantique, notre première mer de l'ouest, avant qu'on s'adonne à rêver d'une autre, plus loin... Mais qu'est-ce que j'en avais à fiché, des jésuites! J'avais de l'argent dans les poches, je pouvais signer une traite en deux tirs, trois embardées, et j'en étais encore à leur demander conseil, de l'aide, parce qu'ils avaient servi de père à mon père, quand il est arrivé dans les bois du Canada... Des fois, je me demande si je n'avais pas l'envie de leur montrer Monéglise; oh! ils ont dû se dire que j'en faisais mon Sauvage, une sorte de trophée, mais dans mon fond j'avais un sentiment d'orgueil d'avoir rencontré un Onontagué ou un Tsonnontouan, comme vous voudrez, disons qu'il est Irok - j'aime le mot Irok -, d'avoir rencontré un Irok qui vivait en France comme les Français ou, si vous pensez que ce serait plus *d'équerre*, comme n'importe quel autre qui serait pas Iroquois, mais Mahométan, Chinois ou Japonais; vivre en Europe, ce n'est pas

comme dans les forêts peuplées du Canada, parce qu'au bout de trois semaines en mer, la première fois qu'ils y mettaient les pieds Champlain ou les robes noires, et nous, quand on y retourne en Canada, on pense continuer à vivre comme avant, comme en Europe, et c'est vrai quand on mange à table et qu'on se couche dans un lit bassiné pour lui donner du chaud et des *aïses*, mais - et c'est évident, surtout dans les bois ou quand on doit dormir tout mouillé, tout gelé, sur une grève d'à peine un empan -, on se met à vivre avec des idées d'hommes sauvages et on n'a pas la honte ni peur de trahir pour autant ses pères et mères - les miens sont nés en France -, et si vous pensez que je fabule en soutenant qu'on ne pense plus comme avant, j'ai pour mon dire, avec tout le respect que je vous donne, mais aussi avec toute la vérité du premier jet - car vous savez bien que c'est la première fois que j'écris de cette façon ou de *c'ete façon*, comme on commence à dire en imitant le parler de bien des gens qui nous arrivent de tous les coins de la France -, j'ai pour mon dire qu'on regarde les hommes et les femmes qui nous arrivent, comme des gens qui apportent des nouvelles de leurs gens, oui, mais aussi comme des gens qui ne sont pas comme nous et qui nous donneraient aussi des moyens inédits comme on dit, des moyens inconnus qu'on serait sur le point de connaître, là, tout droit, à l'instant, des moyens, ou trouvez un mot qui conviendrait mieux, pour aller plus loin en forêt, sur la mer, ou pour nous débarrasser de nos ennemis. Par après, et c'est peut-être ça, des façons d'hommes

sauvages, on est prêt à abandonner les nouveaux venus dans n'importe quel fourré, pour s'en aller plus loin avec les pistolets et les fusils qu'ils nous ont montrés et pour découvrir une *affaire* qu'eux non plus, ils n'ont jamais vue, mais qu'ils devraient être tout contents de découvrir avec nous... Vous me direz que c'est ainsi partout, mais vous n'aurez pas raison; en Europe, les nouveaux venus comme les nouveautés se retrouvent devant des maisons qui s'ouvrent ou ne s'ouvrent pas, devant des murs avec ou sans fenêtres, tandis qu'en Nouvelle-France, au pays des Sauvages, on ne finit jamais de s'étonner qu'il y ait de nouveaux venus, qui viennent bâtir maison, s'installer, rester dans le même clos, tandis que nous, les gens du cru, nous voulons finir au fond des bois, près d'un lac, regarder l'eau couler ou ne voir personne. Vous savez, si on est poli avec les nouveaux arrivants, c'est en attendant qu'ils nous fichent la paix et nous laissent manger en paix nos épis de maïs et nos canards sauvages... Mais là, je dois m'arrêter ou simplement revenir à l'attaque-surprise dans la rue d'Orléans, quand je me pensais content de lui présenter, comme ça, en plein dans une sombre ruelle, un Sauvage comme Monéglise et un demi-sauvage comme moi qui s'acclimataient facilement aux usages des villes et des châteaux, ce qui subitement m'a fait me rendre compte que nos capots bleus juraient dans le paysage, surtout dans la lumière de sa lanterne qu'il nous a flanquée sous le nez et que je lui ai subtilisée pour le regarder à mon tour, de l'air de ceux qui font le guet dans les villes de France.

J'ai encore sa lanterne sourde presque au-dessus de ma tête et je dois avoir l'air d'un beau malpoli.

la version de Monéglise

Pierre dit qu'il a buté sur la robe noire. Mais je la voyais pourtant, marcher vers nous avec la cape remplie de vent. Des images, quand je raconte, passent sous mes yeux. Trois hommes. Deux en capot bleu, l'autre comme un arbre plus noir quand j'avance dans la forêt. Trois hommes. Trois arbres plantés dans la nuit. Quand je raconte, les mots pagaient vers main droite et en même temps main gauche. Je cherche les mots français. Ils ne trouvent pas une langue droite. Ils flottent dans les paroles que j'entendais, enfant, à peine debout sur la terre où ma mère m'a fait tomber, et les mots flottent aussi dans les paroles brouillées d'aujourd'hui que ma bouche ne peut pas faire toutes sonner; elles restent dans ma tête, à la hauteur du front, et le front tire les yeux main gauche et main droite. Les vraies paroles apparaissent, quand je dis qu'on m'a donné la promesse de voir un jour le visage de l'homme d'Orléans en robe noire. Je l'ai rêvé, je l'ai vu dans les images du sommeil durant la nuit qui a disparu derrière, et après le matin du jour qui arrivait dans sa fin, à Orléans, dans la nuit recommencée, nouvelle, au milieu du sentier mangé, détruit par les pavés en pierre, par les murs en pierre, dans le sentier brûlé par des

chaudières de braises que je sens brûler mon dos sur la place du Martroy. Nous marchons tous les deux, sans dire une parole. Pierre ne veut pas entrer dans le collège des jésuites. Je le sens. Il veut à l'affût chasser une auberge, attraper une fille à la porte de l'auberge, entrer sous le toit de pierre pour manger, boire et dormir, attendre l'arrivée du jour qui sera le jour où je tomberai sur la terre de Paris. Et moi, je pense aux Iroks tsonnontouans qui pagaient dans les galères des ennemis français, des ennemis qui sont mes amis parce qu'ils vivent dans la tribu de Le Moyne d'Iberville. Il faut ne pas sortir des murs de pierre d'Orléans ou jamais avoir rencontré naguère l'homme Iberville. Il est mon frère, disent des paroles entendues deux fois autour des feux iroks onontagués et aussi dans la bouche de l'homme Iberville qui disent *tu es peut-être mon frère, parce que je suis le fils de l'homme blanc qui a couché avec ta mère irok, l'Onontaguée, après les palabres des Français avec les sachems, les guerriers, les femmes dans la longue maison...* Et les yeux des hommes, vos yeux mêlent les visages des frères comme les forêts deviennent, dans les eaux des rivières et des lacs, semblables à l'image des arbres forêt qui se tiennent debout dans la terre, au bord de l'eau, sous les nuages ou dans le soleil. À Orléans, j'ai un coup de fièvre. Je cherche sous mon capot un masque trouvé dans l'hôtellerie à Blois et quand je trouve le masque sous le capot bleu, l'autre main tombe les bagages et je place le masque noir autour des cheveux et des yeux...

le narrateur sous le masque arraché

Le jésuite le lui a arraché! Et tout s'est précipité. Comme on dit. Quand on ne sait pas comment les choses se sont passées. Les Canadiens sont restés saisis, bien sûr. Bien que se cacher sous un masque devant un homme qu'on a failli renverser, ne soit pas la façon idéale de faire connaissance. Le Mardi-gras n'était que dans un mois. Et pour certains jésuites, teintés d'exorcisme, se dérober aux regards convenait encore moins à un Sauvage, fût-il baptisé trois fois, car on soupçonnait ces êtres *naturels* d'être mal avertis des ruses du démon et de garder des accointances, des affinités pernicieuses avec le monde des esprits malins.

Mais d'Iberville veillait au grain. Il a repris contenance et remis la lanterne à l'homme de Dieu, qui lui a glissé dans la main le loup noir, aussitôt disparu par une poche du capot bleu. L'Onontagué et aussi, comme on finira par l'apprendre, un Tsonnontouan, de par son mariage avec une jeune fille dont personne n'a retrouvé la trace, est resté de glace. Il aurait même reculé de quelques pas, mais grâce à quelque grâce suffisante, il a retrouvé l'attitude d'un Sauvage converti. D'Iberville les a présentés l'un à l'autre, tout en ramassant un de leurs sacs qu'ils avaient mis par terre, depuis le temps que ce beau monde méditait par écrit à pleines pages sur les *conjonctions*

des humaines planètes. Bon enfant, il a dit au jésuite qu'il se rendait dans son collège au cas où ils auraient pu les loger pour une nuit, un peu à cause de son père, mais il savait bien que le temps était passé où les jésuites du Canada pouvaient se souvenir de son père. Et il a fait retomber le sac dans les bras de Monéglise.

Cependant, Vaultier n'est pas allé jusqu'à dire qu'on avait oublié Charles Le Moyne au sein de la compagnie de Jésus, car on parlait encore de ses premières années au Canada, quand il avait 15 ou 17 ans. C'était plutôt qu'il aurait mieux valu les prévenir à l'avance, et il a remis la lanterne sous sa cape. Les trois hommes sont redevenus des ombres. Le fils de Charles a demandé en baissant la voix, s'il voulait bien leur indiquer une pension. Une hôtellerie ferait l'affaire. Quant à son père, il ne savait trop ce qu'il voulait savoir. Il était mort, il y avait trois ans, et cherchait comme ça sans trop y réfléchir à rencontrer d'anciens missionnaires qui l'avaient connu, mais les années passaient si vite. Sa voix s'est éteinte. Deux garçons sont passés, avec des lanternes. Des élèves. Ils ont dit bonsoir, mon père. Vaultier leur a fait un signe de la main. L'un d'eux s'est retourné, pour demander s'il le verrait tout à l'heure chez ses parents.

- Mais oui, mais oui, j'y serai. Je vous suis.

D'Iberville prenait un autre sac, quand le jésuite, dans une pensée soudaine contraire à sa méfiance de l'Amérique, a rappelé l'élève. Aimerais-il rencontrer un être humain, créé par Dieu dans les contrées que le Christ avait oubliées depuis des siècles ? En

Afrique ? Au Pérou ? a demandé le camarade. Un Sauvage iroquois, de dire Monéglise avec un drôle d'accent et un certain sourire.

- Au Canada! Mais oui, c'est vrai. J'oubliais que là aussi on vivait comme des démons, avant que vous arriviez, mon père! s'est écrié le jeune Marc, avec des accents du néophyte.

Le jésuite, énervé par cet impair, a ressorti la lanterne de sous les pans de son manteau et en la trimbalant de tout côté, a présenté les deux garçons, Marc van den Bergh et Arnault de la Gueule. Les yeux de Monéglise jetaient des éclairs dans la fumée et les odeurs d'huile du fanal qui brinquebalait, à moins que ce ne fût les rayons aveuglants sur la tête de Moïse descendant le Sinaï. Allez donc savoir, ou écrire les pensées d'un Iroquois converti. Embarrassé ou violenté, avait-il la foi inébranlable qui tend l'autre joue quand on l'insulte, ou demanderait-il raison d'avoir été accusé de démonisme ? Sur ces entrefaites, à la lumière de flambeaux, un groupe de lurons a débouché dans la rue Barillerie, où piétinaient sur place les Canadiens, le jésuite et ses élèves. Les fêtards rejoignaient leurs camarades, Marc et Arnault, pour se rendre au nouvel hôtel du commerçant van den Bergh, tout juste revenu d'un long voyage aux Antilles dans ses plantations de canne à sucre. Il avait demandé d'entendre le débat que son fils et ses condisciples de Rhétorique avaient écrit et présenté à la Noël anticipée. La joute oratoire touchait deux sujets, épineux, s'il en fût, *la Providence* et *le Silence de Dieu*. Les largesses du raffineur pour la Société de Jésus

interdisaient qu'on lui refusât une telle requête. Pour compléter la soirée, les élèves allaient reprendre une courte tragédie que le jeune Marc, toujours lui, avait écrit l'année précédente, *Oedipe-Roi au Pérou*. Tout ce petit monde académique et religieux se pressait pour arriver à temps dans les salons de madame van den Bergh. Ils ont indiqué aux capots bleus une hôtellerie du côté de la cathédrale de Sainte-Croix, et ils allaient les quitter, quand un des garçons a montré du doigt des fenêtres qui, sous les combles d'une maison, s'illuminaient l'une après l'autre avec des chandeliers et par la lente ascension de lustres couverts de bougies, et le plus étrange fut qu'à l'avant-plan, dans chacune des trois croisées, est apparue une large et haute croix qui quelquefois avait la couleur du feu. On ne voyait personne. Seules, trois immenses croix. Les élèves, ahuris, les ont fixées et se sont regardés. Sous le coup de ces images rougeoyantes, les Canadiens avaient déposé leurs bagages sur les pavés, et ils allaient les reprendre quand ils ont aperçu l'homme de Dieu à genoux devant cette maison sortie de l'ombre par le signe victorieux du Christ sur la mort, qui récitait d'une voix forte une leçon qu'il savait par coeur. *Or comme je sortais de cette boutique, je la vis toute couverte de croix. Si bien que je dis au maître du logis que je retournerais pour en acheter, que j'en voulais avoir; j'en vis de toutes façons et en grand nombre...* Une fois relevé, il s'est approché de Monéglise et s'est incliné pour l'inviter, sous l'impulsion du père Isaac Jogues, martyr chez les Iroquois, à le suivre avec son ami Le

Moyne chez madame et monsieur van den Bergh qui leur ouvriraient toute grande leur maison, une fois qu'ils auraient appris de sa bouche ce signe étrange qui leur avait été donné dans les rues d'Orléans. Les élèves chuchotaient comme des conspirateurs; les deux visiteurs ne disaient mot, à nouveau interdits devant le subit changement d'attitude chez le père Vaultier. Le jeune van den Bergh a pris leurs sacs et avec à lui à sa tête, le groupe s'est mis en marche vers la place du Martroy, en écoutant le jésuite évoquer les rêves d'Isaac Jogues, torturé et tué d'un coup de hache chez les Iroquois, le 18 octobre 1646. Les garçons, qui entouraient les drôles de vestes épaisses et bleues, écoutaient sans trop comprendre. Il y avait trop de détails. Jogues, né à Orléans, le 16 janvier 1607. Il y avait de cela quatre-vingt-et-un ans. Durant les nuits de sa captivité chez des tribus iroquoises, il avait rêvé que des fantômes de jésuites décédés déambulaient dans Orléans, l'entouraient; ces ombres s'éloignaient les unes des autres ou s'amalgamaient en un seul esprit au large manteau noir; elles semblaient savoir de toute éternité où s'érigait dans les méandres de la ville *l'église principale et métropolitaine (...) dédiée à la Sainte-Croix*; et il avait rêvé encore qu'il se recommandait à la Croix du Christ, étant de par sa naissance dans cette ville, un concitoyen de la Croix; une autre fois, il avait rêvé qu'il entraît *en la boutique d'un libraire placé dans le cloître de la même église, celle dédiée à la Sainte-Croix*, et qu'en sortant de l'échoppe, il l'avait vue *couverte de croix, de toutes façons et en*

grand nombre. La voix de Vaultier s'est perdue, quand ils sont arrivés sur la place et qu'ils ont tourné vers la droite, mais on a pu entendre les garçons entonner et proclamer le troublant et vengeur *Vexilla Regis.*

Vexilla Regis	Les étendards du Roi
prodeunt...	s'avancent...
Fulget Crucis	Fulgurant, le
mysterium...	mystère de la Croix...
Qua vita mortem	C'est sa vie qui a
protulit...	donné la mort...
Et morte vitam	Et sa mort a répandu
protulit...	la vie...

Et ce furent à nouveau la nuit et son silence dans la rue Barillerie qui menait au collège des jésuites.

seul, un Iroquois pourrait le dire

D'Iberville avait pour mission de rencontrer un ministre de Louis XIV et discuter ferme, du moins quelques minutes et le plus poliment du monde, pour obtenir un ou deux vaisseaux qui le rendraient, de retour au Canada, mieux armé face aux incursions des marchands anglais dans les glaces de la baie d'Hudson. Mais avait-il besoin d'un Iroquois au passé douteux pour rendre ce voyage plus exotique ?

Ce n'était pas le premier Sauvage qu'on traînait en France. Cartier l'avait fait, en 1534 ou 1535, je ne sais plus. On ne sera pas plus heureux de savoir que quatre-vingt-dix ans plus tard, en 1625, un récollet, le père Dolbeau, avait fait traverser un jeune Indien qu'on avait baptisé dans la ville d'Angers. Le cours de l'histoire du monde n'a pas changé pour autant et de toute façon, seul un Iroquois, et un Iroquois du XVIIe siècle, pourrait dire ce que c'était que se retrouver, le 4 février 1688, dans la ville d'Orléans, vers 20 heures du soir, entouré d'une bande d'étudiants qui tout en dissertant sur les motifs de leur professeur pour inviter ces lascars chez les van den Bergh, se traitaient entre eux de vieux Montaigne, de Blaise *aux oeufs de Pâques* ou du monsieur Bossu de Meaux et se jetaient à la

tête des phrases étranges et pénétrantes qu'il nous semble avoir déjà entendues mais jamais comprises, dont une revenait sans cesse, scandée par un adolescent à la voix caverneuse, *Toutes les femmes, qui font la moitié du monde, tous les gens de la Cour, tous les gens de guerre, tous les magistrats, tous les gens de Palais, les marchands, les artisans, tout le peuple, enfin toutes sortes d'hommes, excepté les Dominicains, entendent par le mot de suffisant ce qui enferme tout le nécessaire...* pendant que ses camarades se disputaient comme des furies sur le silence de Dieu, sur la Providence, et que l'hôtel de la famille van den Bergh s'ouvrait à leurs yeux ébahis.

des choses s'étaient passées, ce soir-là

Elle n'avait jamais imaginé recevoir chez elle un Iroquois, tandis que madame de La Gueule, qu'elle ne fréquentait que depuis deux ou trois ans, et à de rares occasions, n'y avait vu rien d'extraordinaire. Mais il y avait plus étonnant. Le père Vaultier, avec qui madame van den Bergh avait dégusté des glaces après la représentation, n'en revenait pas lui-même. L'Iroquois avait été fait prisonnier par les Français dans des échauffourées provoquées par certains de ses congénères tsonnontouans...

- *Nantouans ?*

Non. Tsonnontouans, et ce monsieur, tout sauvage qu'il fut, avait été tiré de prison par ce marin, ce d'Iberville. Et savait-on où se trouvaient ses autres complices au nom étrange, ces Tsonnontouans ? s'enquérissait madame de La Gueule, tout en restant de glace. Ils croupissent ici même, en France, condamnés aux galères, pour les mêmes échauffourées! Allez y comprendre quelque chose. Le commentaire de la vis-à-vis fut plutôt bref. Ces visiteurs du fameux soir faisaient les importants. Et elle savait de quoi elle parlait. Elle les connaissait! Et elle s'est épanouie. À peine trois jours avant qu'ils s'immiscent dans Orléans, elle avait eu une conversation avec ces marchands de fourrures, un mardi soir, dans un relais du coche

d'eau, devant le château de Blois, pour tout vous dire, et imaginez du peu, on avait discuté de la grâce suffisante ou nécessaire. La femme du confiseur (1635), qui ne l'écoutait pas, qui avait la tête ailleurs, l'a presque clouée de stupeur sur son siège en la suppliant tout à coup, sans crier gare, de ne répéter à personne qu'elle avait vu ce Monéglise presque nu dans le cabinet de son mari. On lui faisait essayer des hauts-de-chausse, des chemises, des justaucorps qui lui allaient à merveille, mais trop étroits ou trop petits pour sa taille qu'il avait assez peu *marquée*... Le mot était-il français ? Madame van den Bergh, née dans les Pays-Bas, ne jouissait pas de grandes facilités en conversation, même si elle était en France depuis plus de quinze ans, et sans attendre la réponse elle a décrit le torse de l'Iroquois qui, des épaules *jusques* aux hanches, possédait les proportions les plus admirables et une couleur de peau, du plus bel effet contre la blancheur des étoffes et de la soie. Quand madame de La Gueule a pu glisser un mot, elle a voulu savoir si ce d'Iberville essayait lui aussi les habits du mari. Ah! que non! que non! Il était de la même taille que le Sauvage. C'était inutile. À côté d'elle, il avait regardé son ami se vêtir, se déshabiller et se rhabiller. Quand on vit que rien ne s'ajustait à ce corps de Mars ou de Thésée, on a envoyé un valet chez monsieur de Saint-Mesmin qui...

- Ces huguenots Saint-Mesmin se sont tous expatriés, ma chère!

- Que non! Que non! Il en est resté un, converti, et il est de la taille de ces messieurs selon le fils Mesmin, un ami de Charles-

François, mon fils... Trente minutes plus tard, un valet de pied, connu de vous, mais oui, le petit gros qui porte des lunettes sur les yeux, est revenu avec deux habits que des petits marquis n'auraient jamais porté - ni canons ni rhingraves -, mais ils allaient à merveille aux Canadiens qui se retournaient, se regardaient dans la glace.

- Vous êtes restés dans le cabinet tout ce temps ? a demandé l'amie d'un ton persifleur.

Que non! Que pensait-elle ? Elle les avait revus, ravie qu'on leur ait trouvé sur l'heure habits aussi seyants, quand ils avaient descendu le grand escalier et qu'ils étaient entrés dans les salons. Selon la voyageuse du coche d'eau, il n'en restait pas moins que ces gens ne savaient pas voyager. On ne venait pas en France, sans avoir de vêtements présentables. Mais que voulait dire madame ? Mais que oui! qu'ils savaient faire, en voyage. Si elle avait vu leurs ballots! Avant leurs essayages, ils en avaient tiré nombre d'effets, des troussees de toilette, des chemises blanches... Toutes simples, ces chemises, que oui! et propres, bien rangées. Monsieur d'Iberville avait même apporté du Canada deux perruques, si jamais ses cheveux...

- Ah! leurs cheveux! s'exclama la de La Gueule. Ah! pour ça, madame van den Bergh, leurs cheveux ne seront jamais sales ou décoiffés. Si vous les aviez vus sortir de la salle d'eau, au relais du coche sur la Loire, ils avaient tous les deux ces cheveux mouillés

que l'on voit aux jeunes mariés dans les campagnes, tout frisés pour le Blanc et tout brillants pour le Peau-Rouge (1858)...

L'épouse du confiseur fut estomaquée. Madame avait-elle vraiment dit Peau-Rouge ? Depuis son mariage en France, elle n'avait jamais entendu ces mots, en tout cas, jamais les deux bout à bout, disait-elle, pendant que madame de La Gueule, en déposant sa tasse de chocolat sur la table à *chocolat*, avait failli la fracasser avec la soucoupe et expliquait, le rouge au front, qu'elle ne savait pas ce qui lui avait pris. Était-ce dans sa tête ? dans ses humeurs ? dans les battements de son cœur ? Aurait-elle déjà lu cette expression, l'aurait-elle entendue ou inventée, là, tout bonnement, dans ce jardin d'hiver si élégant où embaumaient, presque en fleurs, les cerisiers, et les pommiers, quoique cet Iroquois n'eût de toute évidence rien de rouge sur la peau du visage ? Que non ! Madame van den Bergh lui aurait plutôt prêté l'aspect des Mauresques ou des Turcs qu'elle avait vus à Paris, il n'y avait pas si longtemps, mais du rouge, elle n'en avait vu ni sur ses joues ni sur ses mains qu'il avait fort larges, mais d'une peau dorée qui semblait douce.

- Vous les avez touchées ?

L'hôtesse a rougi. Non. Que non ! ajouta-t-elle dans un éclat de rire. Mais quand elle l'avait conduit à son fauteuil - on avait ajouté deux fauteuils au premier rang devant l'estrade - il lui avait tendu son bras, comme il l'avait vu faire au château de Blois (ah ! elle n'avait pas raconté leur aventure¹ - une aventure extravagante qu'il

lui a racontée - dans le vieux château de la reine Marie, mais ce serait pour une autre fois), et...

- Et... ?

Et elle avait laissé reposer sa main sur sa main.

- Qui heureusement n'était pas gantée, précisa à regret madame de La Gueule.

- Oh! méchante et chère amie!

Il ne fallait pas glisser de telles pensées dans la conversation, mais le fait de frôler cette main ferme et douce à la fois lui avait permis d'oublier l'effarement, la cohue, la précipitation causés par les invités du père Vaultier. Il fallait être là, pour le croire. Les étudiants arrivaient, voulaient savoir où mettre leurs choses; certains parents qui eux non plus n'étaient pas à la Noël anticipée avaient demandé à être de la fête et elle voulait les recevoir comme il fallait; elle devait en plus se précipiter à la cuisine pour annoncer deux, trois, quatre et même cinq invités de plus, sans compter le temps de faire le tour des chambres qu'elle avait fait préparer pour les voyageurs du Canada.

- Où étaient vos gens ?

- Mais ils étaient là!

- C'était à eux de voir à tout.

Madame van den Bergh a pris une longue respiration, avant d'expliquer à son amie, qui lui rendait visite quelquefois durant l'après-midi, qu'elle n'y pouvait rien, qu'elle avait gardé les

habitudes de son pays. Quand tout allait si vite, elle reprenait les façons de sa mère qui voulait tout faire, tout voir, tout savoir. Ah! qu'elle admirait les maisons comme celle des de La Gueule, où les domestiques prévenaient les moindres désirs. Cette tradition remontait très haut, presque jusqu'à Mathusalem, s'est donné le plaisir d'ajouter, humblement, sa nouvelle amie, quand madame van den Bergh s'est demandé tout à coup, sans crier gare, si les Peaux-Rouges avaient des traditions.

- Ah! ne redites pas ce mot! Oubliez à jamais que j'aurais jamais pu le prononcer. Il m'est venu de je ne sais où. Allez savoir d'où les mots surviennent. Ils sont là, tout à coup, sans crier gare, dans nos têtes, dans nos bouches, là, sur la langue, et pourquoi cela, et comment ? D'où viennent-ils ? Peut-être de nulle part.

Les deux femmes se regardaient, se souriaient. La lumière entrait à flots dans le jardin d'hiver. La chocolatière (1671) en argent resplendissait dans ce soleil de la fin février - on était vendredi, le 27 février 1688 -. Après un moment de silence, madame de La Gueule a dit que le rouge de ce grand tableau, dans le hall de l'hôtel, que ce rouge du manteau cardinalice qu'on y voyait, avait pu, qui sait ? lui rester dans l'esprit. Elle se souvenait aussi s'être souvent demandé de quel rouge étaient ces haches rougies au feu que dans les *Relations* des jésuites on appliquait sur les chairs du père Brébeuf ou de quel rouge brûlaient ces tisons que de jeunes Iroquois lançaient ou éteignaient sur les membres en sang du père Jogues. Il y avait de

cela plus de quarante ans. Ça n’existait plus, bien sûr. La fumée des maisons longues, les odeurs de chair grillée autour des prisonniers mourant à petit feu, attachés à des troncs d’arbre. Ces Iroquois étaient des tortionnaires, des assassins. Durant sa jeunesse, les soirs où elle avait lu les *Relations*, elle revoyait dans ses rêves leurs yeux rouges, leur peau dorée comme du cuivre à la lueur de longues langues de feu venant lécher leurs cheveux rabattus sur leur front; elle les revoyait s’avancer vers le bûcher, la nuit, pour ajouter des cendres et de l’eau bouillante sur des cloques qui crevaient sur les muscles brûlés, rétractés; elle regardait les humeurs et le sang suintant et tombant goutte à goutte sur des broches noircies avec à leur pointe du rouge incandescent, pendant que des hommes obsédés par les supplices comme par les flammes de l’enfer riaient de toutes leurs dents blanches et de leurs lèvres rouges. Oui, ils ont des usages, des traditions, madame van den Bergh. Rappelez-vous les pages que je vous ai fait lire, mais ils n’ont pas les mêmes usages que nous. Que non, elle n’oubliait rien, balbutiait son hôte, la respiration de plus en plus courte. Que oui, elle se rappelait. Mais c’était vrai, elle oubliait aussi tout ce qu’elle lisait. Madame de La Gueule, qui le savait fort bien, ne l’écoutait pas et gardait les yeux fixés sur les reflets du soleil qui glissaient sur la chocolatière. Ces hommes avaient un visage comme les chrétiens, mais ils n’avaient pas la même figure ni la même *carnagione* - elle connaissait quelques mots

d'italien -, la même carnation que les humains d'Europe. Il faudrait peut-être, en effet, leur donner une couleur.

- Avez-vous remarqué que les Maures sont plus noirs que nous, sinon même tout à fait noirs, et que les êtres de Cipangu, et elle oubliait le nom de l'autre contrée du Levant, ont quant à eux la peau plus dorée que la nôtre ?

Il n'y avait pas de faute à expérimenter avec les mots de couleur pour décrire les êtres humains. Après tout, avoir la peau rouge n'avait rien de diabolique. Et les Hurons, que l'on disait les plus féroces, tout comme les Iroquois qui les avaient presque tous décimés, pouvaient bien être dotés par elles, en France, d'une peau dite plus rouge que la leur, qui en vérité est plus blanche, sans qu'il y ait faute devant Dieu.

- Ou plus rosée...

Rosâtre, peut-être, quelquefois, avait ajouté la visiteuse, à la voix de plus en plus mélancolique, à mesure que les rayons du soleil perdaient de leur intensité et disparaissaient derrière le mur de pierre fermant l'enclos du jardin voisin, dont elles ne distinguaient que les branches les plus hautes. La maîtresse de maison s'est levée, comme mue par un ressort, s'est approchée des baies vitrées, a tiré sans y penser sur le cordon rouge de soie tressée, a pris sur une table basse des feuillets couverts de courts paragraphes, chacun avec une graphie différente, et les a mis entre les mains de madame de La Gueule. C'était une des liasses que les étudiants avaient laissées chez

elle après le spectacle. Elle l'a priée de lire le début de leur *comédie* - même si c'était une tragédie -, en souhaitant qu'elle arrive à déchiffrer leur écriture. Vous lisez si bien, lui disait-elle. Elle aimait sa voix qui avait les intonations rêvées, idéales, pour lui faire voir avec intelligence ce qu'elle ne voyait jamais, ou à peine, quand elle lisait pour elle seule, à haute voix.

L'héritière, autant par le sang que par les alliances, de deux des plus grandes familles de la ville d'Orléans n'a pas bronché sous le compliment et s'est exécutée de bonne grâce. *La terre qui n'estoit au commencement qu'une forest immense, prend une autre forme... À mesure que les hommes se multiplient, la terre se peuple de proche en proche : on passe les montagnes et les précipices; on traverse les fleuves, et enfin les mers; et on établit de nouvelles habitations... Les bois abattus font place aux champs, aux pasturages, aux hameaux, aux bourgades, et enfin aux villes.* À mesure qu'elle lisait, pourtant, madame de La Gueule prenait un air contrarié, jusqu'à l'apparition de ces *villes*, d'où elle a levé les yeux, pour demander d'un ton inquisiteur et sans réplique qui avait écrit ce texte. Madame van den Bergh, n'y voyant aucune malice, a répondu du tac au tac qu'il était de monsieur de Meaux... Du Bossu de Meaux, comme les enfants l'appelaient.

- C'est de Bossuet dont vous parlez! s'est exclamée la de La Gueule, en laissant tomber les feuillets sur le parquet.

Son hôtesse, rougissante, a compris qu'elle avait commis une faute de goût impardonnable, mais décidée à défendre son fils, elle a répliqué, en se trémoussant dans son fauteuil, que l'auteur était en effet l'archevêque de Meaux. Elle ne faisait que rapporter un bon mot de ces pauvres enfants qui étudiaient avec tant de sérieux. Un mot d'esprit, un mot de comédie, ne pouvait faire du tort à quiconque qui ne soit bégueule. Le mot était lâché. Trop tard! Elle tenta de rattraper ce coup de gueule, en ajoutant que Bossuet n'y verrait que du feu et s'en sortirait indemne, si jamais on le lui apprenait. Mais pour l'admiratrice de l'orateur aux funèbres accents, tous ces mots et surtout cette édition de passages mal recopiés relevaient d'une lugubre farce de bateleurs, qu'elle oserait même traiter de faquins irrévérencieux. Elle s'était levée. Elle ne pouvait en entendre davantage. Elle demanda son manteau, son chapeau. Qu'on appelle son valet de pied. Mais elle ne voulut pas sa chaise; elle préférait marcher; elle arrêterait à l'église de la Sainte-Croix. Que oui, bien sûr, qu'elle pouvait comprendre! Ce n'était que des enfants. Seulement, on devait exiger qu'ils respectent les limites du sacré et de la parole évangélique, et ne surtout pas les encourager à prendre le chemin des libertins et des faussaires, cette route des beaux esprits qui les mèneraient tout droit par leurs écrits séditieux dans la prétendue religion des Calvin, Luther et Henri VIII. Madame van den Bergh n'a pu placer un mot. Sa meilleure amie de la société d'Orléans était partie, en fourrant la liasse de feuillets dans son sac.

Quelques heures plus tard, elle était encore en larmes, quand son époux est arrivé de la confiserie avec un énorme, et nouveau, bonbon au sucre et à la mélasse, recouvert d'une pâte rouge, divine, libertine, et fondante.

Bossuet attaque l'Amérique

Orléans, le 5 février 1688

cinq heures du soir dans la salle d'étude
du collège des jésuites

À mon cher cousin Deloynes

J'espère, mon cher François-Xavier, que tu aimes toujours tes cours d'hydrographie et que tu deviendras, comme tu le veux, un garde de la marine. Je souhaite aussi que pour plaire à madame ta mère, née de La Gueule, soeur de mon père, et donc ma tante (je suis toujours un digne émule de monsieur de La Palice), je souhaite que le roi te nomme, un jour, lieutenant général et un autre jour, vice-amiral. Il se pourrait aussi que tes futures découvertes mathématiques pour faciliter le calcul des longitudes, te valent à l'article de la mort le titre d'amiral de la flotte royale! Comme tu le vois ou plutôt, comme tu me lis, je n'ai pas grand chose à dire.

Ta lettre sur ta vie de marin m'a fait plaisir et je veux, moi aussi, te rendre compte, mon cher cousin, à toi qui en es le plus digne, de notre religieux emploi du temps sous la fêrule des émules de l'Espagnol!

Hier soir, devant la haute société de la ville où Jeanne d'Arc fut brûlée, tout comme l'étaient au Canada les prisonniers des Iroquois, nous avons repris notre inestimable spectacle de Noël où chaque année, comme tu le sais, nous anticipons la naissance du Christ de quelques jours pour faire les pitres devant nos pairs et nos révérends pères. Mais en ce début de février, nous avons fêté un Noël retardé, un Noël tardif, un Noël au postérieur proéminent. Nous l'avons fêté *a posteriori*, comme ma mère a trouvé élégant de le dire. Une séquelle de Noël!

J'entre maintenant dans le vif du sujet, et je t'aurai donc dit quelque chose. *Tibi aliquod dicero.*

On avait fait le noir dans les salons des van den Bergh. Les valets avaient pris plus de cinq minutes pour éteindre les lustres, les candélabres. Les feux de trois foyers jetaient des lueurs dans la nuit et des ombres dansaient et disparaissaient en frôlant les murs, les draperies. Je me suis alors avancé sur l'estrade avec une bougie allumée dans la main droite. Arrivé au centre, j'ai déclamé une phrase de Bossuet, dont les premiers mots sont *La terre n'était au commencement qu'une forêt immense...* Trois autres acteurs me suivaient; ils n'avaient pas de bougie. Après moi, ils ont dit à tour de rôle des phrases que j'ai prises ailleurs dans le *Discours sur l'histoire universelle*, où Satan, le plus parfait et le plus superbe des anges, devient malfaisant et malheureux; il entraîne l'homme dans sa rébellion, lui apprend à contenter son esprit, à se soumettre à l'attrait

des sens. (Je suppose que Bossuet nous a déjà entendus en confession...) Ensuite, j'avançais encore plus avant, je soufflais sur la bougie et je disais que la terre ne riait plus à l'homme comme auparavant, qu'il n'en tirerait plus rien que par un travail opiniâtre, etc.; que la rébellion de ses sens lui faisait remarquer en lui-même je ne sais quoi de honteux, que Dieu lui devenait encore plus insupportable etc. Alors, tous les quatre, dans le noir, nous disions ensemble une phrase du Bossu de Meaux, où l'homme, ce mauvais esprit qui n'a pas encore connu les jésuites, cherche le fond des forêts pour se dérober à Celui qui faisait auparavant tout son bonheur. J'aurais voulu t'envoyer une copie de mon texte, mais je l'ai oublié chez les van den Bergh. Je t'ai fait du style indirect résumé, à partir de mon « par coeur ».

Alors, le choeur, oui, mon cher François-Xavier, nous avons un choeur, comme dans les tragédies d'Euripide, mais nous l'avions caché, parce que des voix qui viennent de nulle part paraissent plus mystérieuses, donc plus tragiques, que des têtes humaines se mettant à branler, à parler ou à chanter la même chose avec des airs entendus qui transforment le tragique en un ennuyeux *Credo in unum Deum* de messe de paroisse de campagne de nos étés, tandis que dans l'ombre le tragique fait vibrer la nature et le monde d'une même voix, tout comme le font le vent, la pluie, le froid, la canicule, le chant des cigales... Peu importe. Notre choeur se contentait de dire le plus fort possible, à en faire trembler les murs, une idée que j'ai eue

sur la façon dont les Sauvages sont arrivés dans les Amériques, et que j'ai complétée par une autre phrase du grand Bossu, où il apparaît clair comme de l'eau de roche qu'il décrit *une vie de sauvage*. Donc, le chœur dit ce texte que j'ai inventé en partie et que je récite quelquefois pour m'endormir au plus vite et ne plus penser à Satan et à ses pompes, *Et certains hommes, à qui Dieu était devenu le plus insupportable des dieux, ont traversé la mer de l'ouest sur des arches ou des coches de fortune et de là se sont enfoncés au plus profond de la profondeur des forêts des Amériques pour vivre comme, et revoilà Bossuet, de pauvres gens, sans église, sans sacrements, sans sacrifice, sans prédicateur, sans instruction, sans livres; enfin privés de tout secours, au milieu des forêts, menant une vie au dehors, plus semblable à celle des bêtes, qu'à celle du reste des hommes*. Une vie de Sauvages!

Chez les van des Bergh, Vaultier nous avait interdit de chanter ce chœur (on le psalmodiait comme aux vêpres) à cause d'un Iroquois, le valet d'un marchand de fourrures qui joue au soldat dans des fortins de troncs d'arbres, au fond de la baie d'Hudson, et qui voulait d'abord loger chez les jésuites, parce que sans le sou ou avare comme un Normand, mais le petit Montrenault avec sa grosse voix éraillée a tenu à chanter quand même les mots du chœur et plus il s'apercevait (il ne faisait pas si noir, après tout) qu'avec de grands airs dans les yeux, on le suppliait de se taire, plus il élevait la voix. Il pensait que nous avions un trou de mémoire et que nous lui en

voulions de montrer qu'il savait toujours et encore le texte par coeur!
Que veux-tu! Il sera toujours un Puiseaux de Montrenault!

Heureusement, le Sauvage iroquois n'a rien entendu. Il s'était
endormi...

de la direction spirituelle en plein roman

Le soir même, sur une table où il n'y avait rien d'autre qu'un haut flambeau à deux branches, éclairant à peine le plafond de la pièce et le haut des bibliothèques, la lettre inachevée était encadrée par les mains du père Vaultier, assis dans un fauteuil en bois. De l'autre côté de la table, debout, lui faisait face Arnault de La Gueule. À part les feuilles de papier, les flammes et le collet blanc du garçon, tout était sombre. Quelquefois, luisait un reflet de bronze sur les titres gravés au dos des volumes, en rangs compacts, couvrant presque les quatre murs. Dans les carreaux de l'unique fenêtre, on ne voyait que la nuit et l'image fantomatique de ce jeune homme aux longs cheveux blonds. Un groupe d'élèves a passé dans le couloir qui longeait le bureau. Des bruits de talons; du désordre au milieu d'un silence qui semblait durer depuis un certain temps. Au milieu de livres empilés sur un pupitre qui longeait les bibliothèques derrière lui, le jésuite a pris un bougeoir, qu'il a allumé au flambeau et déposé à main gauche, près de la lettre. Il ne la lirait pas. Il en a assuré Arnault, qui l'avait dite adressée à son cousin de Toulon.

- Il n'est pas de Toulon. Il est au collège, à Toulon.

- Peu importe, l'a interrompu Vaultier, agacé. Tu me dis aussi que tu voulais lui raconter votre spectacle.

Ce n'était pas ce qu'il voulait. Au début il ne savait pas quoi écrire. C'était venu comme ça. Et il avait écrit quatre pages.

- Vous pourriez me laisser parler, monsieur de La Gueule ?

La tête blonde, au visage de craie, s'est redressée, de façon nerveuse, en regardant droit devant elle et en feignant d'ignorer le jésuite, qui a répété qu'il ne la lirait pas et ajouté, en se levant, qu'il allait même la lui rendre. Si on leur demandait de remettre leurs lettres décachetées au préfet de discipline, ce n'était pas pour sonder leurs opinions, mais les habituer à donner leur confiance, et toute leur confiance, à leurs maîtres, à leurs confesseurs. Arnault a tendu la main, mais le jésuite a gardé les feuillets dans la sienne. Il s'agissait en l'occasion de lui rappeler que le temps de l'étude était réservé à des travaux scolaires et que le jeudi était le jour du thème latin.

- Je l'avais terminé, mon père.

Vaultier laissa tomber les feuillets qui se sont éparpillés sur la table, contre le pied du flambeau. Les flammes ont vacillé. Arnault de La Gueule allait les reprendre. La main du jésuite s'est abattue sur la sienne, et l'a retenue. Les deux ombres ne bougeaient plus sur les in-folios, in-quartos, in-octavos et tutti quanti. Leurs reflets dans les croisées de la fenêtre évoquaient un tableau de Georges de La Tour. Réflexion de petits marquis. Thème latin terminé ou non, ce n'était pas une raison. On n'écrivait pas de lettre personnelle à l'étude. Il

aurait mieux valu rédiger la version définitive de sa pièce, la versifier, en resserrer les éléments, en couper les redites...

- Durant le temps de l'étude, mon père ? Et avec vous, me tenant la main ?

Le bon père s'arrêta net, et lui lâcha la main. Il y avait trois chaises recouvertes d'un damas gris au fond de la pièce; il lui a demandé de bien vouloir s'avancer un siège, et il a repris son fauteuil. Quand le garçon fut assis, l'air encore crâneur, la jambe, à hauteur de la cheville, croisée sur un genou, il n'y avait nul besoin d'une canne à pommeau, d'abondants faux cheveux ou d'un chapeau à plumes, pour en faire le jeune seigneur du lieu. Vaultier a sorti d'un tiroir de la table une croix de bois noire et l'a déposée, avec un respect obséquieux, sur les feuillets dispersés de la lettre manuscrite. Il avait besoin de voir ce symbole, qui le fortifierait dans sa détermination à parler à cet enfant, d'une façon libre et chaleureuse, en même temps que soucieuse des égards qu'il devait à son âme. Lui parler de son texte dramatique et des admirables, oui, admirables pensées qu'il avait su, si jeune, tirer tant des *Relations* de ce qui s'était passé en Canada, il y avait plus de quarante ans, que de ses lectures personnelles, qu'il n'avait pas le privilège de guider, mais dont la qualité et l'ampleur l'étonnaient, lui plaisaient, tout en le préoccupant au plus haut degré. Le garçon a laissé glisser sa jambe jusqu'à l'autre cheville et, en avançant un peu le torse, a murmuré, comme en confidence, que ces précautions rhétoriques lui

rappelaient les préambules de ses oncles et tantes jansénistes, quand il était tout jeune et que les portes étaient soigneusement closes et qu'on savait les domestiques en train de prendre leur repas. Le jésuite ne s'est pas laissé décontenancer; la croix noire faisait son effet. Se préoccuper des lectures d'un élève et se soucier de son âme n'étaient pas des exercices spirituels réservés au seul saint Augustin et à ses faux exégètes jansénistes. L'élève a pris un air inquiet. Il a demandé si les préoccupations spirituelles des pères jésuites ne faisaient trop peu de cas du travail de la grâce, dont les voies étaient impénétrables. N'y avait-il pas un verset ou deux des Évangiles qui témoigneraient du cheminement obscur de la grâce ? Il n'était pas brillant dans les matières et les méthodes qu'on lui enseignait, mais très perspicace dans ses rapports avec son entourage. Quand il découvrait le défaut d'une carapace, il attaquait par des voies inattendues et pouvait causer des ravages dans les âmes et les sensibilités de ses frères, les humains. Comme il n'osait pas donner le coup de grâce, on lui pardonnait, mais un temps viendrait où l'on serait impitoyable. Comme de juste, son adversaire a préféré revenir à la Noël anticipée, à son écriture, à l'élaboration du spectacle et à la part qu'y auraient prise les amis du jeune homme, qui s'est étonné de la question. Comment pouvait-on croire qu'il n'aurait pas été le seul auteur de son texte ? Tout professeur ne savait-il pas que leurs élèves pratiquaient l'art du courtisan depuis le berceau, que si en sa présence, ses amis lui accordaient le bénéfice de sa tragédie au

Pérou, il était conforme à l'air du temps et aux moeurs aristocrates dépravées que devant ses parents et ses maîtres missionnaires, toute âme bien née s'en octroyait le crédit et le tenait, lui, de La Gueule, pour un imposteur, un Tartuffe de la plume ?

- Vous parlez comme votre mère...

- Vous n'avez jamais aimé ma mère.

- Qu'en savez-vous ?

Il en savait plus qu'on ne pensait. Sa mère défiait presque l'Église de France, en appelant son entourage à défendre les Filles de l'enfance, ces religieuses chassées de leur couvent, à Toulouse, et traitées comme des filles de rien, parce qu'elles n'avaient pas toujours partagé le point de vue de certains jésuites sur le travail, encore une fois, de la grâce. Les hommes de Dieu ne pouvaient admettre que des femmes remettent en question leurs décisions. Il y eut un silence. Le père Vaultier s'est levé.

- Vous pouvez disposer.

Et il lui a tendu la lettre. Le jeune homme n'a pas bougé. Il a souri. Il lui avait paru que l'ancien missionnaire aimait certaines choses du spectacle, et il lui saurait gré de lui en faire part. Quant à ce qu'il passerait sous silence, il veillerait pour sûr à le corriger. Le jésuite a souri à son tour. Il a remis la lettre sur le bureau et en restant debout il a détaché les trois grandes idées du drame qu'il avait vu deux fois, à la Noël anticipée et la veille. Ces trois éléments lui semblaient la marque d'un esprit curieux, capable de mettre en

valeur les caractéristiques de ces peuplades qui, découvertes il y avait plus de 150 ans, pouvaient représenter des états antérieurs de l'homme européen ou même *biblique*. Tout en réservant son jugement, les trois choses qui l'avaient frappé dans la tragédie d'Arnault et qui étaient intimement reliées les unes aux autres, étaient la pratique du supplice chez les Indiens d'Amérique - il pensait évidemment aux Iroquois des *Relations* -, leur façon d'y intégrer ou du moins y associer les peines de l'Enfer chrétien et, en troisième lieu, leur croyance à un monde des rêves qui pour eux serait réel. Le jeune homme, pendant ce préambule, s'était levé si l'on peut dire, de façon imperceptible, et dirigé vers les bibliothèques à droite de la fenêtre. Il s'y était appuyé d'une main, à hauteur de sa tête, et il avait posé l'autre sur sa hanche. De cet endroit, la figure du père Vaultier, qui ne l'avait pas quitté des yeux, était encadrée par les bougies du flambeau et il ne devait percevoir d'Arnault de La Gueule que ses mains pâles, son visage plus sombre, un peu de son étroit collet blanc et le flot de ses cheveux blonds qui s'étaient reportés sur son épaule, quand il avait levé le bras et penché la tête de côté. Ce corps était en mouvement constant, fût-il immobile. Cette vie, tantôt souterraine, tantôt exaltée, ne laissait pas de faire songer aux écoles de danse qui, a-t-on dit, étaient la fierté d'Orléans à l'époque de Louis XIII, mais il se pourrait aussi que ce soit un mensonge, un phantasme ou quelque hyperbole comme l'était la beauté futile et narcissique du jeune homme qui pour une

fois écoutait avec attention, sinon avec recueillement, les propos du jésuite. Pendant la mise en place de cette nouvelle conjonction astrale, pendant ce subtil changement de climat, les précautions oratoires du jésuite se sont faites plus discrètes. Il a précisé ce que sans doute les acteurs et les spectateurs de la fête de Noël, et plus sûrement le ou les créateurs, avaient pu entrevoir ou deviner. L'idée de la mort par le feu chez les tribus *indiennes*, confrontée au mystère de la croix et aux peines de l'Enfer, avait pu nourrir chez elles et surtout ébranler leur fascination pour les rêves nocturnes, parce que cette confrontation de leurs supplices avec ceux de l'au-delà chrétien leur avait permis, peut-être par simple analogie, d'accommoder leur foi en la pérennité du NOM, qui devait passer de père en fils, à cette croyance nouvelle que leur âme serait éternelle, et non les corps qu'ils voyaient dans les rêves, tout en étant sauvés du feu éternel par la mort du Christ. Les bras m'en tombent, semblait dire l'auteur. Quand Vaultier l'a remarqué, il a voulu résumer son possible galimatias en deux phrases. La première était que les peuples de l'Europe, qui croyaient découvrir de nouveaux paradis, n'étaient en somme allés en Amérique que pour sauver ces tribus des peines de l'enfer. La deuxième, que les Sauvages, en apprenant qu'un feu éternel existait dans les royaumes qui tenaient du rêve et de la mort, ont peu à peu cessé d'attribuer des vertus au feu terrestre qui les vengeait de leurs ennemis, tout comme à la vigueur de leur corps et à la superstition du nom de l'ancêtre, pour se tourner vers l'eau

baptismale qui les lavait de tout abandon jouissif aux pulsions du corps et du coeur qui autrement leur auraient mérité le feu éternel.

- C'est aussi une longue phrase, a dit Arnault en se rassoyant devant le bureau.

- Tout comme dans votre drame, il faut écouter plusieurs palabres, avant d'en arriver au mystère renouvelé d'un Noël en Amérique, a-t-il répliqué.

- Je verrai à resserrer tout cela, comme vous dites.

Et il s'est relevé pour prendre congé.

- Un moment, s'il vous plaît.

Et le jésuite, en lui remettant la lettre, lui a demandé s'il savait que les deux Canadiens avaient quitté Orléans aux petites heures du matin et cela, malgré leur promesse de passer le soir, le matin même.

telle mère, telle fille

À midi, le même jour, 5 février 1688, dans l'hôtel des van den Bergh, avait eu lieu un incident qui démontre à l'envie comment les événements les plus quotidiens peuvent à la fois cacher et révéler les ravages de la nature sauvage parmi les flots de grâce suffisante ou même nécessaire, du moins au XVIIe siècle. On reconnaîtra, sans faire de simagrées (1er emploi au XIIIe s.), que seule, une scène dite *de genre* peut en rendre la vérité, même si elle peut détonner après une scène de haut vol où les mystères de la rédemption, des rêves aborigènes et de la damnation ont été évoqués, et résolus. Il paraîtra aussi évident à toute personne sensée, qui a jeté un oeil sympathique sur la page précédente ou qui a eu vent, par un ami lecteur, de leur fuite aussi matinale qu'inattendue, que nos gens du Canada ne seront pas de sitôt auprès du secrétaire de la Marine et qu'Orléans tout entier n'a pas fini, tout comme nous, d'entendre parler de cette fameuse Noël anticipée resservie encore plus chaude, en février 1688. Mais pendant ce temps, chez les van den Bergh...

Autour d'une table, dans une petite salle aux murs de pierres blanchies à la chaux, deux garçons entre 7 et 10 ans, les bras croisés, et une fille plus âgée, les mains posées sur la nappe de chaque côté de son assiette en faïence bleue, attendaient. La porte, qui donnait

sur la cour, s'est ouverte et dans un courant d'air froid est entré un grand garçon rougeaud, de la paille dans les cheveux, avec une brassée de bois qu'il est allé jeter devant l'âtre à l'autre bout de la pièce, en disant des mots étrangers qui sonnaient comme un grand bonjour aux enfants. Il est revenu embrasser sur le front les deux plus jeunes et, en leur jouant dans les cheveux, il a regardé celle qui leur faisait face et devait être leur soeur aînée. Il a levé les bras, comme dépité de ne pouvoir faire plus, l'a saluée bien bas et lui a dit deux ou trois mots dans cette langue plus tudesque que latine, quand une servante, qui tenait à bout de bras un grand plateau et répétait *en français, en français*, a monté les trois ou quatre marches qui donnaient plus bas sur l'âtre immense, les poêles de fonte, les vaisseliers, et déposé l'un après l'autre trois plats fumant sur la table. Madame a ordonné de parler aux enfants en français, *monsieur van den Rhylandt* - elle le prononçait, croyez-le ou non, comme c'est écrit -! Ah! Marie, que le valet d'écurie a ronchonné en français, presque sans accent, je m'appelle Albrecht, et arrête ta salade de Rhénanie. Elle le savait, qu'il venait d'Amsterdam, pas de *Rhylandt*. Bien sûr, qu'elle le savait, mais s'il lui plaisait à elle de parler du pays du Rhin ?

- Papa t'appelle le Pierrot de don Juan, a marmotté le plus âgé des garçons, qui s'est fait taper sur la tête, mais du bout des doigts, par sa soeur, et répliquer par Albrecht, que le petit monsieur devrait

savoir que Don Juan n'avait pas de Pierrot, mais plutôt des Pierrette...

Marie, qui aurait pu être sa grand-mère, ne l'a pas laissé finir et l'a entraîné plus bas, dans la cuisine. Son écuelle l'attendait. Les garçons se taisaient, toujours les bras croisés, pendant que leur soeur leur servait une part d'omelette, de la fricassée qui semblait composée de restes de lapin - c'étaient les deux plats fumant - et, du troisième, des feuilles de chicorée, froissées, hachées, avec un peu d'huile, un peu partout.

- Je ne veux pas de chicorée!

- Louis, grand bébé ! Pense aux pauvres qui n'ont même pas de chicorée.

Il s'est rembruni. Et elle lui a servi une autre feuille de chicorée, qui a recouvert les morceaux de lapin. Son frère allait y ajouter une de celles qu'il avait déjà dans son assiette, quand sous la menace de faire venir madame mère, Louis et Henri ont joint les mains pour le Bénédicité.

- Bénissez-nous, ô mon Dieu, ainsi que la nourriture que nous allons prendre, et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas...

- ...avec de la chicorée, ajouta le petit Louis.

Et ils ont commencé leur repas.

- Marie-Thérèse - c'était encore Louis -, pourquoi tu ne manges pas de lapin ?

Elle n'a pas répondu. Henri l'a fait pour elle, en disant qu'elle préférerait le vert des feuilles et le jaune de l'omelette, parce que c'étaient les couleurs qui ornaient le blason de son promis. Les yeux de la promise ont jeté des éclairs. Qu'il se taise et mange! Il ne connaissait rien aux lois du mariage. Mais cette peste d'Henri, qui écoutait aux portes, faite sans doute, diraient les petits marquis, de pouvoir lire à l'époque le journal de Dangeau ou les *Mémoires* de Saint-Simon, a répliqué du tac au tac que les lois du mariage dans sa famille étaient les mêmes que dans la famille royale : on mariait les filles, dès qu'elles saignaient! Marie-Thérèse n'a pas rougi; elle savait que toute la maisonnée l'avait su, mais elle se jurait de trouver le premier drap que son prétentieux de frère empèserait de son foutre, et de l'étendre aux yeux de tous sur le pavé de la cour. Il se prenait pour le fils du dauphin ? Elle lui donnerait un traitement de dauphin. Mais quand Louis a voulu savoir ce qu'avait de spécial, le sang des filles, elle leur a proposé de parler de ce qu'elle avait vu, la veille, dans le grand salon. S'il s'agissait des tableaux qu'on avait apportés, hier, Henri les avait vu partir tout à l'heure. Oui, elle le savait, on était venu les chercher, mais il s'était passé beaucoup de choses devant ces tableaux, la veille au soir. Comme elle avait fini son omelette, elle a repoussé son assiette, sorti un mouchoir de son corsage et s'est essuyé les lèvres. Ses frères ne mangeaient plus. C'était sans doute le rituel domestique de leurs histoires. Et même qu'ils ont demandé à Marie, qui se montrait au bas des marches, de

revenir plus tard. Et de ne pas laisser monter Albrecht. Mais pourquoi pas ? Ils seraient là, tout près, et entendraient tout quand même... Les trois se sont alors levés et précipités, par une porte qu'on n'avait pas encore aperçue, dans un réduit lambrissé de bois sombre avec un soupirail tout en haut du seul mur de pierre, au fond. C'était le cellier. Ils ont refermé la porte sur eux. Albrecht, que monsieur van den Bergh comparait au Pierrot du *Dom Juan* de Molière, a attendu un moment, avant de s'approcher de la porte et tendre l'oreille. Au bout de deux ou trois minutes, il a reçu une taloche de la grosse Marie. Qu'avait-il entendu ? Il a répondu que les bouteilles et les barriques de vin le rendaient sourds et que les amis tout nus de monsieur lui donnaient des envies de vivre au Canada... Ah! Non! Elle n'entendait pas que les amis de monsieur se montrent tout nu devant une femme de sa nature. Tous les jours - tous les jours! l'entendait-il ? - elle recevait la grâce suffisante pour ne penser qu'à Dieu et à ses péchés.

- Vous dites que Dieu a des péchés!

- Ventrebleu! Que non! Je te parle de mes péchés!

Eh! bien, il lui parlerait de Marie-Thérèse qui dans le cellier racontait les péchés des tableaux et des amis de monsieur... Sous le coup d'une grâce, la grosse Marie et le tout rougeaud Albrecht qui venait d'Amsterdam se sont regardés, et contrits sans doute d'avoir prononcé en vain, et par quatre fois, le mot *péché*, ils se sont mis à rendre grâce.

- Nous vous remercions, Seigneur, du repas qu'a bien voulu nous donner monsieur, notre maître, le meilleur confiseur d'Orléans....

Marie s'est arrêtée net et a cogné de toutes ses forces dans la porte du cellier, en criant aux enfants qu'elle avait oublié de leur donner les bonbons au rhum que monsieur avait inventés hier pour la Noël anticipée de février. Quand la porte s'est ouverte, elle a pris Henri par le chignon du cou et l'a sommé, illico, de lui décrire les tableaux et les Sauvages tout nus qui étaient venus hier et repartis, ce matin même. Marie-Thérèse s'est précipitée, pour le sauver de la poigne de Marie, et Albrecht à son tour s'est interposé. Il n'était pas là, ce matin ! Henri ne pouvait pas les avoir vus. Mais la belle grande jeune fille avait surtout entendu que Monéglise était reparti, et elle s'est immobilisée. Il était donc parti ? Albrecht a senti venir le drame. Il a expliqué que Marie parlait des tableaux, et c'étaient eux, qui étaient repartis. Mais oui, ventrebleu, c'était des tableaux qu'elle devisait, a confirmé Marie, mais aussi, par les Saintes Marie de la mer, du Sauvage tout nu dans le salon comme dans la nature, de ce monsieur *Déglise* qui était reparti aux petites heures avec son d'Iberville. Marie-Thérèse a vacillé, s'est défaite, et elle est tombée sur les tuiles rouges du rez-de-chaussée de l'hôtel des van den Bergh.

ne jamais se fier à sa mère

Il est indéniable que le matin du 5 février, lendemain de fête, d'Iberville et Monéglise n'étaient plus dans Orléans. Nous avons les témoignages de la grosse Marie et du père Vaultier qui, lui, n'a pas indiqué ses sources. La dernière fois que nous les avons vus, ils entraient avec les étudiants dans les salons des van den Berg. De leur nuit, rien n'a encore transpiré; du drame tragique d'Arnault, si nous en connaissons quelques présupposés religieux ou superstitieux, nous n'en savons pas plus que madame de La Gueule qui en a lu quelques phrases durant sa visite chez le confiseur, le dernier vendredi de février. En voulant venger Bossuet des audaces d'une frondeuse jeunesse, elle pourrait bien en apprendre davantage sur le spectacle et en même temps, sur les frasques des Canadiens. Alors, dès son retour, au lieu de monter dans ses appartements, elle s'est dirigée, sans adresser un regard à qui que ce soit, vers les quartiers de son fils qui, de toute façon, ne serait de retour qu'aux vacances de Pâques. Des quartiers qui n'avaient rien de soldatesque. On l'avait logé dans une ancienne sacristie. Aux heures de plein soleil, des vitraux de haute époque mettaient en feu le baldaquin satiné de son lit et la table de chêne qu'on avait tirée intacte de sous les décombres du château, incendié il y avait plus de cinquante ans par les partisans

du roi, selon les uns, et par ceux des Frondeurs, selon d'autres. Seule, l'aile droite avait survécu à l'incendie. La famille s'était installée dans la chapelle, avec les indulgences et dispenses nécessaires, d'ailleurs renouvelés lors de la consécration par une armée de jésuites d'un petit oratoire adorable, érigé dans le narthex primitif. Madame mère, ignorant la chaire gothique qu'on devinait dans l'ombre à la tête du lit, s'est laissée tomber sur un fauteuil Louis XIII - il y en avait deux - et a jeté un oeil autour d'elle. Elle l'a repéré aussitôt dans une bibliothèque vitrée, à droite du lit, glissé entre deux livres qui portaient au dos, elle en était sûre, le nom de Bossuet. Elle s'est relevée, a marché sur le meuble, en a ouvert la double porte et retiré d'un geste précis un cartable relié en cuir. Il renfermait, bien rangées, des feuilles de parchemin manuscrites. Ce qu'elle avait rapporté des van Bergh, n'était que des copies faites par ces fripons de comédiens étudiants. Elle avait entre les mains l'original, tel que conçu et écrit par Arnault. Elle est allée se rasseoir et a prononcé à haute voix la phrase que cette amie funeste l'avait suppliée de lire dans cet horrible jardin d'hiver, où les meubles, les brocards, les draperies, et les visages étaient exposés, livrés au soleil. *La terre n'était au commencement qu'une forêt immense...* C'était l'écriture de son fils, mais soignée comme elle ne l'avait jamais vue. Au-dessus de la phrase, dans une calligraphie plus fine, une indication scénique, *le récitant porte dans l'obscurité une bougie allumée*. En retrait, un peu plus bas, à droite, le nom de Bossuet,

Bossu, comme ces mécréants impolis appelaient l'évêque de Meaux. Par bonheur, la tenue du manuscrit était d'un autre ordre, plus proche du respect que de l'insolence, mais elle le parcourait sans trop sembler comprendre ce qu'elle lisait. À certains moments, elle feuilletait le reste, s'arrêtait comme par hasard à une page et reprenait sa lecture. Comme si elle cherchait une phrase, un mot, qui la clouerait sur place ou la déchargerait d'un poids. Elle avait relevé le bas de ses jupes, en avait fait une boule entre ses genoux, la pétrissait, la laissait tomber, la reprenait, mais elle retombait. Elle a de nouveau farfouillé (1546) dans le manuscrit et aperçu un morceau de papier où trois notes avaient été tracées à la hâte, *écrire pour le théâtre, manier les armes et apprendre l'allemand, une chambre à Versailles ou un hamac dans un navire*. Elle a roulé la feuille, l'a glissée dans son corsage et a refermé le cartable. Elle s'est levée, a repris le ramas en boule de ses jupes et l'a pressé contre sa poitrine, avant de le laisser retomber comme on lâche un ballon, dans un geste de colère.

brillante démonstration ou l'ennui fait chair ?

Peu de temps après, à six heures du soir, le 27 février 1688, elle se présentait au parloir des jésuites, au bout de la rue Barillerie. Un jeune homme l'a fait entrer dans une salle aux murs blanchis. Le long des murs, quelques fauteuils et quatre buffets vitrés, remplis d'objets hétéroclites de matière grossière, mêlés à des armes de poing, des arcs et des flèches. Dans l'un d'eux, sur un strapontin, on avait déployé des vêtements en soie, surmontés d'un casque à pointe. Elle les avait vus cent fois, ces restes de pays sans Dieu. Aucun intérêt. Elle a pris place dans un fauteuil, près de la porte. Pendant que le jeune homme l'assurait que le père Vaultier n'allait pas tarder, qu'on était allé l'avertir, elle ne cessait de le dévisager et n'a pu s'empêcher de dire qu'elle avait peine à croire qu'il était un élève du collège, même si elle avait un vague souvenir de sa figure parmi les amis de son fils, à l'automne ou au début de l'été, elle ne savait plus...

- Mais qui êtes-vous ?

Il remplaçait le portier, quelques fois, le soir. Les élèves du collège rendaient ce service pour que les visiteurs trouvent toujours quelqu'un pour les recevoir. Ainsi, il aurait été malvenu que madame...

- J'ai compris. Mais qui êtes-vous ? Est-ce que je vous connais ?

- J'étais chez les van den Bergh, le 4 février. C'est peut-être là...

- Je n'y étais pas à cette fabuleuse soirée. J'étais.... J'étais ailleurs. Mais je vous ai rencontré ailleurs, justement.

- Oui, madame. Chez mon père. Je m'appelle Nouel. Mon père est le sieur de Tourville.

- Gentilhomme de la duchesse d'Orléans! s'est-elle exclamé, en allant se lever, mais s'est contenue et redressée dans son fauteuil.

- Oui, madame, et je suis, je crois, un ami de votre fils.

- Mais oui. Comment donc! Il me parle souvent de vous. Asseyez-vous, je vous en prie.

- C'est que, madame...

- Mais non, mais non. On le verra bien d'où nous sommes, si quelque personne s'avise de venir vous chercher. Asseyez-vous, je vous prie. Parlez-moi de ce drame chez les van den Bergh.

Le jeune Nouel allait s'asseoir, quand ce mot de drame le fit se relever. De quel drame, parlait madame ? Il était blanc. Mais voyons! Il n'y avait pas de quoi en faire un drame. Elle parlait de la petite tragédie que son fils avait écrite sur la Noël au Pérou, ou au Canada. De toute façon, c'était tout comme. Des pays sans Dieu. Le jeune homme parut rassuré et reprit sa place sur le fauteuil, qui faisait face à celui de madame. Alors ? Ce spectacle ? Il avait aimé ? Oh! Il ne savait trop. Il y avait déjà si longtemps... Comment donc, monsieur de Tourville! C'est tout récent. Le 4 février! Il n'y avait

que trois semaines! Il le savait bien, mais pour les élèves, c'était déjà du passé. Vraiment! À ce point ? Oui... Elle devait garder pour elle cette confiance, mais le coeur n'y était plus. Oui, ils avaient dû réapprendre leurs rôles, mais la tête ailleurs, à d'autres débats, à d'autres drames, quoi! Elle s'est rendue compte qu'elle ne saurait rien de plus. Pour eux, c'était une redite, une leçon apprise par coeur et elle a supposé qu'il lui aurait été plus facile d'en parler avant Noël. Vous étiez donc, vous aussi, en voyage, a constaté le jeune portier de nuit. Non. Elle était à Toulouse. Des journées en coche d'eau, mais rien d'un vrai voyage en voilier, avec des missionnaires, des marins partout et des moins que rien, enchaînés dans les cales. Bref, pour revenir à son propos et tout lui dire, à ce cher jeune homme, elle n'allait jamais au théâtre. Ce qui ne l'empêchait pas de s'enquérir de la nature de ces spectacles... Il l'a interrompue, sur le coup d'une soudaine complicité entre eux, car ses parents lui interdisaient le théâtre. Sauf au collège. Il s'animait. Il se souvenait au moins d'une chose, et il s'en souvenait bien, parce que sur la scène du collège, avant Noël, il n'y avait pas de tableaux comme chez les van den Bergh.

- Ah! oui ?

Elle saurait donc quelque chose de plus. Sur l'estrade, en effet, que les valets avaient montée, plus solide qu'il ne l'aurait crue, Charles-François van den Bergh et aussi Arnault, le fils de madame, avaient installé cinq ou même six grands tableaux, deux qui

appartenaient à la famille et les autres leur avaient été prêtés. Elle savait sans doute que les acteurs personnifiaient des Sauvages nus, attachés à des troncs d'arbres, avant que les missionnaires arrivent avec des croix noires pour leur faire connaître Dieu, les baptiser, mais bien sûr il était impossible qu'ils soient...

- Nus ? Bien sûr que non.

Ah! les braves soldats du Christ! Quelle sage décision des pères, d'avoir prévenu l'irréparable et empêché ce qui aurait été, pour parler franc, un outrage, qu'elle n'osait pas imaginer. Oh! mais selon lui, elle aurait pu l'imaginer, si les comédiens s'étaient contentés de se mettre le torse nu, comme le saint Jean-Baptiste des statues dans les baptistères ou quand eux-mêmes se séchaient dans la salle d'armes, après avoir simulé des combats ou fait des joutes d'escrime. C'était ce qu'ils avaient fait, d'ailleurs, lors de la vraie Noël anticipée. Ah! oui ? Ah! bon. Oui, elle voyait. En fait, oui, elle pouvait l'imaginer. Oui, ils auraient pu faire cette ...suggestion sur l'estrade, dans les salons, mais de quels tableaux vous souvenez-vous ? Ils ne remplaçaient quand même pas les Sauvages attachés, nus, à des troncs d'arbre. C'est impensable, madame, mais justement ces tableaux donnaient une présence quasi physique à l'idée qu'on peut se faire des Sauvages, nus, en pleine forêt, même s'ils n'étaient pas sur les tableaux qui, eux, représentaient des héros légendaires et même des saints souvent complètement nus, à part un tissu les couvrant à peine. Enfin, disait le jeune remplaçant du portier, nous

étions debout en habit noir et nous racontions les supplices avec le choeur qui approchait des bougies de nos visages, de nos poitrines, de nos jambes, de nos cheveux, et dans l'ombre - nous le savions parce qu'Arnault avant le spectacle nous avait demandé d'aller à tour de rôle nous asseoir dans les rangées de fauteuils pour en voir l'effet - dans l'ombre, derrière nous, on pouvait deviner et quelquefois voir pour vrai les corps nus des tableaux prendre dans ce trouble de lumière et d'ombre la place des Sauvages brûlés vifs, et nus, comme le disent les *Relations*. Comme si nous, en habits noirs, nous étions leurs âmes sauvages et que les saints des tableaux se substituaient, dans la plus grande nudité, aux Indiens. Madame de La Gueule ne savait si elle devait se taire, en écoutant cette *légende* de saints dépouillés qui auraient, dans l'ombre, évité la mise à nu aux camarades de son fils, dans le salon des van den Bergh. C'était la première fois, lui assurait-il, qu'il était témoin d'images peintes qui prolongeaient la vie des premiers hommes, ceux d'Europe ou d'Amérique, en se fusionnant à leur corps ou peut-être en installant leur âme au milieu de nous. Se pourrait-il que les tableaux déchirent l'apparence et revendiquent notre chair, sans la vanité de nos oripeaux, a demandé dans un souffle la visiteuse du soir, comme si elle ne pouvait plus rien réprimer. Il comprenait ce qu'elle pensait et il a ajouté, presque extasié, que les figures des tableaux apparaissaient tels que les Sauvages se montraient à madame et à lui, dans le tréfonds de leur âme. La force de l'apparence, dit-elle. La

magie des bougies, dit-il. Les spectateurs, qui n'étaient pas nus, le seraient-ils devenus à travers ces grands tableaux ? Ils disparaissaient, comme en esprit, dans les images de personnes dénudées, et ne régnait plus sur la scène que la puissance auguste du corps sans vêtements, comme au paradis terrestre.

- Comme aux Enfers, aussi, dit-on, ajouta madame de La Gueule qui pour se ressaisir, s'était levée et dirigée vers une des vitrines. Eh! bien, je vous remercie, monsieur de Nouel.

- Nouel, sans le *de*, madame.

- Oui, oui, mais de Tourville.

Elle souriait. Elle attendrait le père Vaultier. Ce ne devrait plus être long, dit le jeune sensuel. L'attente n'avait pas paru si longue à madame de La Gueule. Au contraire. Alors, dit-il, au revoir, madame. Au revoir, et elle parlerait de lui à son fils. Et que madame veuille bien transmettre mes hommages à sa fille. Elle ne s'y attendait pas. Elle voulait tenter d'en savoir plus, mais il s'est effacé devant le jésuite, surgi d'on ne savait où, l'air plutôt soucieux. Il l'a conduite à l'autre bout du parloir où dans l'ombre - toujours ces ombres du Grand Siècle - trois fauteuils faisaient face à deux autres. Il est retourné chercher le bougeoir que Nouel avait déposé sur un des buffets. Des gestes mécaniques et rapides qui déplaçaient les zones de lumière, ouvraient l'espace tantôt vers un mur tantôt vers une fenêtre à deux battants, pour enfin le limiter, sinon le coincer, entre une table basse, une grande dame d'une famille presque ruinée

et un homme en soutane noire, aux mains et aux doigts poilus, des rides autour du nez et de la bouche, des yeux caverneux accentués par la flamme et une voix enrhumée, un peu ennuyée. Cette visite, impromptue, ne l'importunait pas. Au contraire. Mais le motif devait en être grave. Non, la raison n'était pas si grave que pouvaient le laisser paraître l'heure et la précipitation inhabituelles. Il s'agissait de son fils. Votre fils Arnault ? Oui, bien sûr. Il était son seul fils. Mais aussi, durant qu'elle attendait, elle avait eu une conversation qui avait jeté un trouble non dans son cœur ni dans son âme, plutôt dans son esprit. Comment un si jeune homme pouvait-il avoir ou dire de si... Aurait-il dit une grossièreté ? Non, c'était le monde qui était grossier. La vie nous jetait à la figure notre condition de ver de terre. Elle ne pouvait cacher sa confusion. Voilà. Ce jeune homme, Nouel de Tourville, si elle l'avait bien suivi, avait une vision oh! combien claire de la nature sauvage de l'humanité. Une condition humaine qui persistait à nous ramener à elle seule et poursuivait les enfants de Dieu partout sur les murs des hôtels particuliers et même sur les parois des églises. Que voulez-vous dire ? Ce que je veux dire ? Mais ceci, voyons. Quand nous lisions les *Relations*, il y a très longtemps, l'apparence corporelle, la..., comment dire, oui, la nudité, appelons-la par son nom, était perçue durant nos lectures comme déplorable, comme un signe de décadence ou plutôt la preuve d'une sauvagerie, et aujourd'hui, au moment où elle se faisait du souci pour son fils qui avait pourtant des habitudes religieuses fortement

ancrées, qui songeait même à évangéliser ces mêmes Sauvages dont elle lui parlait souvent, quand il était plus jeune et qu'elle lui lisait des pages, des pages choisies, des *Relations*, voilà qu'aujourd'hui, elle rencontrait un jeune homme du même âge qui voyait la nudité partout. Au lieu de s'intéresser aux idées d'un drame qu'elle trouvait respectueux face à l'histoire du peuple élu, prenant d'ailleurs ses sources dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, elle entendait cet élève lui suggérer que les héros de la Grèce, les saints des premiers siècles et les mystiques dont on voyait partout sur des tableaux l'incarnation la plus entière et la plus évidente, ne seraient en somme que des reflets de notre propre chair, de notre nudité, puisqu'il faut encore l'appeler par son nom. Il semble, imaginez-vous, que pour lui, spectateur moderne, ces tableaux lui rappellent son corps même qui serait sous son modeste, Dieu merci! costume noir un signe de sa condition sauvage et en même temps, cependant, selon ce que m'a été dit par ce même Nouel de Tourville dont le père est maître des eaux et forêts, ces tableaux qui décoraient l'estrade des van den Bergh auraient suggéré et rendu réels, sinon présents, les corps sauvages et nus des Iroquois ou de qui vous voudrez, alors même que ces toiles de maître ne les représentaient nullement, et tout cela au moment où elle est venue lui faire part, a-t-elle dit en baissant la voix, d'une découverte qui lui faisait craindre le pire pour l'avenir religieux de son fils. Elle était au bord des larmes, quand on entendit des pas. Nouel de Tourville revenait avec un flambeau à

trois branches qu'il a déposé sur la table basse, les yeux toujours rivée sur madame de La Gueule. L'espace s'était magnifié, avait bougé sur lui-même. On a remercié l'étudiant, qui est reparti en faisant presque la révérence. Il lui avait aussi parlé de sa fille. Il en faisait trop, avec cette prévenance hypocrite. Que répondre à ce désarroi, mêlé à des leçons de savoir-vivre ? Rien, sans doute. Et Vaultier n'a pas cru bon d'augmenter le trouble de sa visiteuse, en lui parlant des maux que pouvaient s'infliger, et infliger aux autres, les esprits de ces garçons qui n'avaient souvent que le métier des armes ou les pays de missions pour se sauver de la grisaille d'Orléans, sans compter leurs passions qui ne pouvaient s'assouvir, à moins de malheureux dérivatifs, entre ces murs ni même dans les familles de la ville où les filles savaient qu'il n'était pas à la portée d'un hobereau de province, de les amener dîner à la table du roi, et qu'une femme sous Louis XIV n'avait du pouvoir que si, tout comme les hommes de sa famille, elle paraissait à Versailles, tandis qu'à la table d'un lieutenant du roi ou d'un échevin prétentieux, elles couraient la malchance de rencontrer un abbé de bas étage ou quelque marin, soldat ou aventurier qui passait par là, avant d'aller à Paris traficoter des affaires peu reluisantes, pour retourner dans ses pays lointains où les tribus à convertir semblaient davantage calmer les sens que de mettre des éclats subversifs dans leurs yeux et des écus dans leurs poches... Mais l'esprit du jésuite ne s'est pas égaré si longtemps. Il a assuré la mère ou lui a concédé que ces tableaux avaient produit un

effet indéniable qu'il pouvait qualifier de dramatique, quand ils encerclaient et rehaussaient la presque invisibilité du chœur des Sauvages; il se pouvait aussi que cette atmosphère obscure eût nourri de scènes suggestives l'esprit de certains d'entre eux; toutefois, ces images peintes n'en avaient pas moins rappelé aux spectateurs leur condition mortelle, comme elles le font dans tous les lieux où elles se trouvent, sans pour autant attiser les passions; elles lui paraissaient plutôt s'adresser à l'humilité de l'intelligence, qui devait avoir en mémoire qu'elle est mortelle, emprisonnée dans un corps de chair. Ainsi, les humains ne devaient jamais succomber à la tentation de se prendre pour des dieux qui seraient soustraits à la dure réalité du corps... Sur sa lancée, il aurait continué à se répéter, si elle ne l'avait interrompu.

- Mais ces dieux grecs, ces héros romains et même les saints martyrisés dont ces supposés chefs-d'oeuvre nous jettent aux yeux les supplices, ont en même temps, on ne peut le nier, des corps divinisés qui semblent appeler à les imiter, à devenir comme eux, comme elles...

L'argument était de taille, mais la réplique était prête. Il ne restait que poussière, de ces corps antiques. Mais, mon père! s'est-elle exclamée, ces tableaux ne sont pas en cendres, mais bien réels. Oui, réels, a répété le père, en contenant sa voix, mais ils ne sont aussi, vous en conviendrez, que des images qu'on ne peut tenir responsables de tous les maux du monde. Il ne se laissa pas

interrompre. Il savait que ces représentations humaines avaient été créées par des peintres qui oubliaient quelquefois la force et la séduction du mal, c'était une évidence, mais le nombre de leurs toiles que l'on trouvait dans les église, était aussi la preuve que ces hommes, doués d'un génie visionnaire, avaient été créés par Dieu pour rappeler à l'humanité qui les entourait, que la beauté avait pu atteindre des sommets, tout en n'oubliant jamais, par exemple, que ces chefs-d'oeuvre n'étaient rien face à la croix. La preuve en était encore que dans les églises, face à ces tableaux de la Vierge, d'anges, de martyrs et de héros ou dieux antiques aux corps divins, s'élevait toujours au-dessus du tabernacle une croix triomphante. Par ce signe, tu vaincras! Mais madame de La Gueule, bien que sous le charme de cette admirable foi en la croix, avait encore des ressources, tout comme des comptes à régler avec les jésuites, quels qu'ils fussent. Elle s'est donc permis d'émettre l'opinion qu'elle était inclinée, et avec tout le respect qu'elle devait au père Vaultier, à penser, malgré les casuistes et leurs adeptes prêts à tout pardonner, malgré la croix et la victoire de l'empereur Constantin, que c'était le corps glorieux des hommes et celui des femmes en odeur de sainteté qui en sortaient toujours victorieux. Mais comment! C'était au tour du jésuite, à s'exclamer, tout raide dans son fauteuil. Le corps était voué à la mort. Il n'y avait rien d'autre à opposer, et la croix s'élevait au-dessus des autels, comme au sommet de tous les clochers de la chrétienté. Madame tenait à avoir le dernier mot. Ces

corps, on les répandait partout, sur les murs des églises, des châteaux, des hôpitaux, et s'il fallait reconnaître qu'ils étaient voués à la mort, à être mangés par les vers et réduits en poussière, il n'en fallait pas moins s'ouvrir les yeux et s'apercevoir avec effroi qu'ils renaissaient comme une hydre, qu'à tout moment où un être humain rendait son âme à Dieu ou à Satan, sa chair reprenait comme par magie sa nature sauvage, se précipitait sur le corps du premier venu, de la première roulure venue, se reproduisait à plaisir et devenait chaque jour plus horrible, à force d'être séduisante, pour repaître les yeux de tous les pécheurs et pécheresses. Sa main s'était élevée peu à peu jusqu'à la hauteur de ses yeux, et quand elle aperçut ses bagues, ses doigts tremblants, elle s'est tue. La grâce, sans doute. Il devait donc y avoir un moment de silence. Et Vaultier, de sa voix la plus humble, l'a rompu, en la prévenant qu'il n'était pas son confesseur. Il a ajouté, car s'il était jésuite, il n'en était pas moins homme, qu'il ne voyait pas comment un adepte des casuistes pouvait rassurer une mère sur son fils. La flèche de madame sur les casuistes avait donc porté, mais il valait mieux qu'elle lui demande de l'excuser pour cette malignité. Elle ne confierait pas son fils aux jésuites des *Provinciales* de Pascal, qui les avait déguisés en dominicains, mais elle le savait entre bonnes mains chez les jésuites d'Orléans, qui avaient compté parmi eux Isaac Jogues, le martyr, et tant d'autres héroïques missionnaires comme vous, mon père.

- Et alors, Arnault, qu'en est-il ? a-t-il demandé pour couper court.

Elle a replacé sur ses genoux les pans de son long manteau et en commençant à enlever ses gants, qu'elle avait gardés depuis son arrivée, elle a parlé de ce morceau de papier, trouvé chez son fils. Elle craignait pour sa vocation. La vocation de votre fils ? demanda-t-il, presque dans un souffle. Il n'en revenait pas. Il s'est même retourné vers la porte, en disant qu'il voulait vérifier si elle avait été bien fermée par le portier, et en expliquant, tout de même, qu'une telle discussion sur l'avenir d'un élève ressortait à ce genre de choses qui se répandaient comme une traînée de poudre, si jamais l'un d'eux venait à passer, et que... Elle s'est levée d'un bond. Comment le révérend père l'entendait-il ? Serait-il scandaleux de parler, ici, dans le collège d'Isaac Jogues, de la vocation d'un jeune missionnaire ! Quelle honte y aurait-il à parler de l'appel de Dieu dans une maison de la société de Jésus ! Et elle s'est rassise. Satisfaite, sans doute, d'avoir écouté son corps. La seule parade qui restait à l'ancien missionnaire, fut de prendre à témoin le silence même d'Arnault, qui ne lui avait jamais parlé d'une telle disposition d'esprit. Gagnait-il du temps ? Le fils aurait-il exigé le secret ? Serait-il son confesseur ? Elle a joué de prudence. Elle ne lui demandait pas de trahir la confiance que son fils lui aurait accordée, ce qui ne la surprendrait pas, car l'année précédente, à la fête de

saint François-Xavier, il lui a rappelé qu'il en avait parlé à un professeur, qu'il y songeait toujours, et de plus en plus.

- Je vous assure, madame, que...

- Laissons cela, et venons-en au fait qui nous occupe. Du moins, à cet incident qui occupe mon esprit depuis plus d'une heure.

Elle avait parlé d'un papier, n'est-ce pas ? Oui, et qu'il l'ait su ou non, qu'il puisse le dire ou non, elle y découvrirait avec autant de surprise que de douleur, que son fils semblait maintenant vouloir faire carrière dans le monde! Envolé, son désir d'aller enseigner toutes les nations. Voilà! Vous savez tout. Et elle s'est relevée devant le flambeau, dont le reflet a disparu sur la haute fenêtre à deux battants. Son fils que depuis la mort de son père, elle tentait d'élever dans la crainte de Dieu, tout en respectant les vues de l'Église aussi bien que celles du roi de France, son fils se livrait aux tentations du monde. Il l'écrivait sur une feuille qu'il glissait en secret au milieu d'un travail dont il ne lui avait jamais dit le moindre mot. Il devenait fourbe; il la trahissait. Elle a fait quelques pas vers la fenêtre. Elle prenait pour acquis que l'existence de cette note, et la découverte qu'elle en avait faite, resteraient hautement confidentielles et ne franchiraient pas les murs de ce parloir. Vaultier ne lui a pas rappelé qu'elle était prête, à l'instant, à crier sur les toits le départ d'Arnault pour les missions. Il a gardé le silence, qu'elle a dû prendre pour un consentement, et elle a continué, en précisant le contenu de cette fameuse note où, selon elle, il voulait faire concurrence à Racine, à

Molière ou à Corneille, jouer au général d'armée en Allemagne et même, c'était le bouquet! songer au métier de courtisan ou devenir marin, passer sa vie à dormir dans les cales des voiliers avec la lie et la racaille du royaume, sans doute pour imiter son cousin, dont l'intelligence se limitait à faire des noeuds dans les cordages de navire. Et par mégarde, sans doute, elle laissa tomber le papier, d'une manche ou d'un pli d'une de ses jupes. Sur la table basse. Le jésuite n'a pas osé le prendre. Il attendait un signe. D'un geste, elle lui a fait comprendre qu'elle le souhaitait. Il s'est approché de la table, s'est penché, l'a pris, l'a déplié et le mettant sous la lumière du flambeau l'a lu à haute voix. *écrire pour le théâtre, manier les armes et apprendre l'allemand, une chambre à Versailles ou un hamac dans un navire.* Il a replié et remis cette note, comme un objet précieux qu'il faudrait dissimuler au plus tôt, à sa mère qui l'a gardée dans la main, en la chiffonnant. Ils ont repris place dans leur fauteuil.

- Que vous dire, madame ?

- La vérité, mon père!

Il l'avait déjà dit. Il n'en savait rien. Mais il serait le plus clair possible. Il devait éviter de *faire jésuite*, en lui donnant une réponse de casuiste. Il ne voulait pas non plus décevoir son désir qu'on l'éclaire, afin de donner à son fils le meilleur conseil possible, qui l'exhorte à continuer à servir Dieu, son église, et en même temps son roi. La réaction fut inattendue, et plutôt vive. Elle s'en prenait à la

mention du roi. Voilà qu'on lui servait encore celui-là! Nous y voilà! a-t-elle dit. Le roi était toujours l'argument dont on se servait, une sorte de pis-aller, quand on n'avait plus le goût de se consacrer à Dieu. Ce pis-aller a paru trop fort à Vaultier. Il lui a demandé de parler plus bas. Il l'en priait, même. Ne serait-ce que dans l'intérêt de son enfant. Elle arrêta alors de froisser et défroisser le morceau de parchemin, et le glissa dans son gant. Qu'entendait-elle faire de ce malheureux bout de papier ? Le remettrait-elle ainsi, chiffonné, dans le cartable d'Arnault, à son insu ? Il a vu dans ses yeux qu'elle tenait en horreur, ne serait-ce que la seule idée qu'on la croie capable de mentir à son fils, mais elle n'a pas laissé sa colère éclater. En baissant la voix, elle a déclaré assumer tous ses gestes. Elle lui dirait tout. Quant au service du roi, si elle avait paru *proposer* qu'on le considère comme un pis-aller, c'était qu'elle le confrontait au sentiment qui remplissait sa vie, celui de la crainte de Dieu, et qu'alors, toutes les choses de la vie devenaient des pis-aller, y compris le service du roi, dont tout le monde lui rabattait les oreilles, sans jamais parler de la crainte de Dieu. Elle avait dit cela, avec quelques hésitations, en ouvrant grand les yeux, et les avait refermés avec une longue inspiration qui paraissait plus le soulèvement d'un poids immense oppressant sa poitrine, qu'un attachement à la vie. La scène prenait une allure tragique, qui risquait de faire avorter toute confiance, comme toute mansuétude. Le père Vaultier, après un long silence, a trouvé comme issue, de parler de la pièce. Arnault l'avait-

il écrite seul, ou avec ses condisciples ? On n'avait jamais précisé la part de chacun. D'après ce qu'elle en avait lu, il semblait l'unique auteur. Elle l'avait donc lue ? Oh! mais si peu! Le début, seulement. Ces forêts immenses, ces hommes qui traversent les océans pour s'ensauvager dans les cavernes du Canada... Il a paru embarrassé.

- Qu'y a-t-il ?

- Vous êtes sa mère, bien sûr... Je ne sais comment il réagira, quand il apprendra que vous l'avez lue, ne serait-ce qu'en partie, mais il faut que vous sachiez qu'il voulait me la faire lire avant de la montrer à quiconque. Sans doute pour éviter de blesser, ou d'écrire des faussetés qu'il aurait pu corriger par après, avant de vous montrer le texte.

- Les mères, nous avons de la difficulté à devenir *quiconque*...

Et elle a ressorti le parchemin froissé de son gant, pour le glisser dans l'autre. Sans rien ajouter. L'entretien tirait à sa fin. Mais ni l'un ni l'autre ne semblait prêt à le rompre. Il s'est redressé, tout à coup, et lui a demandé si elle trouverait juste ou tout simplement convenable qu'il prenne quelques minutes pour décrire, sinon expliquer son sentiment face au texte et au spectacle d'Arnault. Elle a répondu avec un sourire forcé qu'elle y trouverait peut-être façon de mieux comprendre son fils. Accoudé sur les bras du fauteuil, il s'est penché un peu, a joint les mains et s'est comme lancé, sans réfléchir. Les tableaux n'avaient été éclairés que quelques secondes par les membres du chœur qui s'en étaient approchés avec leurs

bougies. Cela avait duré l'espace d'une vision. On voyait des corps presque nus, oui, mais des corps d'une autre époque, d'autres régions du monde; ils pouvaient rappeler les prisonniers attachés aux poteaux de leurs supplices dans les forêts du Canada, ceux dont parlait le texte, mais aussi, et d'une étrange façon, mettre cette conjonction des peintures et des paroles au service d'une idée, d'une question, celle du pourquoi tant de souffrances, tant de brûlures sous les fers rougis appliqués avec l'application de l'ouvrier sur le corps de ses ennemis, et cela, à toutes les époques. Il se peut que je me trompe, que je rappelle encore ces corps à notre vue, en précisant les détails horribles et en cherchant le pourquoi, mais dans le spectacle, je le répète, ce fut l'espace de minutes, de secondes même, et ce qui suivait avait d'autant plus d'impact et de force. Il se jouait devant nos yeux la confrontation de la vengeance, du feu et de la nudité, avec le pardon des fautes et l'arrachement aux supplices de l'Enfer par le sacrifice du Christ sur la croix. Son débit s'accélérait. Il n'aurait su rappeler les citations de Bossuet qui se succédaient dans la pièce, mais elles créaient une progression dramatique où s'imposait l'idée, ou du moins le sentiment, que les hommes venus d'Europe, entrés dans ces forêts avec au bout de leur bras des morceaux de bois en croix, le signe du supplicié ressuscité, préfiguraient, sans qu'ils n'aient pu le prévoir, ces supplices par le feu dont on venait d'avoir une vision, presque fugitive, autour d'arbres sans branches et sans feuilles, dressés dans le sol du

Canada. Et si je parle de préfiguration, c'est que cette croix de bois, ces morceaux de bois entrecroisés, venaient sauver d'un autre feu, celui de l'Enfer, les corps et les âmes de ces Sauvages guerriers qui de tout temps avaient craint et avaient su qu'un jour ils mourraient dans les feux et sur les braises allumés par leurs ennemis.

D'un autre côté, si je regarde ou imagine les Sauvages au poteau du supplice ou les Sauvages craignant ces supplices, qui voyaient avancer ces robes noires portant deux branches attachées en croix d'où pendait un corps nu, je me dis qu'ils pouvaient voir leur propre corps souffrant dans le Dieu crucifié du nouveau peuple qui survenait dans leurs forêts et faisait de cette croix du supplicé son signe de ralliement à cette nouvelle religion. Ce nouveau *rêve* ne peuplait pas leurs nuits à l'instar de leurs cauchemars, mais les régions de la mort, où le feu éternel serait vaincu, tout comme ces arrivants avaient déjà dompté les roches, les matières insécables qui sortaient de la terre, en les rougissant au feu, les faisant fondre dans les flammes et les refroidissant par l'eau, après les avoir tordues, pliées, découpées, percées, pour qu'elles prennent les formes qu'ils voulaient, celles des armes à feu, des épées et des dagues, des haches et des poignards. Vaultier était debout. Il entendait encore le chœur des jeunes hommes, ses étudiants, scander, répéter les mots de la tragédie, *le fruit de sa croix, Jésus crucifié, le mystère de la croix, tout crucifier pour le suivre* et surtout *la folie de la prédication...* Saint Paul, première lettre aux Corinthiens, a enchaîné d'une voix

sourde madame de La Gueule. *Placuit Deo per stultitiam praedicationis salvos facere credentes*. La tête penchée, elle fixait d'un oeil hagard la cire chaude coulant du flambeau jusque sur le bois verni de la table. Le jésuite, et ce serait un euphémisme de dire qu'il s'était exalté, a repris place dans son fauteuil et a montré son accord avec madame de La Gueule en répétant, en français, le texte de saint Paul. *C'est pourquoi il a plu à Dieu de sauver les croyants par un Évangile de folie*. Sans doute pour détendre l'atmosphère, il a tenu à l'assurer, Dieu sait pourquoi, que dans ce spectacle une enfant n'avait vu que du feu.

- Il y avait des enfants!

- Une enfant de douze ou treize ans, la fille de madame van den Bergh.

- Ah! ces gens des Pays-Bas! Ils impriment les écrits des hérétiques, et perdent le sens commun, même convertis.

- Mais n'ayez crainte. Un jour, cette enfant comprendra la cruauté de cette scène. Quand son coeur et son esprit seront prêts à la recevoir.

D'un geste, d'une grande douceur, elle lui a demandé de n'en point dire davantage.

noel de tourville trahit de la gueule

Ce même jeudi, il ne restait qu'une dizaine de minutes avant la fin de l'étude et le repas du soir. Plusieurs avaient déjà mouché leur chandelle et se contentaient de la lumière des pupitres voisins, tout autour. Ils repassaient quelque leçon, du moins ils en donnaient l'impression, ou relisaient la traduction du thème français ou les vers latins qu'ils avaient composés, avant de les remettre au surveillant à l'arrière de la salle. Arnault de La Gueule l'avait déjà repéré, qui lisait son bréviaire, appuyé sur le chambranle de la porte, déjà ouverte. Il a tiré de sous le couvercle de son pupitre un cartable identique à celui que sa mère avait trouvé dans sa chambre. Il a tourné deux ou trois pages. Même écriture. Même répartition des alinéas, des paragraphes. En plus petits caractères, une indication scénique. *Le chœur et les quatre personnages chantent ou scandent leurs paroles, tirées et inspirées des chapitres 11 et 12 de la 2e partie du Discours sur l'histoire universelle.* Le majeur et l'index de sa main droite défilant sous le texte, il bougeait les lèvres, ne laissant passer aucun son.

Jésus crucifié doit être le seul vainqueur de l'idolâtrie.

Devant la croix, le raisonnement de l'homme se perd.

Tout lui paraît folie.

La folie de la prédication, c'est le mystère de la croix.

La croix de Jésus-Christ le rend horrible à nos sens; il faut tout crucifier pour le suivre.

Le mystère de la croix imprime dans les coeurs

L'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs.

Il s'est allongé sur sa chaise tout en bâillant. Il allait tirer une page vers lui, quand un papier roulé en boule est tombé sur elle et que Nouel de Tourville a continué, l'air de rien, à remonter la salle d'étude entre les pupitres jusqu'à la porte par où il est disparu en saluant bien bas le surveillant. De La Gueule, en le suivant du regard, avait commencé à dérouler, à déplier le morceau de papier. Dans un coin, il était écrit *Tu ne seras jamais Corneille* et plus bas *Ta mère est au parloir avec le Veau*. Il l'a chiffonné et a sauté quelques pages de sa pièce. Il a encore laissé glisser son doigt sur quelques lignes.

Si Dieu permet qu'il y ait tant d'incrédules

C'est pour l'instruction de Ses enfants.

Sans les aveugles, sans les Sauvages, sans les Infidèles qui restent

Nous ne connaissons pas assez la corruption profonde de notre nature.

Il y a peu de choses à apprendre et à imiter

Dans les nations sauvages et mal cultivées.

Nous sommes sauvés par la grâce...

Il ne lisait plus. Les mots de sa tragédie du nouveau monde lui devenaient indifférents.

monéglise hante toujours orléans

Au parloir, le père Jacques Vaultier, dit le Veau, et madame de La Gueule conversaient toujours. Debout à une croisée, ils regardaient la neige tomber. C'était l'heure qu'il préférait, au Canada, vers la fin des longs hivers. Dans les cours et les deux ou trois rues de Québec, la neige devenait bleue quelques minutes, avant que le ciel s'assombrisse et qu'on ne voie plus qu'une lumière jaune au carreau noir des maisons, où l'on avait allumé une bougie.

- J'ai froid, a dit madame de La Gueule.

- Je vais demander qu'on fasse du feu.

- N'en faites rien.

Un feu serait inutile. Elle partait. On ne pouvait forcer Dieu à s'enraciner dans une conscience, mais elle n'avait pas rêvé la foi de son fils ni son désir qu'il lui avait dit et redit, d'aller au Canada. Il l'a rassurée. On savait qu'il avait passé son enfance à la voir et l'entendre lire les lettres que les pères avaient écrites, autrefois, dans les missions. Mais oui! Elle les lisait, les relisait et c'était lui, quelquefois, qui lui demandait d'entendre à nouveau certaines pages, avant de s'endormir, quand il avait huit ou neuf ans. C'était un peu votre pays, madame, quand vous réunissiez des amis, l'hiver, pour parler des grands froids du Canada, où Satan enfermerait ses proies.

Oh! que oui! Il les enferme encore. Mais si vous saviez! Comme on s'était moqué d'elle! La janséniste de La Gueule aurait voulu se faire jésuite, disait-on, pour aller voir danser ses Sauvages! Mais non, vous exagérez. On n'a jamais entendu de choses pareilles. Mais si, mais si, et elle est retournée s'asseoir. Elle n'avait plus l'envie de partir. Savait-il que durant son voyage à Toulouse, chez les anciennes religieuses des Filles de l'enfance, elle avait rencontré ce monsieur Le Moyne, dit d'Iberville, avec son beau Sauvage... Elle ne leur avait rien dit des appels de Dieu ni des désirs de son fils, mais en discutant, assez rudement, avec le Canadien sur les Filles de l'enfance, elle n'avait en tête qu'une seule idée, une seule espérance. Si ces Canadiens, et même un Iroquois, pouvaient survenir en France dans un relais de coche d'eau, elle pouvait tout aussi bien arriver au Canada par le premier bateau, comme une *survenante*. Mais toutes ces femmes d'Orléans, de Meung ou de Blois, elle les entendait déjà se moquer d'elle. La Marie de l'Incarnation d'Orléans! Les lettres qu'elle écrivait du Canada, on les dirait de la gueularde, les lettres de Marie-coup-de-gueule.

La porte s'est ouverte en coup de vent. Arnault de la Gueule s'approchait. Sa mère, droite sur son fauteuil, le regardait venir vers elle. Il paraissait plus troublé que courroucé. Il est sorti de l'ombre, et la lumière du flambeau a animé son visage. Que se passait-il ? Pourquoi ne pas l'avoir prévenu de sa venue ? Quelque chose de grave ? Pourquoi ne pas lui avoir dit ? Et vous, mon fils, m'avez-

vous fait lire votre pièce ? Devant vos soudains secrets, peu m'importe l'attention que vous auriez toujours eue pour moi. Et le regard du garçon fut attiré, sur la table basse, avec les gants de sa mère, par le morceau de parchemin froissé. Il n'en croyait pas ses yeux. Allait-il s'en saisir, se convaincre que c'était son écriture qu'il voyait là, dans la lueur noire des bougies ? Il a retenu son geste, pour dire d'une voix extraordinairement calme, mais glaciale, à madame sa mère, que s'il allait de moins en moins souvent chez elle, quand les congés le permettaient, cela en était la cause. Elle accusa le coup, en plaidant l'ignorance. Que voulait dire ce *cela* ? Vaultier s'était esquivé et avait refermé la porte. Tout cela, c'était une suspicion constante, des soupirs, des questions incessantes et aujourd'hui, entrer dans sa chambre, s'introduire ici pour demander un entretien à un professeurs et rendre public ce qui était à lui!

- Un jésuite n'est pas ce qu'il y a de plus public.

- Mais on publie leurs avis dans vos salons.

Elle a levé les yeux et lui a tendu la main. Il a pris ces doigts aux grosses jointures, où deux cabochons accrochaient la lumière, et s'est laissé attirer sur le fauteuil, près du sien. Un jeune garçon a beau avoir toute l'élégance au monde, quand il obéit à un geste maternel, fût-il d'apaisement, son corps devient comme un pantin disloqué qui s'affaisse, et perd son assurance. Mais ces deux êtres de la même chair sauraient, l'un près de l'autre, où lancer leurs banderilles et comment raviver d'anciennes douleurs, tout en

regrettant peut-être de ne plus y trouver l'amour ni la chaleur des temps jadis. Elle a retiré sa main dès qu'il fut assis au bord du fauteuil, et elle a repris sur la table, avec ses gants, la note chiffonnée et l'a laissée tomber sur le haut-de-chausse qui recouvrait d'un velours noir, râpé, les cuisses de son fils. Il l'a fait disparaître aussitôt. Tout se résumait en quelques mots, a-t-elle commencé. Quand elle avait lu ces phrases, qui n'étaient même pas des vers, elle n'avait pensé qu'à lui, et à son avenir. En se relevant encore une fois, elle s'est retrouvée dos au flambeau devant son fils, qui est retombé dans l'ombre, son ombre à elle. Il ne voyait plus que son voile, des mèches de ses cheveux, les courbes de ses épaules et les flots noirs de sa robe. Il s'est penché vers sa gauche, cherchant la lumière, mais elle s'est encore rapprochée, toujours entre lui et les bougies. Elle avait lu sur ce chiffon de papier son destin brisé, quand son avenir devait être héroïque. Elle l'avait alors entrevu, réduit à celui d'un esclave de lieutenants ou de maréchaux plus riches. Son père n'avait laissé que quelques hectares à sa mort. Ils subvenaient à peine à leurs besoins. Des revenus miraculeux ne permettaient, tous les dix ans, qu'un voyage à la sauvette. Les seuls bijoux qui lui restaient, il savait qu'elle les gardait pour le mariage de sa soeur. Dieu! que c'était pourtant simple à comprendre. Il ne lui restait, à lui, que le service de Dieu. Celui du roi lui était interdit, à moins qu'il voulût passer le reste de sa vie à risquer la mort des simples fantassins sous les chevaux des fils de grandes familles, ou à moisir dans les cales

des navires. Ce fut à son tour de se lever et presque buter contre elle. Préférait-elle qu'il meure du choléra dans les îles du sud ou qu'il devienne le jouet de ses Hurons à la fois bourreaux et convertis ? Il ne savait pas ce qu'il disait, se moqua-t-elle. Que savait-il des Hurons ? Les pauvres restes de ces tribus vivaient avec la France, maintenant, près de Québec ou ailleurs, elle ne savait plus... Ah! que ne faisait-elle pas pour l'enrager! Cessez de me reprendre sur des détails, quand vous m'avez bien compris! Le service de Dieu, auquel elle s'accrochait comme à une panacée de pharmacien, ne le mènerait qu'à la supercherie héroïque d'apprendre le b.a.-ba de langues barbares avec des Iroquois, des Pétuns, des Puants, des *Algomachins* ou des *Machinturcs*...

- Ne vous moquez pas, mon fils.

- Je ne me moque pas, ma mère. C'est votre langue de martyrologe que je ne sais plus, et ne veux plus parler.

Il s'est croisé les bras et en passant de l'ombre à la lumière il est allé s'asseoir derrière elle sur le rebord de la fenêtre, où flottait toujours le reflet du flambeau. Quand il s'est retourné, il l'a vue se diriger vers la sortie. Il lui a demandé où elle allait, pourquoi elle l'espionnait, pourquoi elle fouillait dans ses cartables, pourquoi lisait-elle ce qu'il écrivait. Elle s'est arrêtée, les yeux sur la porte, presque dans le noir. Elle s'est approchée à son tour de l'une des fenêtres. Il neigeait toujours. Les flocons hésitaient, s'espaçaient, remontaient, redescendaient en s'éloignant toujours les uns des

autres, pour revenir et repartir encore plus loin. Des bulles d'espace noir se gonflaient et s'amenuisaient autour d'étoiles affolées. Elle a pris son ton le plus banal pour dire que, bien sûr, elle ne demanderait pas pourquoi, lui, il faisait jouer devant tout Orléans par des comédiens ce qu'il écrivait de si secret et elle a ajouté que son scandale, devant l'horrible saccage qu'elle aurait fait de son oeuvre, serait plus compréhensible s'il était poète ou si comme tout auteur tragique il écrivait des vers. D'une voix blanche, de rage ou de lassitude, Arnault a répondu que Bossuet n'écrivait pas en vers, pas plus que Bourdaloue ou que son blaireau de Pascal. Il était allé s'asseoir le plus loin possible, de l'autre côté du parloir. À quelques mètres devant lui, au centre, brûlaient encore les bougies du flambeau, éclairant par à-coup les murs blancs et aussi, dont personne ne remarquait jamais la présence, un portrait en pied de saint François-Xavier, accroché tout en haut, contre la première traverse du plafond à caissons. Sa mère, à l'autre bout, tardait à dire sa réplique et c'est avec Dieu, qu'elle a trouvé juste de la commencer. Quand on s'était consacré à Dieu, faire des vers n'était qu'un divertissement. De tels amusements littéraires devaient être abandonnés aux jeunes génies, dont aucun ne s'était jamais manifesté devant elle, ou bien à ces fringants petits marquis qui décidaient de quitter la voie qui leur était tracée par leur famille, pour tenter de faire la cour, non pas tant au roi, mais à ces beaux esprits qui demandaient encore et toujours qu'on leur plût, mais

qu'on ne leur déplût jamais en osant parler de l'âme, que ce fût la sienne propre ou celle des autres, ou en allant propager la vérité à tous ces humains qui rampaient, là-bas, aux confins de la terre. Avec un long, et bruyant soupir, il a prié madame sa mère de cesser d'évoquer les âmes, la sienne, la sienne propre ou la leur, ou celle des prisonniers ou des galériens! Qu'elle prît plutôt la peine de jeter les yeux sur le désarroi de son esprit qui n'avait de cesse de vouloir suivre ses désirs, mais ne voyait jamais qu'un gouffre s'ouvrir devant lui, toujours de plus en plus béant. À quoi lui servirait de se consacrer à Dieu, s'il perdait la seule âme qu'il se sentait là, dans le coeur, celle qui lui disait de s'en chercher une qui lui appartienne, plutôt que de sauver celle que sa génitrice lui avait donnée de force.

- Ah!

Un Ah! de commisération, autant que de douleur. Elle gémissait, et se regardait, et s'écoutait gémir, ce qui l'a retenue de laisser cours à ce qu'il faudrait appeler sa rage. Elle s'est peut-être même retournée. On la voyait mal. De toute façon, ils ne se regardaient ni l'un ni l'autre. Vous lisez trop Pascal, mon fils, a-t-elle fini par lui dire. Il ne savait pourtant de Pascal, que ce qu'elle lui en avait lu, dit et redit. Elle a changé de registre. Tous les deux, ils mêlaient tout. Et elle admettrait même qu'elle ne connaissait plus rien à rien. Son ton est devenu plus décidé. Celui d'une personne qui désirait agir, avant tout. Pour ne pas perdre pied. Il fallait se rendre à l'évidence. La voie d'Arnault était tracée. Du moins, celle qu'elle croyait devoir

être la sienne. Il voulait maintenant en choisir une autre. Soit. Mais il faudrait savoir laquelle. Et ils allaient entreprendre de la trouver, dès ce soir. Il l'a remerciée de vouloir l'entendre ainsi, mais il avait presque deux ans d'études à terminer. On pouvait remettre l'élection de son sort à un autre jour. Elle comprenait son sentiment et s'est rangée, avec prudence, à son avis. Mais en disant vouloir trouver une solution sur-le-champ, elle évoquait une nécessaire disposition d'esprit qu'ils devaient montrer et qu'ils auraient tous les deux, à partir de ce moment même. Allaient-ils se quitter sur ces dernières paroles ? Arnault a traversé le parloir pour la rejoindre. Arrivé près d'elle, presque en badinant, il a protesté de la condition qu'on lui faisait dans ce siècle de misère; il ne restait aux jeunes hommes de sa connaissance que de se consacrer au service du roi ou au service de Dieu; il ne voyait pas d'autre avenir séant; il se demandait s'il ne lui aurait pas mieux valu d'être né femme; plus il trouverait d'époux, plus s'offriraient à lui, de voies nouvelles. Les yeux exorbités, elle n'en croyait pas ses oreilles. *De profundis clamavi ad te Dominum!* Et elle ne se moquait pas. Il la désespérait. Elle était à court de mots, ne pensant même pas à se libérer par un torrent d'injures. Que connaissait-il à la situation que faisaient aux femmes les moeurs en usage ? Mais tout Orléans savait que sa soeur, votre fille, était promise à l'un des meilleurs partis d'Orléans, un homme beau, riche... Mais, mon fils, cet homme ne voulait de ma fille, la soeur d'un bien triste petit monsieur, que pour en faire la mère de ses fils,

et d'une fille, si jamais on lui laissait la vie. Mais ces enfants, madame, pourront pour elle, avoir plus d'attraits que le roi ou Dieu même en sa Trinité. Mais Molière, dit-elle, a su mieux que personne décrire les horreurs qui pouvaient échoir aux femmes dans ce siècle de misère! Il était estomaqué d'entendre sa mère évoquer Molière, et lui a demandé si par hasard elle parlait de ses préceptes comiques sur l'obéissance que la femme chrétienne devait à son époux ? Que non! Elle parlait de son Don Juan, de ses avars, de ses vieillards qui achetaient les jeunes filles! Que oui! si elle le voulait ainsi, mais toutes données ou vendues qu'elles fussent, on trouvait souvent exemples plus heureux, et de toute façon il lui semblait que parfois ces femmes, une fois épousées, se faisaient un devoir, sinon une passion, de devenir aussi intraitables que les murs des châteaux et des hôtels où elles entraient, au point de tout mettre en oeuvre pour que les traditions de leur nouvelle famille prévalussent sur toute autre, tout comme les murs d'un palais ne pouvaient *travailler* que dans la dépendance des fondations mêmes sur lesquelles ils étaient érigés.

- Que voilà de beaux et vains discours, mon fils, dit enfin madame de La Gueule.

Elle coupait court aux finasseries de son fils. Elle est retournée à son fauteuil chercher un voile ou ses gants, tout en lui ordonnant de les éclairer avec le flambeau jusqu'à la sortie, où il le remettrait au portier. Mais la discussion n'était pas encore terminée. Plantée

devant le flambeau, elle disait que si une femme, selon son fils, possédait la liberté d'assurer les traditions d'une nouvelle lignée et de faire fructifier ses biens, elle ne voyait pas pourquoi un jésuite, sinon un récollet ou même un vulgaire *donné* ne pourrait pas se gagner la liberté d'asseoir et de *travailler*, aussi bien qu'un mur, sur des fondements autrement plus solides et plus rigoureux que le roc, en assurant l'évangélisation et l'éducation morale de pauvres tribus ancestrales, moins riches en biens, mais pourvues de traditions, de mœurs étranges, de terres inconnues et de forêts désertes s'étalant à perte de vue sous l'oeil de Dieu, affolé de tant d'immensité. À la fin, elle souriait; elle s'amusait; elle voulait peut-être détendre l'atmosphère; et elle a tendu le flambeau à son fils qui sans le prendre souffla les deux bougies et après un moment de silence lui demanda si elle voulait vraiment qu'il aille au Canada se dévouer pour des hommes qui, comme ce Monéglise, chez les van den Bergh, le 5 février, se mettaient nu de but en blanc devant des dames et les jeunes gens du collège... Dans la pénombre du soir, des filets de fumée grise montaient des mèches éteintes et cette femme, à peine plus petite que son fils dont on voyait encore les cheveux blonds et la pâleur du visage, n'a pas laissé tomber le flambeau qu'elle tenait encore à la main. Elle attendait son aide, sans dire un mot. Presque déçu de son silence, Arnault s'est résolu à le prendre, et le père Vaultier est apparu, là-bas, dans la porte entrouverte avec un cierge allumé. Il attendait non loin de là, et on venait de l'avertir que les

deux bougies avaient eu l'idée de rendre l'âme au même moment, et...

- Non, mon père, répondit-elle d'un ton faussement enjoué. Mon fils a fait l'obscurité, pour m'apprendre la raison de la fuite soudaine des deux Canadiens, des deux Sauvages.

Eh! bien, elle avait appris ce qu'il ne savait pas, et il a remis le cierge à Arnault qui l'a fiché sur une bougie du flambeau, après avoir rallumé l'autre. Madame de La Gueule s'était écroulée dans son fauteuil. De cette apparente détresse, le jésuite a voulu savoir la cause. Madame ne répondait pas. Son fils aurait-il la bonté de lui dire ce qu'on avait appris de nouveau ? La mère s'est remise à vivre, à ce mot de *nouveau*. Comment s'agirait-il pour lui d'une nouveauté, puisqu'il était lui aussi chez la van den Bergh, avec élèves et gens de la meilleure compagnie.

- Vous m'excuserez, ma mère, mais je dois aller au réfectoire.

Celui-là ne s'en tirerait pas aussi facilement. Le révérend l'a pris par la manche. Il avait fait mettre trois repas sur un réchaud et il le conviait à souper avec sa mère. Arnault n'en demandait pas tant. Il a voulu encore se défiler, mais rien n'y fit. Il était dans les filets des deux robes noires, et son professeur voulait éclaircir cette nouvelle qui ne serait pas, selon sa mère, une *nouveauté* pour lui. Les gens du Canada, a-t-il protesté, avaient pris en effet la poudre d'escampette, mais ils avaient décampé le lendemain, au petit jour, et non pas durant le spectacle. Si de son côté il avait assisté à la tragédie en

compagnie du meilleur monde, il n'y voyait pas la cause d'un scandale ni même d'une réprimande. La de La Gueule était remise tout à fait. Cet homme, ce *Notréglise*, tout converti qu'il fût, s'était comporté en sauvage. Comment pouvait-on prétexter dans le parloir du collège d'Orléans où Isaac Jogues avait été élève, qu'il n'y avait pas là matière à scandale ? Arnault a cru bon d'intervenir. Il avait tout juste dit que le compagnon iroquois du marin du Canada... Qu'entendait-elle ? Lui ? Marin ! Il ferait mieux de dire le fourreur du Canada, le marchand du Canada ! Et c'est peu après, que Vaultier a compris dans quelle galère il s'était embarqué. Ce qu'il avait demandé aux jeunes comédiens de taire, par convenance, et que les invités des van den Bergh, tous parents des garçons, avaient convenu de ne pas ébruiter, par respect pour leurs hôtes et pour manifester leur attachement à Jacques Vaultier qui mettait tant de zèle à créer dans l'esprit de leurs enfants un équilibre entre les dangers du monde et les certitudes de la foi, eh bien ! cet événement qui n'aurait pas dû avoir lieu et qui ne devait pas être livré à la rumeur, avait été éventé, et cette complicité qui depuis un mois unissait les comparses de la Noël en février, s'était effondrée. Madame de La Gueule avait appris de la bouche même de son fils, que Pierre Monéglise, envoûté, fasciné par l'intronisation sur l'estrade d'un Algonquin, pourtant issu d'une tribu ennemie de ses pères, était allé sans les prévenir et sans même soupçonner qu'on y trouverait à redire jusqu'à se dépouiller de ses vêtements, pour ne pas dire qu'il s'était mis flambant nu au

milieu des salons de madame van den Bergh. Mais alors, s'exclama la pauvre femme qui glissait toujours un peu plus de son siège jusqu'à couvrir de ses jupes noires tout le vide entre leurs trois fauteuils, pourquoi cette mise à nu du Sauvage ? Ne deviez-vous pas d'abord et avant tout, durant tous ces salamalecs de théâtre, marquer l'arrivée de l'enfant-Dieu sur terre ? Vous ne célébriez pas la Crucifixion, que diable ! Ce fut alors, que les deux chevaux de madame de La Gueule, il fallait bien qu'elle fût venue en quelque équipage de son château ruiné, ont henni à l'unisson, alertés par le nom du démon ou l'odeur des cuisines qui aurait traversé la façade du collège par une fenêtre ouverte ou une porte entrebâillée. Au même instant, au-dessus de leur tête, s'est déclenchée une marche furibonde de l'infâme Lully, mise en branle par les mains de quatre ou cinq garçons qui auraient défoncé leurs pianos, s'ils avaient continué de ce train d'enfer ! Et c'est le tonnerre qui répondit, et une pluie diluvienne s'est abattue sur Orléans ! Les chevaux et les pianos se sont tus, et on n'entendit plus que le bruit de la pluie, *le bruit doux de la pluie... Par terre et sur les toits...*

- Il ne neige plus, a dit Arnault.

- Il faisait trop doux pour neiger, a dit sa mère, au bord de tomber de son fauteuil.

- Je vais demander qu'on nourrisse vos chevaux, et qu'on envoie le cocher aux cuisines, a dit le révérend père de la société de Jésus, avant de les inviter à le suivre dans un cabinet privé du premier

étage. Vous savez, à gauche de l'escalier qui menait à la chapelle, avant qu'on restaure le bâtiment.

l'incarnation de dieu au canada

Durant l'humble repas du collège d'Orléans, en cette soirée du 27 février 1688, les tensions se sont apaisées. Le garçon s'est engagé de nouveau à donner une copie de sa pièce à son professeur et surtout permettre à sa mère de la lire en entier dans l'exemplaire qui traînait dans sa chambre-sacristie. Cependant, pour parvenir à ce tableau idyllique, il fallait conjurer la menace qu'avait laissée flotter dans l'air le paradoxe ressenti si cruellement par madame de La Gueule, quand elle s'était exclamée *Ne deviez-vous pas d'abord et avant tout marquer l'arrivée de l'enfant-Dieu sur terre ? Vous ne célébriez pas la Crucifixion, que diable!* Il aurait suffi de quelques mots pour qu'elle se remette dans le droit fil de la Vérité, sinon dans sa possession tranquille, car tout le monde sait, n'est-ce pas, que la crucifixion est le prélude nécessaire à la résurrection, sans laquelle la foi serait impossible, et que ces mystères en exigent un autre, celui de Noël, d'où il appert, semble-t-il, que d'annexer dans une fête de la Nativité, à Orléans, des croix et une cérémonie algonquine où le nouveau chef perpétue la fonction de chef et, pourquoi pas, le mort lui-même, d'où une résurrection sauvage, tout cela serait de la pure orthodoxie catholique.

Il y manque une incarnation algonquine, mais j'imagine qu'on la convoquera de quelque façon, à l'heure du dessert.

La série de mystères précédents paraissait simple comme de l'eau de roche, mais nous pouvons compter sur notre jésuite, pour en faire une étude de cas, avec questions et réponses, tout en assurant à l'avance la conclusion. De quels éléments disposons-nous ? s'est demandé Vaultier. N'avons-nous pas des branches ou des morceaux de bois mis en croix, des arbres ébranchés qui servent de poteaux pour la mise à mort et des tortures sous l'action du feu ? Ses fidèles auraient répondu, selon lui, que oui, ils en avaient convenu. N'avons-nous pas les flammes éternelles d'un Enfer vaincues par un dieu qui, mort sur une croix, ressuscite le troisième jour ? Oui encore, s'ils en croyaient le confesseur du roi, le père de La Chaise, et Pascal, et les religieuses des Filles de l'enfance, qui s'accordaient sur ces articles de foi. N'avons-nous pas aussi la vie éternelle promise à tous, Sauvages y compris, si l'on mène sa vie selon des règles claires, et non pas selon des rêves interprétés par les sachems chez les Sauvages du Canada ? Ses auditeurs ne pourraient que répondre la même chose au sage et bienheureux arbitre de la vérité. N'avons-nous pas, en dernier lieu, chez les tribus du Canada, au moins dans la personne de leurs chefs, l'idée d'une certaine immortalité, sinon d'une éternité, réservée à des êtres d'élite ? Ils le concéderaient, et rappelleraient aussi à leur maître que le désir d'une telle survie était alimenté, et souvent de manière plaisante, par les

images de leurs semblables qu'ils voyaient dans leurs rêves. N'est-il pas vrai, de plus, que si tous ces éléments se trouvent par hasard dans un texte et se manifestent dans un spectacle d'une manière qui frappe l'esprit et l'imagination, n'est-il pas vrai, a-t-il demandé, que ces atomes s'influenceraient les uns les autres et même se renouvelleraient dans la mouvance de leur rencontre ? Cela est vrai, ô subtil examinateur de nos âmes, répondraient ses fidèles. Alors, Jacques Vaultier a supposé qu'ils étaient prêts à reconnaître que ces éléments se trouvaient dans la pièce d'Arnault de La Gueule, malgré des raccourcis auxquels cèdent trop souvent les poètes. Oui, nous sommes prêts à l'admettre, a acquiescé la foule enthousiaste, pour en finir au plus vite. Il s'est alors arrêté pour prendre une bouchée et par la suite redire à madame de La Gueule que ce dialogue fictif ne s'adressait pas à elle, qui n'en avait aucun besoin, mais que cette façon de procéder pouvait intéresser son fils, sinon l'amuser; elle avait aussi l'avantage, pour lui-même, de mieux ordonner ses idées et d'éviter un débat qui les aurait divisés, au lieu de les amener à une meilleure compréhension de la tragédie d'Arnault. Le jeune auteur buvait du petit lait, cela va sans dire; on parlait de lui, et de sa pièce. Quant à la mère, elle mangeait les plats du collègue, et il était impossible de deviner ce qu'elle pensait de cet artifice platonicien. Le jésuite n'allait pas se laisser décontenancer pour si peu. Après s'être étonné du bon jugement de ces jeunes, fictifs mais avides de vérité, comme de l'harmonie intellectuelle qui régnait entre lui et son

cercle d'auditeurs, il a continué à dialoguer avec ses fantômes. Il lui restait à faire une étude plus approfondie de cette Noël anticipée, qui ne dépendît plus de relations d'ethnologues, de psychothérapeutes ou de théologiens. Il fallait aller au coeur de l'art, sans s'attarder à décider s'il s'agissait d'un coup de génie, de la part de ce jeune homme, ou seulement d'un coup du hasard, et d'emblée il a reconnu une valeur messianique à la tragédie d'Arnault.

Nous y voilà.

Pardon ? a demandé madame. Il s'est expliqué derechef. Au milieu de ces confluences religieuses, que personne n'avait encore mises en doute, ne pouvait-il pas surgir un message de paix aux hommes de bonne volonté, semblable en tous points à celui qui était apparu dans la nuit étoilée de Bethléem ? Pourquoi ce message d'espoir ne se manifesterait-il pas dans les forêts du nouveau monde sous les traits d'un enfant qui serait comme le pendant américain du Fils de Dieu, ce qu'on devrait bien sûr définir dans d'autres entretiens familiers ? Après tout, qui connaissait les voies de la Providence ? La mère a posé sa main sur celle de son fils. Ils étaient tout yeux tout oreilles. Si un dieu avait pu naître d'une mortelle en plein coeur de la Palestine, un enfant en qui Dieu aurait mis toutes ses complaisances pouvait naître ailleurs, et pourquoi pas dans les déserts du Nouveau Monde. Ce sauveur enfant serait l'annonce de Dieu faite aux habitants des confins de la mer de l'Ouest, qui magnifieraient alors le Seigneur pour les avoir incorporés dans Son

plan divin. Cet événement joyeux était d'autant plus probable, et même naturel, que deux ou trois centaines d'années auparavant l'Éternel s'était mis à la tête des expéditions menées par des royaumes et des empires jusqu'à des terres inconnues, appelées à devenir chrétiennes. Et allons encore plus loin. Ce nouvel enfant, né dans un dénuement complet, sans étable, sans âne et sans boeuf, ne pourrait-il pas porter sur son corps ou dans sa main quelque talisman... ? La tragédie d'Arnault n'en disait rien, mais pourquoi ne verrait-on pas tout à coup dans la main de ce divin enfant du Canada, ô joie! une simple croix, une croix noire de sapin odorant, jetant dans une grâce infinie le premier missionnaire qui, alerté comme les bergers par l'archange Gabriel, serait venu l'adorer. Il y verrait un don du ciel et, dans le doute qui l'étreindrait sur l'immaculée conception de l'enfant, le baptiserait sur l'heure, à minuit, un 25 décembre...

Après une telle dialectique et de tels actes de foi, ils ont dit, avant le dessert, un Je crois en Dieu et trois Je vous salue Marie, pleine de grâce... Madame de La Gueule avait pourtant la tête ailleurs. Elle a attendu que son fils soit monté dans sa cellule au dernier étage du collège, pour s'en ouvrir au père Vaultier. Comme il était avéré qu'après le dépouillement charnel incongru de Pierre Monéglise, les deux Canadiens avaient vu la suite du spectacle et passé la nuit chez les van den Bergh, que s'était-il donc passé d'encore plus grave, pour qu'au petit matin l'un et l'autre disparussent ? Elle voulait bien

admettre que ni Vaultier ni son fils ne savait la raison de cette fuite, mais elle exigeait qu'on lui dît sur-le-champ, les raisons qui les avaient poussés à la tenir dans l'ignorance d'un événement qu'elle estimait, après tout, assez troublant. Parlait-elle du geste de Pierre Monéglise ? Si l'on peut parler d'un geste, dit-elle, quand tout le corps de cet homme a parlé. Le père Vaultier s'est avancé un peu plus contre la table et aussi vers elle, qui était assise à sa droite, tout en frôlant son bras. Après avoir pris les précautions d'usage, comme par exemple *si elle le voulait bien* ou *s'il pouvait se le permettre*, il lui a confié que l'entendre dire que tout un corps avait alors parlé, donnait à l'image de ce corps nu dans les salons des van den Bergh, une allure encore plus trouble, mais... Elle était estomaquée. Comment le fait de reconnaître la nature corporelle, sinon charnelle, d'un acte humain, le rendrait plus troublant, et pourquoi en serait-elle responsable, en le constatant ! Nous serions donc tous des êtres troublés ou troublants, et nos paroles feraient lever partout le trouble, parce que ce monsieur *Déséglises* s'est mis flambant nu devant des garçons et des femmes ! Le jésuite n'a fait aucun cas de ses récriminations, à moins qu'il ne les eût pas écoutées. Il l'a plutôt incitée à ne pas oublier que ce scandale du corps humain dans les salons des van den Bergh était apparu presque en harmonie avec les tableaux qui l'entouraient sur l'estrade et aussi avec les gorges nues des mères de ses élèves... Elle a rajusté son voile et caché un peu plus la naissance de ces seins qu'elle n'était pourtant pas femme à

dénuder. Et parce que leurs arguments nous sont devenus prévisibles, nous les laisserons seuls à soupeser si cet événement était ou non anodin et pourquoi du même souffle on avait instauré tout autour une conspiration du silence...

les enfants van den bergh jouent à l'homme nu

Marie-Thérèse n'avait pas rendu l'âme sur les tuiles rouges des communs, dans l'hôtel particulier des van den Bergh. Elle était souvent sujette à ces évanouissements. Mais c'était la première fois qu'elle ne pouvait en déceler la cause. Elle est donc montée se reposer. Un moment. Ses jeunes frères, Henri et Louis, franchissaient sa porte deux minutes plus tard. Chacun avec une croix de bois peinte en noir, ils ont fait le tour du lit à baldaquin qui, dans leur famille, se trouvait au centre des chambres. Pour se protéger du froid qui passait par les fenêtres, et de l'humidité qui suintait des murs. Couchée sur le dos, la tête rehaussée par un traversin et des coussins, elle a d'abord souri. Puis comme si un mal latent s'était réveillé dans ses entrailles, elle les a suppliés de s'en aller. Elle devait dormir, réfléchir. Les garçons, immobiles comme des piquets, ne savaient plus que faire avec leur croix. Louis, le plus jeune, s'est mis à genoux dans la ruelle et Henri, embêté, a hésité, avant de l'imiter; et ils ont été pris d'un fou rire, qui a fait sourire à nouveau Marie-Thérèse. S'ils lui promettaient de ne pas bouger et de rester à genoux, bien sages, elle leur raconterait l'histoire du chef sauvage de Tadoussac qui, une fois devenu cadavre, était entré dans le corps de son fils qui de ce fait est devenu à la fois père et fils. L'histoire de ce

que tu as vu, hier ? a demandé le plus vieux, et l'autre a voulu savoir si c'était celle de l'homme tout nu. Marie-Thérèse s'est redressée et a protesté qu'il ne fallait pas raconter l'histoire de cette façon, surtout pas devant la Marie ou ce fou d'Albrecht, et elle s'est rallongée en gémissant. Les deux frères ont laissé retomber leurs croix sur l'édredon, en demandant pourquoi. Ils savaient bien pourquoi. De toute façon, il fallait cesser ces questions futiles. Ces interruptions risquaient d'aggraver son état fragile. Elle a levé les yeux au ciel, et s'est joint les mains. Mais elle les a aussitôt désunies pour fouiller sous les oreillers et en ressortir un rosaire formé de billes de bois et, pour séparer les dizaines, de coquillages qui répandaient encore un parfum des îles. Elle l'a enroulé autour de ses doigts et s'est fermé les yeux. Les garçons ont redressé les croix au milieu des plis de l'édredon de soie brochée. Le fils du défunt Sauvage, a-t-elle commencé d'un ton de prédicateur, était entouré de croix noires et de tableaux où les dieux et les déesses de la Grèce et de Rome jetaient sur lui, avec les saints martyrs, un regard de miséricorde et de pardon. C'est alors qu'il a été marqué du signe du baptême par la grâce suffisante des découvreurs français et des missionnaires de la Foi. Par ce signe, au nom de la croix... Les deux jeunes se sont signés. Par le baptême, le fils voulait respecter la volonté des anciens qui ne pensaient plus aux forêts de chasse éternelle ni aux lacs et rivières ruisselant de poissons. Le nouveau testament des tribus était d'établir l'alliance avec son père défunt et

avec Dieu, qui faisait couler sa grâce sur ses yeux, sa bouche, sa poitrine, son ventre, ses cuisses... Est-ce qu'il était nu ? a chuchoté Louis. Pas encore, lui a dit Henri à l'oreille, elle le prépare. Marie-Thérèse a émis un long gémissement. Ils ont encore redressé les croix de bois noires. Les cuisses et les genoux du nouveau chef étaient cachées par une robe de joncs tressés et d'herbes séchées au soleil du Canada; ses jambes étaient nues, comme ses pieds, aux longs orteils, larges et découpés, chacun un peu en deçà des autres; ses épaules étaient découvertes; ses bras attendaient de servir Dieu en combattant les ennemis de la religion prétendument réformée qui étendaient leurs tentacules anglais jusqu'au sud de la brave colonie. Selon Petit-Louis, que son frère a fini par faire taire, Marie-Thérèse avait retrouvé la santé; elle parlait comme ses petits livres couverts de peau de vache, qu'elle leur lisait, quand elle n'était pas malade. Elle s'est dressée sur sa couche et des mains de Louis arracha le crucifix, et retomba, en le pressant sur sa gorge.

- Seigneur, vous qui avez fait le corps de l'homme, et de ce corps celui de la femme, jetez un regard de compassion sur cet Algonquin qui attend la robe de fourrure de son père défunt.

Henri, comme frappé par une incongruité fondamentale, l'a interrompue sur-le-champ. Comment pouvait-elle dire que Monéglise était algonquin ? C'était un Iroquois! Il était un *Taguétonon* qu'il a dit. Marie-Thérèse a ouvert les yeux. Voulaient-ils savoir ou non, ce qui s'était passé ? Il ne restait que quelques

secondes avant que ce qui est arrivé, n'arrivât. Petit-Louis voulait qu'elle le dît, mais avant, il devait trouver un pot de chambre. Henri l'avait vu sous le lit. Petit-Louis s'est penché, l'a tiré sous ses cuisses et sa culotte qu'il avait déjà détachée et ouverte de l'autre main. Pendant qu'il pissait dans le pot de métal, est arrivée la robe de fourrure du chef, *bien plus belle et plus riche...*

- Comme dans la dictée du précepteur!

- Henri! Tais-toi!

...bien plus belle et plus riche que celle du défunt père, et Monéglise, le chef de la tragédie, a tiré et déchiré sa robe de tiges et de feuilles. On entendait des Oh! et des Non! dans les salons. Des bouches s'ouvraient, des yeux se fermaient. L'homme nu s'est avancé; il était nu, comme Adam et Ève avant le péché, glorieux, sans ressentir de honte. Arnault de La Gueule lui a tendu la robe de fourrure; Monéglise, le Sauvage, ne la voyait pas. La robe était là, devant ses yeux, sous son nez; il la refusait. Il s'est avancé sous le manteau d'Arlequin, et encore plus près des fauteuils. Les porteurs de croix noires ont voulu l'entourer; il les a repoussés de ces bras tendus, la tête droite, les jambes écartées sous son membre viril aux cheveux frisés comme sur les statues de marbre, mais noirs comme les sous-bois à la fin de l'après-midi.

- Il n'a pas la peau noire, fit remarquer le grand Henri.

- Je parle des poils qui couvrent le bas de son corps, faquin!

Elle avait rouvert les yeux. Sans attendre, et maintenant dans le silence, car Louis avait refermé son petit haut-de-chausses et repoussé le pot sous le lit, elle s'est dressée à demi et, les yeux écarquillés, elle a admonesté ses frères. Qu'ils entendent maintenant leur mère dire à elle, Marie-Thérèse, de monter sur l'estrade, de prendre la fourrure des mains du petit de La Gueule et d'en revêtir l'homme sauvage. Ce qu'elle fit. Quand il fut revêtu de la robe sacramentelle, elle *lui passe au col un grand collier de porcelaine, lui met en main un calumet et lui présente du pétun pour en user...* Et Henri, près du lit, sur le coup d'une inspiration, se lève, une croix dans chaque main, et se met à marcher en cérémonie autour du lit à baldaquin. *Tout cela se fait si gravement*, disait-il d'un ton de professeur, *et dans un si profond silence - virgule -, qu'on prendrait ces hommes pour des statues qui se remuent sans parler...* Hélas! madame mère est arrivée, suivie de la grosse Marie aux abois. Personne n'a écouté Henri qui tentait d'expliquer qu'il disait la fin de la dictée que le précepteur leur avait fait apprendre par coeur le matin même.

- Sortez de cette chambre, immédiatement. Et vous n'aurez pas de quinquina, à l'heure du chocolat.

encore un détail

Les enfants van den Bergh, Marie-Thérèse, Henri et Louis, suivaient tous les jours les leçons d'un précepteur dont tout Orléans vantaient les mérites. Fin mars, ils ne le voyaient plus que trois heures par semaine. C'était bien assez pour des enfants de confiseur, avait dit madame de La Gueule, qui l'avait soudoyé. Dorénavant, chaque matin, il arrivait chez elle. Quant à d'Iberville et à son Sauvage, ils étaient, fin mars, selon toute évidence de retour à Rochefort, où ils rassemblaient un équipage et voyaient au grément du *Soleil d'Afrique*, le navire qu'ils avaient obtenu du roi; ils feraient voile pour Québec, le 21 avril. De toute façon, à Orléans, on n'avait jamais perdu de vue le corps nu de Monéglise, et une dictée du nouveau précepteur le rappellerait au bon souvenir de madame qui, à part ses visites, l'après-midi, dans les hôpitaux et les prisons, ne voyait plus grand monde, même pas le père Vaultier, qui persistait à rester fidèle au clan des huguenots convertis. Elle savait écrire son français, bien sûr, mais depuis qu'elle avait pris ce jeune homme à son service, en plus d'écouter d'une oreille ses leçons d'histoire et de géographie, elle se soumettait de bonne grâce aux exercices qu'il donnait à quatre enfants de ses servantes et valets, comme à quelques pauvres du voisinage. C'était une de ses charités. On n'a

jamais su où elle prenait l'argent. Toutefois, les précepteurs ne coûtaient presque rien; il suffisait souvent de leur donner le vivre et le couvert; de plus, elle avait assuré les parents du garçon qui habitaient Meung, non loin de là, que son fils Arnault se ferait un plaisir de passer les mois d'été avec lui, qu'ils étaient faits pour s'entendre, ayant chacun la passion de l'écriture et une dévotion commune autant pour les *Relations* des jésuites, que pour la Nouvelle-France et, fait étonnant, pour un évangile adapté aux tribus primitives. On se doute qu'Arnault n'avait rien su du voyage de sa mère à Meung-sur-Loire, et encore moins de ses mirobolantes promesses.

Le matin du samedi, 27 mars, la dictée portait sur la résurrection des morts chez les Sauvages de Tadoussac. Le précepteur - appelons-le François-Xavier -, un petit homme blond, au visage rond et rieur, faisait les cent pas sous le vieux plafond à caissons du salon, avec un petit exemplaire relié plein cuir des *Relations* de septembre 1643 à septembre 1644, à la page 251. Ses dictées n'étaient jamais ennuyeuses pour les enfants. C'était un spectacle où les intonations, le rythme ou encore le genou pointant tout à coup, lors d'une virevolte, sous le haut-de-chausse, l'emportaient souvent sur le plaisir du vocabulaire, de la grammaire ou du texte. En lisant qu'un officier de Tadoussac, sur le Saint-Laurent, *richement couvert et peint par le visage selon leur coutume se lève tout debout*, François-Xavier s'était levé d'un canapé et presque aussitôt caché derrière une

draperie pour se vêtir des oripeaux de l'officier, avant de se mettre sur les joues un peu de ce fard qu'il avait pris à la sauvette d'un pot, sorti comme par magie d'une poche de sa veste dorée, veste que lui avait offerte madame de La Gueule. Les enfants, toutefois, souriaient peu, car ils devaient, vous pensez bien, veiller à tremper proprement leur plume dans l'encrier, s'appliquer à former leurs lettres, tout en respectant l'orthographe du Grand Siècle et en déjouant les pièges de la syntaxe, tandis que la maîtresse des lieux paraissait tout bonnement ravie. Les grimaces du précepteur auraient sans doute fait tiquer Pascal ou Jansénius, mais cette concession à la comédie n'était rien auprès des audaces que l'on se permettait dans d'autres hôtels dont il valait mieux taire le nom. On n'avait pour seul but au château, comme dans les fables, d'amener les enfants par la fantaisie à des réflexions morales et des pensées religieuses qui fussent catholiques. Enfin, cette allure dansante de François-Xavier n'avait rien d'un trémoussement lascif. Elle se rapprochait plutôt du cérémonial des Sauvages de Tadoussac, dont parlaient les *Relations* où *tout cela se fait si gravement et dans un si profond silence, qu'on prendrait ces hommes pour des statues qui se remuent sans parler*. La gravité qui se dégageait de son allure, malgré l'absence du silence, tenait sans doute au sujet de la dictée, mais encore plus à l'étonnement de voir descendre sur terre, en la personne du précepteur, un des angelots qui ornaient le tableau faisant face à madame de La Gueule... Mais elle s'est remise à la lecture de

quelques phrases, pour s'assurer qu'elles étaient sans faute. *Le défi de l'immortalité règne dans les esprits des Sauvages aussi bien que dans l'âme des nations plus policées; quand un homme de mérite parmi eux est enlevé par la mort, ils le ressuscitent et le font revivre (...) Un troisième officier richement couvert et peint par le visage selon leur coutume se lève tout debout et faisant l'office d'un héraut déclare le sujet de toute la cérémonie. (...) Il s'agit de ressusciter un mort et de faire revivre un grand capitaine. Là-dessus il le nomme et toute sa postérité, il rapporte le lieu et le genre de la mort, puis se tournant vers celui qui doit succéder, il rehausse la voix. Le voilà, dit-il, couvert de cette belle robe. Ce n'est plus celui que vous voyiez les jours passés qui se nommait Nehap. Il s'appelle Étouait (c'était le nom du défunt), regardez-le comme le vrai capitaine de cette nation. Il y a un capitaine dans Tadoussac et Étouait est ressuscité. Nous avons un chef et la mort n'a point exterminé le nom d'Étouait. Réjouissons-nous, la première action de notre capitaine est de nous inviter tous au festin, et en disant cela il leur montre les chaudières remplies de blé d'Inde, de pruneaux et raisins.* La mention des chaudières de légumes et de fruits avait éveillé la gourmandise des enfants, et deux ou trois têtes s'étaient tournées avec un grand sourire vers la maîtresse de céans qui occupée à tremper sa plume dans l'encrier n'avait rien vu, mais en relisant ce festin, de la plus simple ordonnance, elle a eu l'idée, une idée de la plus haute charité, de sonner sa cuisinière dont l'arrivée au salon a failli faire couler de

l'encre de Chine sur la table de bois blanc qu'on y transportait chaque matin. Du ton le plus enjoué qui soit, elle lui a demandé d'aller quérir à la cave des pommes et des noix. Quand la bonne dame fut sortie - elle était d'ailleurs la mère d'un des enfants - on a applaudi très fort et dit merci d'une seule voix à madame. Le précepteur les a rappelés à l'ordre; on devait lui remettre sa copie; et on mangerait les pommes et les noix dans la cuisine. Le calme revenu, madame de La Gueule, sa dictée à la main, s'est approchée de François-Xavier et ce fut à ce moment qu'arriva, parmi l'odeur de l'encre et d'autres plus ou moins fortes qu'avaient laissées les corps des enfants, une curieuse conversation qui, quoique à bâtons rompus, a résumé de belle et compréhensible façon, du moins pour l'heure, l'histoire de la Noël anticipée du 4 février 1688 chez les van den Bergh. La mère d'Arnault a d'abord regretté de ne pas avoir entendu dans la dictée un certain passage, qu'elle avait relu récemment, sur le nouveau *capitaine* algonquin, prêt à mettre sa vie en péril pour défendre la foi chrétienne. François-Xavier a reconnu la beauté de ces dites phrases, mais n'auraient-elles pas augmenté indûment le nombre de lignes, et il avait préféré garder les chaudières remplies de blé d'Inde, qui avaient fait sourire les enfants et donner à l'exercice un ton plus..., comment dire, plus humain, plus simple. Le visage de la maîtresse de céans s'est rembruni. Il n'y avait rien de plus humain et plus simple que la foi, a-t-elle dit d'une voix grave, mais autre chose la tracassait. Cette première robe du capitaine, le

texte disait qu'on l'avait ôtée *modestement*, donc, n'est-ce pas, de la façon la plus modeste qui fût, et elle a plaqué un sourire sur sa figure. Malheureusement, le 4 février, elle n'était pas chez les Bergh, mais pourquoi cet Iroquois, par son défi au bon sens, avait-il passé outre à la simplicité, à la réserve des *Relations*, qualités qu'on retrouvait d'ailleurs dans le texte d'Arnault ? On l'avait laissée dans l'ignorance de cet événement regrettable et elle s'était contrainte par la suite à ne pas en demander davantage, mais l'occasion de cette dictée et la sincérité de François-Xavier la poussaient à en avoir le coeur net et à...

Assis à l'humble table de bois, chacun de son côté, ils se regardaient dans le blanc des yeux. Chez les Bergh, le 4 février, le précepteur était dans les coulisses et il lui a confirmé que les élèves du père Vaultier, tout ébaubis de la présence d'un Iroquois, ne voulaient que *dramatiser* cette *création* d'un capitaine, en demandant l'appui de Monéglise, lui-même un converti, qui était d'ailleurs étonné que se trouvent dans Orléans des habits sauvages du Canada - les jésuites en avaient plein leurs collèges -, et qui, de plus, ne savait rien des traditions des Algonquins de Tadoussac, et qui, savez-vous, semblait ravi comme un enfant de jouer dans cette fête.

- Ah! bon.

Et il assura Catherine de La Gueule...

Elle s'appelait donc Catherine. Pourquoi ne l'apprendre qu'aujourd'hui ? L'aurait-il appelée ainsi tout à l'heure ? C'est impossible. Ce serait alors leur double présence qui a fait surgir, chez l'auteur, ce prénom par quelque magie inhérente à son texte.

Il l'assura donc qu'on avait convenu que Monéglise n'enlèverait pas sa tunique de peau, assez vulgaire, soit dit en passant, mais que les garçons du chœur lui passeraient la robe de fourrures par-dessus l'ancienne et alors, tout aurait été plus que modeste, simple et réservé.

- Mais alors ?

Ah! si elle avait pu dire *Mais alors, mon Seigneur ?* en incarnant une suivante improbable d'un héros cornélien, pour introduire ici, de façon plus vraisemblable, les vers du précepteur qui, lui aussi, en commettait.

- Étaient-ce les tableaux qui de leurs formes nues

Ont perdu son esprit subjugué à leur vue...

Si madame de La Gueule a remarqué le singulier de la finale féminine au deuxième vers, obligée par ce mauvais poète à rimer avec *nues* au pluriel, elle a dû s'interroger sur l'influence que ce mauvais rimeur pourrait avoir sur la carrière de son fils, mais il est vrai qu'Arnault avait choisi la prose comme ce La Bruyère qui commençait à répandre ses traductions dans les salons ou encore dans les cabinets privés de ses jeunes amis, et elle a préféré se taire,

pour écouter la suite du discours que lui faisait le jeune occupant du logis.

- Était-ce le retrait de la grâce de Dieu
Dans son âme sauvage et réfractaire au lieu
Que Jeanne la Pucelle en y perdant la vie
Consacra pour jamais dans notre âme ravie,
Sur les bords de la Loire, en rempart des aïeux,
En fleuve de missions pour la cité des cieux ?
Il n'en resta pas moins que l'on vit Monéglise
Succomber à sa chair, tel que le vieil Anchise
Et se mettre tout nu, ce qui s'appelle nu;
Tout nu, nous l'avons vu, dans son être charnu,
Et ce corps inconnu parut à notre vue,
Tel le fils de Thésée à Phèdre éperdue...

- Ah! Mais cessez! Cessez donc! Vil tentateur! s'exclama Catherine de La Gueule, les mains sur les oreilles.

Elle se leva de façon si brusque que se sont répandus, de trois ou quatre bouteilles, des flots d'encre sur l'humble table de bois blanc, sur les tabourets et sur la marqueterie de bois franc patiné par les ans et les brosses et les torchons gonflés de cire de la cuisinière qui est apparue, telle une messagère de malheur, alertée par les cris insolites de sa maîtresse et les manifestations désespérées du précepteur.

- Retournez dans votre cuisine! lui ordonna sa maîtresse, hors d'elle.

La porte du salon s'est refermée. Le grabuge était limité. Les copies de la dictée avaient fait fonction de buvard. Et après la fébrilité du moment, elle s'est rappelé l'avoir accusé de vil tentateur!

- Vil tentateur...!

Et elle a éclaté d'un grand rire.

- J'espère que vous n'y avez vu, ce qui s'appelle vu, que du feu, monsieur de Brésoles.

Il a répondu d'un ton mélodramatique que cette histoire de Monéglise envenimait les meilleures relations du monde. Mais pouvait-on en vouloir à un Sauvage de s'être montré tel qu'il passait la plus grande partie de ses jours et de ses nuits ?

- Ah!

Elle voyait dans ces paroles comme une échappée de ciel bleu. En effet, elle n'y avait pas pensé. Devenue songeuse, elle s'est dirigée vers une fenêtre entrouverte. Des flots de soleil inondaient la rue. Les cerisiers du jardin seraient bientôt en fleurs; on se serait cru en avril. Un avant-goût du jour de Pâques. Elle parlait; elle roucoulait comme un oiseau *qui suit son idée en ces espèces de couplets soudains...* Serait-il même possible ? Non, elle n'en avait pas le droit. Ce n'était qu'une pensée folle de plus qu'il devrait garder pour lui et surtout ne pas confier à madame van den Bergh, et encore moins au père Vaultier. Aucune crainte, madame. Il ne le voyait jamais, a-t-il plaidé, une main appuyée au battant de l'autre fenêtre qu'il avait ouverte. On ne sait jamais, a-t-elle répliqué. Mais

pourquoi ne pas rêver d'un miracle, imaginer qu'un livre de la Genèse aurait continué le cours de la Création jusque sous d'autres cieux, de l'autre côté des océans connus, dans les forêts édéniques du Pérou, du Mexique et du Canada, là où les hommes et les femmes auraient conservé, ah! quelle folle pensée! l'innocence du paradis sans avoir connu le mal. Ah! quelle simple et belle chose que cela serait.

Elle s'est arrêtée, et s'est tournée vers lui.

- Dites! Les Sauvages étaient-ils, et cela à l'image d'Adam et Ève au paradis, des êtres purs qui auraient continué à vivre à l'image de Dieu, si nous n'étions pas arrivés comme des serpents dans ce qu'ils appellent nos *maisons volantes*, avec nos arquebuses, nos miroirs et nos haches, pour leur ouvrir les portes de l'Enfer ?

Il n'a rien répondu. Les cloches de la ville ont commencé à sonner l'Angélus. Elle s'est mise à genoux. Il l'a imitée. Et quand la cuisinière a osé rouvrir la porte, après avoir frappé moult fois, elle les a trouvés qui disaient des Ave Maria. Nous ne saurons pas encore comment Arnault de La Gueule a fait naître dans sa tragédie un émule du Sauveur dans la région de Tadoussac. Il vaut mieux retrouver, parmi les spectateurs de la Noël anticipée du 4 février 1688, un Pierre d'Iberville renfrogné dans son fauteuil, devant la prestation douteuse de Pierre Monéglise.

le dédoublement de l'incarnation

Nous le savons, maintenant. L'ami iroquois s'est retrouvé flambant nu, devant la meilleure société d'Orléans. Les porteurs de croix ont jeté sur lui la robe du chef, la cape en peaux de loutre, et sont sortis de scène en soufflant les bougies. Ils avaient laissé une lanterne allumée, et Monéglise s'en est approché, enveloppé de la peau d'Étouait, le capitaine que la cérémonie avait ressuscité.

D'un mouvement sec et presque glorieux, il s'est encore dénudé, a étendu les fourrures sur le sol, s'y est couché et s'en est enroulé. La salle n'était pas chauffée, et on y crevait pourtant de chaleur. Le malaise n'a pas duré. Une ombre est apparue. Un homme, à la peau presque noire; un pantalon de cuir grossier et une veste ornée de vison; sous le menton, un bougeoir dont il cachait la flamme. Le capitaine Étouait (Monéglise) s'est dressé comme un fauve, les épaules et les bras nus. Il s'est immobilisé, le dos à la salle. L'homme lui a demandé qui mènerait maintenant les Algonquins à la chasse, à la pêche. Une voix sombre et aigre.

- Serait-ce toi, Étouait, ou les robes noires avec leur Christ qui soulève les montagnes ?

- Fais-toi baptiser, Agouachimagan! a répondu Étouait.

Un comédien derrière un tableau parlait à la place de Monéglise.

- Je t'attendais, Agouachimagan, disait-il.

Au milieu de l'estrade, il couvrait ses épaules des peaux de loutre.

- Je savais que tu viendrais, Agouachimagan.

À chaque syllabe du nom d'Agouachimagan, on entendait les sons étouffés de trois timbales.

- Crains l'enfer, Agouachimagan. Nos malheurs cesseront, quand nos plans de guerre ne seront plus vendus aux ennemis par des traîtres.

Grâce au bougeoir, quelquefois, on voyait apparaître de gros traits rouges sur le noir de fumée dont on avait maquillé la figure d'Agouachimagan, et dans le silence, on jouait des coups de timbale, plus lugubres.

L'amour d'Agouachimagan pour Étouait était égal à sa haine des Iroquois. Mais au coeur du pays il entendait les chrétiens dire et chanter dans le vent d'est, qu'il fallait aimer ses ennemis, jusqu'à leur donner à brûler ses derniers morceaux de chair.

- Étouait, as-tu autant de haine des Iroquois que d'amour pour moi ? Aimes-tu ton prochain, Étouait ?

Puis il a soufflé la flamme du bougeoir. Les deux hommes étaient près l'un de l'autre. Monéglise (Étouait), cette fois, a dit lui-même la réponse. Il ne craignait pas les Iroquois, mais les cruautés de Satan aux enfers et ce feu qui ne s'éteignait jamais dans la mort. Alors,

Agouachimagan s'approche encore plus et met les mains sur les épaules d'Étouait. Qu'il craigne sa colère!

Les timbales résonnent sourdement, à coups répétés.

Il connaît la foi des robes noires; il la connaît mieux que les discours des Français. Des fables de feux-follets. Plus il apprend leur chapelet de mystères, moins il y voit la lumière du jour. Plus il les écoute, moins il entend le son de la pluie. Plus il touche leurs livres et leur vaisselle de métal, moins ses mains sont propres. Plus il craint le feu de l'enfer du Christ, moins sa volonté le presse d'attaquer et détruire les Iroquois.

- Écoute, Étouait. Nous, Algonquins, nous étions la terreur de nos ennemis et voici qu'aujourd'hui, nous mourons de maladies. Comme des lâches nous nous faisons tuer dans les combats, nous sommes réduits à néant. Les robes noires du Christ propagent ces malheurs!

Les timbales ont fait silence.

Une grande croix de bois s'approche.

Sur sa traverse, de ce qui semblent de larges entailles bourrées de suif fondu, sortent des mèches allumées, au milieu de fumées noires.

La croix s'arrête au-dessus d'Étouait, qui étend les bras. Tombent les peaux de loutre, qu'il repousse du pied. Il est nu comme un ver.

- Agouachimagan! dit-il. Nos péchés ferment nos yeux à la lumière. Je croyais que les regards du Christ cloué sur son tronc d'arbre, étaient venimeux, qu'ils apportaient la mort. Maintenant, Agouachimagan - et les timbales recommencent à rythmer le nom du

visage noir -, j'adore le crucifié, le maître de nos vies, notre salut pour la fin des temps! Je le dis, Agouachimagan. La croix, c'est la vie des Algonquins.

Les applaudissements fusent de partout.

Le père Vaultier, les bras au ciel, se tourne vers les spectateurs, entonne le Credo in unum Deum. On se lève dans un bruit de fauteuils et on le chante avec lui, jusqu'au verset de la résurrection, *et resurrexit tertia die, secundum scripturas - il ressuscita le troisième jour, suivant les écritures...* La salle est gonflée à bloc.

Monéglise s'aperçoit qu'il est nu, rattrape la cape de fourrure, la jette sur ses épaules. Les comédiens regardent la jubilation de la foule dans les salons van den Bergh. La croix en flammes vacille dans les bras du porteur; l'huile brûlante frôle le bord des crevasses, risque de s'écouler sur Étouait, immobile, à demi nu, et sur Agouachimagan qui, les bras levés contre les malheurs de son peuple, ne croit qu'aux Enfers des robes noires.

À ce moment, le comédien qui *faisait* la voix d'Étouait, sort de derrière son tableau qui, à son tour, risque de tomber. C'est un Georges de La tour. Madame van den Bergh crie Mon Dieu! Monéglise laisse retomber ses fourrures, les reprend. Le jeune acteur retient le saint Jérôme. Le porteur de la croix, dans l'affolement, prend conscience de l'imminence du danger et la redresse. La voix reprend son poste. On se rassoit et dans un silence religieux on écoute Agouachimagan.

Deux fois captif des Iroquois, à la veille d'être brûlé vif, il s'est échappé les deux fois. Toujours, il s'est tiré des flammes. Les Français l'appellent le Charbon.

- Je résiste au feu, Étouait! Un chrétien s'est-il échappé jamais des mille morts qu'on lui préparait ?

Et on entend sonner à la fois les trois timbales, encore et encore.

- Jogues s'est-il échappé des Iroquois ?

Le père Vaultier demande à sa voisine, si la vieille Jogues, la nièce du martyr, serait par hasard dans les salons. Non, elle n'a pu venir. Il pousse un soupir de soulagement.

Pressé par le rythme envoûtant des timbales, Agouachimagan n'attend pas la réponse d'Étouait.

- Non! Jogues n'a jamais pu ni voulu s'échapper du poteau des supplices, parce que son Christ en croix prend jouissance de voir les captifs mourir comme lui, les os brisés, la chair en morceaux. Il ne rompt pas les chaînes, il ne libère personne.

Pour lui répliquer, Monéglise (Étouait) se met à genoux au milieu de la scène, rajuste les peaux de loutre sur ses épaules et sa voix, cette fois derrière les tableaux, dit de plus en plus fort pour couvrir le rythme lancinant des timbales, que son cœur est à Dieu, qu'il ne songe qu'à lui, qu'il ne peut parler que de lui. Le ciel et la terre et les eaux l'invitent à le louer sans cesse. Jamais, il ne cessera de l'aimer.

On a l'impression d'entendre le cantique des jeunes gens dans la fournaise, et on a la tentation d'écrire sur la folie religieuse du Grand

Siècle qui a réussi à rendre les *naturels* imbéciles. Mais on est coupable de penser ainsi. Qu'on nous l'ait enseigné ou non, on trouve héroïques les martyrs de la foi, d'avoir trouvé une façon de mourir, plus propre que de baver sur son oreiller, les genoux pointant comme des clous sous des draps lavés par de pauvres femmes ou des immigrants sans papier...

Dans les salons des van den Bergh, on salue la foi d'Étouait par un moment de silence, que brisent les sons stridents d'une trompette et d'autres plus aigus, peut-être ceux d'un ou deux hautbois, assourdis par des coups de timbales. La croix ornée de ses lampions mourants est peu à peu disparue pendant les dernières paroles du chef de Tadoussac. On ne voit plus que deux ombres, mal éclairées par la lanterne.

Le ressuscité n'a pas dit son dernier mot. Il implore Agouachimagan de combattre les démons de la forêt qui les ont tenus captifs des rêves de la nuit, et esclaves des sachems.

- Agouachimagan, tes ennemis sont aussi nombreux que les hommes de nos nations. Méfie-toi de ton père, de ta mère et même de tes enfants, qui t'empêchent de mériter le ciel.

C'en est trop pour Agouachimagan. Il fracasse la lanterne, qui s'éteint. Il rage. Son seul ennemi est le dieu de la foi, avec les montagnes sur son dos. Que meure donc Étouait, s'il veut un dieu pareil pour ami, et il n'y a plus que le bruit des deux corps qui luttent, et un cri de bête blessée à mort, Monéglise-Étouait.

Derniers sons crachés des trompettes et coups féroces des timbales.

Madame van den Bergh se penche vers sa voisine et lui souffle à l'oreille que son fils, Charles-François, joue le rôle d'Agouachimagan. On applaudit. Les ombres quittent la scène. Un comédien annonce la reprise, dans un quart d'heure.

Pierre D'Iberville se dirige vers le fond de la salle et reste debout près des élèves qui conduisaient les invités à leur place. L'un d'eux lui demande comment il trouve le spectacle. Le fils de Charles Le Moyne passe à autre chose et rappelle les histoires que son père racontait, à lui et à ses frères, ses sept premiers enfants - Catherine venait à peine de naître -, c'était il y a quinze ans, et cet homme était arrivé dans les forêts du Canada, il y avait presque quarante ans; il voyageait et travaillait avec les jésuites, au bout du monde, le plus à l'ouest qu'on était allé, à cette époque, dans des tribus lointaines... Quand ils étaient tout jeunes, ces histoires leur paraissaient impossibles; en 88, les Sauvages qu'ils connaissent à Ville-Marie, ne parlent plus de Dieu; ils vivent comme les Français, sans en parler; ils aiment mieux vendre leurs fourrures, acheter des fusils. L'hôtesse s'est approchée, lui demande comment il se retrouve dans ce conte de Noël qui parle de crucifixion, de meurtre. Où sont les bergers, les anges ? Où l'enfant Jésus pourra bien naître au milieu de ces fourrures, quand on sait déjà qu'il est né en Judée... Un élève, sans doute un ami du fils, heureux de discuter d'égal à égal avec la mère

dans son propre salon, prend un air docte. En décembre il se posait les mêmes questions, mais ce soir, c'est peut-être seulement une intuition, il est arrivé à la conclusion que l'auteur a d'abord représenté le monde avant la chute. Rappelez-vous, *la terre n'était au début qu'une forêt immense...* D'Iberville, à ce moment, aperçoit Monéglise, enfin vêtu - c'est la moindre des choses - de l'habit que les Saint-Mesmin lui ont prêté au début de la soirée, et il quitte le groupe sans plus de façons, pour l'amener à l'écart. Le jeune critique reste bouche bée. On se regarde, on se consulte sans rien dire. Madame van den Bergh l'engage à continuer. Et cette image du monde avant la chute, en somme, c'est le paradis... ? Un autre élève avance la tête et, foin du paradis, il n'y a vu que des forêts perdues, dans cette pseudo-tragédie! Le défenseur du paradis est lancé. Forêts perdues, si l'on veut, il n'en reste pas moins que l'image paradisiaque, quelle qu'elle soit, même brouillée par l'intrusion des découvreurs et des missionnaires, persiste et on en arrive fatalement à l'idée du paradis perdu. Lorsque Agouachimagan tue Étouait, on a un lien direct avec la Genèse. C'est Caïn qui tue Abel, non ? C'est le péché. Et dans la suite du spectacle, on s'enfoncera dans le monde de la nuit et des Enfers, avant d'assister à une nouvelle Incarnation. La lumière d'un enfant régénérera le monde... Les jeunes confrères, qui l'entouraient, ont trouvé à tour de rôle que leur présence était demandée en d'autres lieux, et se sont esquivés. Le pauvre garçon se retrouve seul avec l'hôtesse qui, grande âme, lui demande d'aller

servir des rafraîchissements aux Canadiens qui après avoir échangé deux ou trois phrases, se sont claquemurés dans un silence de mauvais augure.

Une sonnerie de trompettes annonce le deuxième acte. Pierre Le Moyne retourne à son fauteuil et Pierre Monéglise se glisse parmi des jeunes filles, déniche un tabouret et s'assoit au pied de l'une d'entre elles, dont l'émoi est presque palpable, sans qu'il y ait encore scandale, pour autant. Les valets remportent les chandeliers qu'ils tenaient aux quatre coins des salons depuis le début de l'interlude. L'ombre se fait.

Sur scène, avec le choeur des garçons qui ont des bougies à la main, s'avance une femme. Elle porte dans ses bras la robe et le manteau de loutre dont le nouvel Étouait était revêtu, au moment de son meurtre par Agouachimagan. Un air funèbre est joué à la viole de gambe, très loin, dans les coulisses ou même dans une autre pièce. Elle se met à réciter la mort de son époux sur le mode *obligato*, en y ajoutant fourrures, enfers, croix, supplices et deux ou trois mots poétiques, pour brouiller notre entendement...

Les journées ont passé, et de l'homme mort
Me sont restées ces peaux de bêtes où je dors...

(...)

Mon âme troublée voit s'entrouvrir les Enfers
Dont nous ont menacé les hommes d'outremer
Avec leurs croix de bois qui sans cesse fixées

Dans l'argile et le roc sauvent les suppliciés
Des flammes des palus infernaux et des pieux
En laissant s'écouler sur leur front l'eau de Dieu

(...)

Le garçon qui joue la veuve éplorée, essaie de reproduire une voix idéale qui devient si blanche et si haut perchée qu'elle reste tout bonnement, là, sur scène, autour de sa tête, qu'on le croie ou non. Il faut tendre l'oreille et fermer les yeux pour l'entendre, mais personne ne l'écoute. On bouge, on replace sa robe, on libère, glissés qu'ils étaient entre le siège et ses fesses, les pans d'une veste brodée; et surtout on jette un oeil sur l'homme qui, tout à l'heure nu sur la scène, disparaît presque maintenant au milieu des perruques, des robes et des épaules des jeunes filles qui l'entourent, quand les voix du chœur attirent à nouveau les yeux vers ce plateau surélevé, au fond du salon, parsemé de flammes, entouré de tableaux enfumés et habité par de jeunes visages aux narines dilatées, aux yeux caverneux, admonestant la veuve qui traîne derrière elle, en tournant en rond, des peaux de loutre lustrées...

Abandonne ces tourments, mon enfant.

S'il ne faut obéir aux mandements
Des rêves, on doit aussi les livrer
Pour y découvrir de Dieu la pensée

(...)

Dans ces vers de Mirliton, aux rimes encore plus hérétiques, on sait du moins que le choeur veut savoir ce qui tourmente la pauvre veuve. Et elle laissera tomber ses peaux, arrachera ses colliers de coquillages, avant de s'écarter les pieds et se recueillir pour le grand air de l'acte II. Elle attend la fin du prélude joué par un clavecin, une viole de gambe, des trompettes et trois timbales dont nous reconnaissons les trois timbres distincts, et fatidiques. Elle se hausse encore un peu, redresse la tête, ouvre la bouche et on entend s'élever vers les cieux, quand elle ne descend pas jusqu'aux Enfers, une voix d'alto aussi divine que son organe était piteux durant le récitatif.

Pendant l'horreur de la nuit

Le feu avait tout détruit

Maisons, vivres et fourrures

Devenus ruines impures...

(...)

Et l'air du prélude est repris aux instruments sur un mode mineur qui jette la surprise dans le salon des van den Bergh, tant la modulation paraît étonnante aux âmes musiciennes. La composition d'un élève des îles britanniques, sans doute. Et la trompette reprend, cette fois dans le respect des conventions, la déchirante mélodie, reprise à son tour par la voix du garçon qui devient plus beau, aussi beau qu'un dieu, à mesure qu'il se livre au chant.

Pendant l'horreur de la nuit

Le feu avait tout détruit...

Je me lève dans mon rêve
Je suis mes pas vers la grève
Déserte et sous un canot
Je découvre un javelot
Qu'on avait paré naguère
De plumes rouges de guerre
(...)

Écoutant mon désespoir
Je crie, j'appelle au dieu noir
Spectre hideux des Enfers
Quand d'un enfant et sa mère
J'entends tout à coup les pleurs
C'est là-bas... Non, c'est ailleurs...

Les violons, les violes la tirent à hue et à dia. La trompette l'appelle côté cour. Elle y court. Personne. Elle revient au siège de sa douleur.

Les timbales résonnent côté jardin.

Elle se précipite. Là aussi, rien...

Un assaut de tous les instruments l'entraîne au fond de la scène, derrière le plus grand des tableaux où un saint homme presque nu se fouette avec des verges dans une caverne.

Quand la tragédienne réapparaît, la voix, encore plus ample, reprend avec des sortes de points d'orgue la mélodie du début qu'elle chante lentement, pour lui donner des airs de victoire.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit
Dans les bois incendiées une mère éplorée
Me confiait son enfant et moi, transfigurée,
Je voyais une croix dans sa main comme un fruit.

(...)

C'est le bouquet final où les voix du chœur s'unissent à celle de la rêveuse comme à celles des instruments qui de façon plus rythmée, plus vive, reprennent la victoire de la croix sur les démons du rêve, du feu et de l'enfer.

Coup de théâtre baroque. Un messager arrive, habillé comme un roi français, avec dans les bras, on le devine, un enfant trouvé dans un village incendié par les Iroquois. Il est le seul survivant, et il avait une croix dans la main. Un jésuite débarque d'un canot d'écorce, lève les yeux au ciel, prend l'aiguière qu'un jeune comédien habillé en angelot lui tend avec un sourire angélique, que d'autres diraient diabolique, et verse l'eau sur le front de l'*enfant* en disant les paroles... Mais on n'entend plus rien.

L'orchestre est déchaîné. Dans la salle on entonne des chants de Noël, des Credo in unum Deum et, dans un soudain silence savamment orchestré, la grosse voix d'un élève bien en chair, l'air d'une matrone, invente ex nihilo une musique pour le vers qui deviendra célèbre et sera repris dans l'*Athalie* de Racine, *C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...*

le souper et les critiques

Comment décrire le souper qui s'ensuivit! Ce n'était pas un de ceux qu'on aurait connus à Marly. C'étaient des bouchées salées qui vous arrivaient ou vous passaient sous le nez sur des plateaux tenus par des valets de pied, loués pour l'occasion, qui gardaient la tête haute devant le menu fretin d'Orléans; c'étaient des bouchées sucrées, on était après tout chez l'un des grands confiseurs de France, qu'on avait étalées sur de longues tables près des fenêtres qui donnaient sur le jardin et sur la nuit; elles étaient ouvertes pour garder au frais ces pâtes de fruits, ces glaces surmontées de violettes de Toulouse, cristallisées avec un sirop composé des sucres que monsieur van den Bergh avait rapportés de son voyage. Il y avait aussi des pâtes d'abricot. Comment avait-on pu se procurer des abricots en plein mois de février ? Madame n'en a dit le secret à personne; d'ailleurs, de sa glacière, qu'on disait immense, elle seule avait la clef... Vers la fin de la soirée, il ne restait plus sur les tables revêtues de linges blancs et encore frais, que du sucre d'orge de Vichy qu'on avait d'abord délaissé, car on connaissait ces bonbons servis aux baptêmes et aux mariages des grandes familles du pays, mais que les élèves devenus voraces après ces chants, ces tragédies et ces miracles américains, ont fini par enfourner. Quant aux pralines

de Montargis, elles aussi rissolées dans les sucres les plus délicats et les mieux colorés des mondes chrétien et sauvage, elles étaient disparues dès que Monéglise et sa suite de jeunes filles étaient entrées dans le salon *rafraîchi*, comme l'appelaient les van den Bergh devant leurs invités, ébahis de les voir ainsi se mettre en frais pour leurs enfants, la religion et les explorations maritimes.

On avait raison de mettre en doute la possibilité de présenter en son entière réalité ce souper qui n'était pas un de ceux, on l'a déjà dit, que Racine ou Boileau, et nous-mêmes, assurés qu'on y aurait été conviés, goûtaient à la table du roi dans son château de Marly, car on n'a pu arriver à *festonner* les mots qui s'imposeraient pour décrire les guirlandes de *sapinage* et de houx qui couraient le long des portes d'arches, des linteaux et des chambranles, comme autour des chapiteaux des colonnes soutenant quelques rotondes au bout de l'enfilade des trois salons.

Et aurions-nous pu, tout de même, rappeler, bien que ce fût de façon très succincte, tout cet appareil, s'il n'avait pas été éclairé, tant par des chandeliers à deux, trois ou multiples branches, tant par de hautes et fragiles bougies fixées sur des bougeoirs accrochés avec le plus grand art aux saillies des murs et des corniches, que par des lustres regorgeant de chandelles qui semblaient trempées dans du sucre fondu, tellement elles resplendissaient de rouge et d'or, sans oublier, qui attirait les élèves les plus jeunes, tout un mur, dans le deuxième salon, celui qui précédait la salle de spectacle,

littéralement couvert de lanternes de toutes sortes, de toutes formes, de bas en haut et d'est en ouest, comme disait un des garçons qui voulait devenir cosmographe et se demandait si la lanterne, là-haut, près d'une autre toute dorée, paraissant avoir été forgée dans les fers qu'on met aux pieds des galériens, si elle était une lanterne de pirates, de flibustiers ou de huguenots bannis aux confins de la Morée, de Candie ou de la Barbarie.

Des mots, que tout cela, et des mots qui ne disent rien sur le départ précipité des voyageurs, le lendemain, au petit matin. Ce n'était sûrement pas les soudaines et perfides chaleurs, presque nubiles, de ce monsieur de Monéglise, comme l'appelait une des jeunes filles, qui les auraient fait fuir, car ils étaient encore respectés et recherchés parmi tout ce beau monde. On se pressait autour d'eux, au point d'oublier que le motif de cette soirée n'était pas l'arrivée d'un Sauvage du Canada avec le fils d'un de ces Français qui s'étaient donnés aux jésuites dans les temps héroïques de la colonie - c'était inexact, mais cela avait de l'allure quelques années après la révocation de l'édit de Nantes -, mais que la raison de cette orgie de dépenses était le retour de van den Bergh, sain et sauf, de son grand voyage dans les îles du sud, qui avait duré plus d'une année, ce qui correspondait à la fin du deuil que s'était imposé son épouse après la mort de son père et de sa mère, à deux jours d'intervalle, là-haut, dans les Pays-Bas, durant de fatales inondations. Tout cela n'existait plus. Il n'y en avait plus que pour les Canadiens. Ils étaient partout à

la fois, tantôt avec leurs hôtes, tantôt avec le père Vaultier, si ce n'était pas avec les jeunes filles, des amies de la jeune van den Bergh dont les projets de mariage étaient aussi, convenons-en, sur toutes les lèvres, ou avec les élèves du collège qui voulaient en savoir plus sur les forêts du Canada, et se demandaient, se considérant déjà des connaisseurs en théâtre, si on représentait des pièces à Québec, si on y jouait bien la comédie... Que dire d'autre ? Comment transmettre ou transcrire les paroles de goût et de bon sens, qui ont pu et même dû être prononcées, ce soir du 4 février ? N'est-ce pas La Fontaine lui-même qui, dans son épître à l'évêque Huet, publiée un an auparavant, en janvier 87, reconnaissait *du goût et du bon sens* à tous les peuples et que ces qualités *sont de tout pays, tout comme du fond de l'Amérique*. Donc, armé de goût et de bon sens, américain ou non, mais hélas sans *un rhéteur habile et bon critique* qui, toujours selon La Fontaine aux vers 72-75, *fera des savants* dans toutes ces contrées, il suffira d'aller de groupe en groupe et se dire comme le dit Descartes je ne sais plus où, *ils parlent, donc j'écoute, et j'écris ce que j'entends...* Dans un coin du dernier salon, trois élèves sont en train de lécher le sucre collé sur leurs doigts, pour mieux reprendre de ces bouchées salées dont ils ont réussi, en mettant un franc dans la poche du serveur, à emporter un plein plateau, ce qui ne les empêche pas par ailleurs en de brèves ou longues répliques, c'est selon, de se permettre une analyse audacieuse de ce spectacle qui a laissé plusieurs spectateurs sur leur

faim, au point de ne pas comprendre l'engouement du père Vaultier pour cet essai de tragédie. Celui qui parle le plus, est un jeune philosophe au corps tendu, aux fesses sûrement serrées, les coudes près du corps, sur le bord de chuinter comme les vieux comédiens. Sa raison, toujours en éveil, le garde de laisser trop de corde à son animalité, car il est bien connu que chez l'homme, l'animal apparaît souvent dans sa propension à parler à la va-comme-je-te-pousse, comme si son gosier, sa bouche, son nez et son larynx ne devaient pas fonctionner, et cela sous la gouverne de son cerveau, selon les modulations et prononciations exigées par langue dont il veut faire usage; en somme, ce jeune homme saupoudrait de louable raison, le laisser-faire congénital à tout bon vivant, n'est-ce pas ? Notre jeune ami n'est pas du genre à employer des arguments d'autorité, mais il s'attaque au texte d'Arnault de La Gueule avec la même acuité intellectuelle qui leur est demandée, à lui et à ses confrères, quand ils analysent les textes de saint Thomas, de Platon ou de saint Augustin dans la dernière année du collège où ses deux auditeurs, plus jeunes, n'ont pas la chance de se trouver. Ces deux *écouteurs* le mangent des yeux; ils sont de la pâte à devenir petits maîtres des novices ou petits marquis, habilités à se procurer avec leur esprit brillant et superficiel ce que leur petit cul vide ne pourra jamais leur donner... Eh! bien, voilà! - il se peut qu'il ait dit voici, comme il l'a fait ou le fera à d'autres occasions, et on pourra prendre l'un pour l'autre - le texte d'Arnault, dit-il... Il faut remarquer que d'entrée de jeu, avec

l'emploi du prénom, il pose une prémisse indiscutable, celle de bien connaître le jeune de La Gueule. Reprenons.

- Arnault, dit-il, a su tirer des *Relations*, pour ensuite les greffer à la tradition chrétienne, quatre ou cinq caractéristiques des bourgades sauvages.

- Ces caractéristiques seraient-elles les qualités de l'humain avant la faute ? ose demander celui dont l'habit noir, l'étoffe, la coupe, surtout celle du justaucorps, ne peut que renvoyer à un des meilleurs tailleurs d'Orléans.

- Mais de quelle faute parles-tu ? demande le troisième qui se tient un peu en retrait, derrière cette belle et souple étoffe.

On fait silence, un silence de réprobation devant l'insignifiance. C'est bien d'un innocent d'ignorer que LA faute ne peut être que celle d'Adam et Ève. Le jeune philosophe aux fesses plus que serrées devant la menace de l'illettrisme déclare enfin qu'il n'a pas les moyens intellectuels voulus, pour décider si l'homme sauvage participait de la nature de l'humain avant LA faute ou si, lui aussi, il avait connu l'intrusion du démon et de son venin dans son paradis terrestre, et cela, par l'accueil funeste que lui a fait la première femme...

Mais la belle étoffe tient entre le pouce et l'auriculaire une bouchée de jambon lovée autour d'une pâte d'olives noires, et il s'en balance de LA faute, parce que les Sauvages sont des idolâtres qui, comme les athées, les impies et les infidèles, ont quand même le

désir de prier le véritable Dieu au milieu des tentations, et cela, par le truchement de la grâce *actuelle* que leur dispense la Providence à toute heure du jour et de la nuit.

- Ah! oui ? balbutie le philosophe qui se trouve en terrain inconnu. Qui donc a soutenu cela ?

- Mais c'est dans la quatrième lettre des *Provinciales*!

- Ah! bon. Mais tu crois, toi, ce que dit Pascal ?

Et il reprend pied. Impossible que Blaise Pascal ait accordé de façon si généreuse la Providence à tous les impies. L'autre est d'accord avec lui sur ce point, car ce n'est pas Pascal, mais son contradicteur, le bon Père dominicain, qui soutient le don providentiel à tous, de la grâce *actuelle*, et quand on lit *les Provinciales*, dit-il, mon professeur jésuite assure que la vérité réside dans cela que n'approuve pas Pascal, donc dans ce que disent les casuistes jésuites, représentés par le dominicain, comme on sait, etc. Là-dessus, le troisième larron, l'ami aux questions innocentes, commence à s'ennuyer. Il préfère regarder passer près d'eux les deux aînés des van den Bergh, la belle Marie-Thérèse et son frère Charles-François qui avec le maquillage d'Agouachimagan a l'air d'un Maure avec son esclave blanche; ils errent, dirait-on, dans les salons de leurs parents à la recherche d'un objet qui se déroberait constamment à leurs regards avides.

L'analyste en chef n'aime pas l'inattention et demande aux distraits s'ils veulent savoir, ou non, la trame philosophique de cette

pièce, et quand ses jeunes auditeurs reprennent la pose de l'expectative, il appelle à la rescousse, allez savoir pourquoi, un strato-cumulus à plusieurs bandes nuageuses qui de l'horizon s'avancerait vers eux. Les trois lèvent alors la tête au plafond et dirigent leur regard vers un coin du deuxième caisson. S'ils étaient un peu plus dénudés, ils pourraient représenter dans une toile de Poussin trois éphèbes contemplant un carrefour où apparaîtrait Socrate en route vers sa prison, ou encore Oedipe avant de disputer le passage à son père, et le tuer; tout cela sans oublier qu'on est à Orléans, en 1688.

- Les nuages, dans leur première volée, dit-il, imaginons-les se presser les uns contre les autres comme les marches d'un grand escalier. À mon avis, nous avons là, la forêt, l'immensité des forêts dont parle le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, et c'est l'espace vital des tribus sauvages, un espace qui peut servir de miroir au paradis terrestre de la Genèse. La deuxième volée - pensait-il au rougeoiement du soleil couchant ? -, c'est le supplice par le feu, et n'oublions pas que les supplices avaient déjà imprimé dans la conscience des sauvages la peur de l'enfer, l'enfer qui était à la source, dans leur conscience ou inconscience, de cet instinct qui les poussait à brûler les membres de l'ennemi. Quand ils découvrent l'équation entre les deux *brûlures*, ils préfèrent celle qu'ils peuvent éviter en honorant un autre supplicié, le Dieu crucifié, et en souffrant comme lui sur terre.

Des éclats de rire et de la musique de danse se font entendre, mais le cercle philosophique ne peut s'en préoccuper, sinon on ne saura jamais la quiddité, la substantifique moelle du spectacle, que le jeune Socrate continue à disséquer.

- La troisième volée, ou la troisième bande de nuages, Arnault a eu le génie de la trouver dans les textes des missionnaires. C'est le refus des Sauvages de laisser mourir un nom, qu'ils réservent à celui qui prend la même fonction que le décédé, qui restera vivant grâce à son nom. Ainsi, la résurrection du nom appelle la résurrection des corps et l'idée d'avoir une âme immortelle n'apparaît pas incongrue chez des nations qui, en plus de rêver d'un paradis de chasse et pêche, voient dans un nom le pouvoir de faire revivre un homme...

On a l'envie de lui péter la gueule et lui dire qu'on le savait déjà, qu'il n'est pas le premier à nous le seriner, mais c'est le lot du parti-pris cartésien - *j'écris ce que j'entends* - d'engendrer quelquefois la répétition.

Cependant, on peut détendre l'atmosphère en écrivant que l'on voit par exemple un objet tout banal qui ramène les choses, et nos esprits, à de plus réalistes considérations. Ainsi, un plateau est vide. Un valet se présente et veut l'emporter. On lui demande de le remplir de bouchées salées ou sucrées, et de le rapporter.

- Il n'en reste plus, leur dit-on.

Devant cet imprévu, les trois hésitent à continuer, mais une objection de l'insignifiant les incite à persister.

- Tu as le paradis, la crucifixion et la résurrection. Je veux bien. Mais le meurtre n'est pas un mystère chrétien, que je sache.

- Ah! voilà! Mais voici! Il ne faut pas s'embarrasser de chronologie dans un telle aventure spirituelle, répond le petit Socrate.

Il voit plutôt, devant ce genre d'obstacle, l'occasion de créer une *respiration*, d'ouvrir des portes dans l'espace religieux.

- Tenez, un peu comme celles que madame van den Bergh a fait percer, pour créer l'enfilade des salons; ouvertes longtemps après la construction de cet hôtel, elles ont permis des perspectives inconnues jusqu'alors, tout en sauvegardant la solidité des murs.

- Tout en parlant, tout en écoutant, les trois éphèbes du Grand Siècle se déportent un peu vers le centre de l'aile principale de l'hôtel pour admirer la succession des ouvertures et des espaces lumineux et décoratifs, de même que leurs relations avec les volumes qui les précèdent ou les continuent. Mais il faut quand même régler le cas du meurtre commis par Agouachimagan.

Selon leur guide, qui a les lèvres aussi mesquines que ses hanches sont étroites, la mort violente d'Étouait renvoie à la perte du Paradis, au meurtre de Caïn, à l'adoration du Veau d'or dans le désert. Le problème du bien et du mal, quoi!

- Et voilà! Dans ce domaine, la nature sauvage des Amériques n'a rien à envier à la culture des Européens et se compare même aux

violences des Mauresques qui, eux aussi, tuent les baptisés. Mais comment assumer, dépasser et même tirer parti de cette violence ?

Le philosophe entreprend alors d'ouvrir sa *cinquième* porte dans les murs opaques de la pensée littéraire et tragique d'Arnault de La Gueule. Comme toute cinquième colonne, cette porte débouche sur une arme secrète, le rêve du grand air de l'acte II. Le rêve, divinité violente et démoniaque chez les Sauvages, connaît dans cette pièce un renversement dramatique. Il devient une prophétie comparable à l'annonce de Gabriel à Marie. La veuve d'Étouait n'a pas d'enfant; et l'enfant qui lui est donné en rêve par une femme devient dans la réalité un enfant orphelin, un enfant sans mère vivante, et on se trouve devant l'enfant Jésus qui se joute, ici aussi, à une mère, sans être née d'une femme ou, si vous préférez, en oubliant qu'il est née d'une autre. De toute façon, il ne faut pas trop penser, quand on entre dans l'ordre du mystère...

Le père Vaultier s'avance alors, passe près d'eux, et s'arrête. Les deux plus jeunes l'ont aperçu, mais non le philosophe qui continue à jongler avec les concepts et les mystères.

- Le rêve de la veuve d'Étouait, dit-il, participe à la fois du démoniaque, dans l'idolâtrie tribale, et du divin, par le truchement de la prophétie; le feu qui a rasé la bourgade, remet en scène la peur de l'ennemi et celle de l'enfer; la croix dans la main de l'enfant souligne, si besoin en était, que le sacrifice du Christ exige sa

naissance. C'est la conclusion irréfutable du spectacle. L'Incarnation s'imbrique dans les mystères de la Crucifixion et de la Résurrection.

Et écoutons bien la dernière trouvaille de ce garçon, charmant après tout, parce qu'il sait pallier sa maigreur squelettique et ses manies de Diafoirus par son érudition et son audace intellectuelle. Il se demande si Arnault de La Gueule n'a pas voulu mettre en scène le mystère de la Trinité quand l'Esprit-Saint souffle la vérité de l'Incarnation à cette pauvre femme et cela, sous l'oeil de Dieu le Père, qui voit tout, y compris cette humble pièce de théâtre qui, il l'admet, l'a ravi au plus haut point.

Le père Vaultier croit l'heure venue de le faire redescendre sur terre et l'interrompt.

- Je n'ai pas tout entendu, dit-il, mais il m'a semblé - j'étais assis derrière vous durant la représentation - que c'étaient les fourrures et les timbales qui vous gardaient la bouche ouverte.

L'élève philosophe devient rouge de la tête aux pieds.

- Mais, mon père...

- Ah! voici! Vous avez aussi aimé le grand effet créé par les tableaux. Vous avez chuchoté à votre jeune voisin que de voir leur image peinte sur la scène rendait les Grecs et les saints plus vivants....

Et il s'est éclipsé avec madame van den Bergh, qui lui demandait de la suivre dans le petit salon où, à ce qu'on lui avait dit, l'on soumettrait à la torture le Sauvage du Canada.

Le garçon au bel habit noir profite de cette diversion, pour désarçonner un peu plus leur mentor vacillant, en lui demandant si Vaultier est son confesseur. Il a frappé juste, car le pénitent leur tourne le dos et disparaît dans la foule. Le grand insignifiant regarde ça, l'air de quelqu'un qui découvre que les soutanes, autant que les hommes de cour, ont des méchancetés asexuées de mantes religieuses. Comprenne qui pourra. Il n'a pas le temps d'y songer plus longtemps, la carte de mode l'entraînait au petit salon, logé, sans qu'on sût trop comment, dans une dépendance d'une salle ouverte à tout vent, pourrait-on dire, et faisant plus ou moins office d'antichambre à l'enfilade des grands salons. La porte est comme en retrait, dissimulée derrière un faux mur chargé de tableaux, dont l'un a été décroché pour l'intégrer au décor américain de la pièce. Nos deux guides connaissaient le chemin par coeur. C'était l'endroit préféré de leur confrère, Charles-François van den Bergh, qui y amenait des amis, des camarades, et même des esprits sérieux et poseurs, dont on ne peut toujours se débarrasser, surtout quand on appartient à une famille de nouveaux convertis...

Quand il les a vus arriver, il était assis avec sa soeur sur le tapis devant Monéglise. Il s'est levé, les a laissés en plan, s'est fait un chemin parmi la foule, a salué au passage Vaultier que traînait sa mère, et a demandé aux nouveaux venus s'ils savaient où était de Saint-Mire, notre gringalet de philosophe. Il avait quelque chose à lui dire. Ils n'en savaient rien, ce qui était exact, mais Charles-

François a tellement insisté, qu'ils sont partis à sa recherche, et le frère, satisfait de les avoir semés, est allé retrouver sa soeur qui était, tout comme lui, en adoration devant le chef sauvage iroquois, devenu au théâtre un Algonquin tout nu. Il était encadré, sur un canapé, par deux des jeunes filles qui le suivaient depuis la fin du spectacle. Pourquoi un Sauvage se convertit ? C'était le sujet du moment. Avait-il rêvé à des croix ? Avait-il été frappé par celles des missionnaires ? Portait-il le nom d'un mort ? Monéglise n'écoutait pas les questions. Et voulait-on vraiment des réponses ?

En vérité, tout se passait entre ces corps mêlés, confondus. Rien d'étonnant dans ce salon où il n'y avait que trois canapés et quelques fauteuils, mais assez de palmiers en pots pour en faire une forêt. Ajoutez les plateaux que les valets élevaient au-dessus des épaules ou des têtes, en enjambant les genoux des personnes assises par terre ou pilant sur les pieds de celles qui occupaient les fauteuils, pour les redonner, vides, à d'autres serveurs affectés seulement au petit salon, qui en apportaient de nouveaux, chargés de bonnes choses réservées aux fidèles, avec des coupes de vin chaud, de xérès ou des tasses de chocolat, tout en *frayant* entre les hanches et les jupes, les pans de justaucorps, les poignets en dentelle, les cuisses alanguies ou nerveuses et les odeurs de vulgaires maquillages de scène, mêlées à des parfums d'Arabie qui ne dissimulaient pas toujours ceux qui agressaient l'odorat, quand un élève portait le même costume depuis un mois, ou quand une femme, les épaules nues, levait le bras pour

prendre ou redonner un verre, ou quand un courant d'air répandait les miasmes enfermés dans une pièce attenante, où étaient rangés les pots de chambre...

Mais Monéglise ne perdait pas la tête. S'il avait laissé tomber toute contrainte sur la scène, c'était sans doute de s'être retrouvé dans la sphère du *jeu*, à l'écart du monde réel, soumis à une sorte d'épiphanie sensorielle qui lui avait fait retrouver l'aisance de celui pour qui le corps nu n'a jamais été en soi une occasion de péché, mais plutôt de plaisir. Et qui oserait dire que les quelques mois passés en prison, à Québec, sur le navire, en pleine mer, et à cheval ou dans les auberges, en France, avaient été suffisants pour noyer le naturel de son enfance et de ses premières années comme guerrier tsonnontouan et onontagué ? Dans le petit salon, s'il était entouré de robes, de seins presque nus et de jeunes corps, il était aussi le point de mire de plusieurs paires d'yeux. On l'avait à l'oeil. Il y avait là, des pères et des mères d'élèves qui n'avaient pas l'intention de laisser le beau rôle à de purs inconnus, fussent-ils du Canada missionnaire. Leurs enfants, et leurs professeurs, étaient embarqués dans la galère d'un monde qui allait comme il devait toujours aller, et ce n'était pas des facéties de primitifs qui les feraient sourire. Imaginez leur façon d'être et de penser, si en plus ils faisaient le commerce des fourrures ! Quel est ce Sauvage qui, au lieu de chasser comme Dieu le lui avait intimé de toute éternité, venait *écornifler* en Europe ? Méritait-il même qu'on le paye pour ces fourrures, quand il

avait assez d'argent pour faire un voyage que les Français n'auraient jamais pensé offrir à leur épouse! Oh! il se peut qu'on n'ait jamais eu la moindre idée d'envoyer son épouse faire du tourisme au Canada, mais il ne faut pas beaucoup d'imagination pour entendre ces braves commerçants et ces aristocrates terriens se dire entre eux qu'un Sauvage, acceptant pour ses fourrures des brimborions et pire encore, des haches et des fusils, au lieu de bons écus, ne peut en savoir ni la véritable valeur, ni le juste prix, ni l'usage moderne. De même, un constructeur de bateaux devait trouver que c'était une perte sèche, que ce commerce de fourrure; en 88, on ne voyait plus de chapeaux en castor rasé; c'était démodé; on n'était plus dans les années 40... Monéglise planait au-dessus de cela et, disons-le, il ne connaissait pas grand-chose au commerce de ses congénères; une fois marié, on l'avait mis sur le sentier de la guerre. Mais il avait remarqué ces regards aveugles qui lui passaient, pourrait-on dire, sur tout le corps et qui suffisaient à l'alerter. Il ne fallait pas perdre la tête à nouveau. D'ailleurs, d'Iberville était lui aussi sur ses gardes. Il avait demandé à un élève dont le père avait navigué au Canada pendant trois ans comme marin, et dont l'allure des plus honnêtes l'avait mis en confiance - il l'avait d'abord pris pour un gros naïf qu'il avait connu aux Trois-Rivières, quelques années auparavant -, de le prévenir si le monsieur qui lui ressemblait, se mettait à parler trop fort ou à faire une cour pas très catholique à une jeune fille. De son côté, il faisait la navette entre le petit salon et la cour, où il allait

prendre l'air, et se calmer, car il en avait assez de cette nuit d'Orléans et s'en voulait à mort d'avoir eu la naufrageuse idée de prendre la rue Barillerie, où il avait buté sur Vaultier qui de fil en aiguille l'avait invité, etc. On n'aurait pas imaginé ainsi le vainqueur des Anglais à la baie d'Hudson. C'est dire le choc que lui avait causé, à lui aussi, le naturel *théâtral* de son alter ego. Il aurait peut-être voulu avoir autant d'aisance que l'Iroquois, mais à cette époque, on réservait l'aisance aux cabinets.

Eh! bien, retournons, nous aussi, dans le petit salon. Monéglise avait fini par écouter les questions sur sa religion, la croix, les morts ou sa foi. Il répondait que tout cela était d'une autre mer, d'une autre forêt, d'un autre monde. Non, non! Il ne fallait pas en conclure qu'il ne croyait pas en Dieu. Il y croyait de la façon dont un chrétien de France et du Canada devait y croire. C'était comme respirer l'air de la mer. Demander pardon de ses fautes à Dieu faisait passer des puanteurs de la cale au château avant, par une nuit remplie d'étoiles... Certains regards mauvais se sont adoucis; il parlait avec naturel, se disait-on. Quand s'était-il converti ? Mais il avait été baptisé au berceau, dans une famille de croyants. Vous n'êtes pas iroquois ? Il était iroquois, mais dans sa famille, on croyait en Dieu, comme les Anglais ou les Français... Sans doute pour éviter une discussion sur le meilleur Dieu, celui des Anglais ou celui des Français, d'Iberville a dit qu'aujourd'hui, vivre comme les Français chrétiens était la seule chose à faire pour son ami Pierre Monéglise,

qui l'a alors regardé droit dans les yeux et avec le plus grand calme, sinon la plus grande joie, déclaré que rencontrer l'autre Pierre avait été son chemin de Damas. Stupeur, ou admiration. Difficile à dire. Sur le chemin de Damas, c'est bien connu, Dieu jette à bas de son cheval saint Paul qui, de persécuteur, devient le plus zélé des apôtres. Mais le chemin de Damas pouvait faire naître beaucoup de questions dans les esprits, surtout depuis ces années où la pratique religieuse avait des effets sur les amours, la famille et même la liberté, sinon sur la vie tout court. Cet Iroquois aurait-il été païen avant d'être chrétien ? Mais il a dit qu'il avait été baptisé tout jeune. Aurait-il renié sa foi chrétienne, ces dernières années, et il aurait été remis sur le bon chemin par le Canadien, qui serait un de ces laïques dévots, comme les fondateurs de Ville-Marie, en 1642 ? De grands adolescents du collège restaient muets, les yeux dans le vague, sans doute fixés sur l'image de ces deux Matamore qui se seraient regardés, interdits, dans une clairière au milieu d'une forêt épaisse ou en canot sur le fleuve Saint-Laurent.

De fort vieilles personnes, qui avaient connu des temps plus héroïques, ont regardé Le Moyne franchir la foule, prendre les deux mains de l'Iroquois, le faire se lever, et lui donner l'accolade. Des jeunes ont applaudi. Il s'est retourné et a déclaré, pas loin de l'emphase, que pour les chrétiens iroquois ou français les chemins du Canada conduisaient tous au fleuve et que du fleuve on traversait la mer pour demander au roi des navires qui défendraient contre les

marchands anglais les pêcheries et les fourrures, et en retour, on mettrait ces industries à la disposition du royaume qui assurerait la survie des pêcheurs et des chasseurs, dans les tribus de la Nouvelle-France.

- D'ailleurs, j'ai passé plus d'un an, de 86 à 87, dans les forts de la baie d'Hudson et si vous voulez, je vous raconterai comment nous les avons arrachés aux mains des Anglais...

Mais on commençait à quitter le petit salon en suivant, qui un serveur, qui ses parents, qui son fils, pendant que Marie-Thérèse, Monéglise et son frère passaient par une porte dérobée qui ouvrait sur un boudoir orné de fleurs... Ils l'ont refermée sur eux. Pendant cette étrange sortie, les deux camarades que Charles-François avait envoyés à la recherche de Saint-Mire, sont revenus avec le philosophe, pour constater qu'on ne les attendait pas. C'est dans ces moments de confusion qu'on pose les questions les moins attendues ou les plus percutantes. Jean de Saint-Mire a voulu savoir de Pierre Le Moyne si les Sauvages, dont ne parlait pas la Bible, auraient toujours vécu dans le Paradis terrestre et, sans en être chassés, auraient gardé la grâce sanctifiante. Il a jeté une douche froide sur les esprits ou dans les âmes, si l'on préfère.

Devant l'air incrédule de son interlocuteur, Jean de Saint-Mire crut bon de se présenter, comme pour justifier sa question, et il est allé s'asseoir sur le canapé libre. D'Iberville, la tête encore dans ses forts de la baie d'Hudson, lui a répondu, tout en allant avec lenteur

s'installer près de lui, qu'il laissait la Bible et la grâce aux jésuites qui baptisaient les Iroquois, et qu'il saurait mieux raconter comment il avait bouté les Anglais de la baie d'Hudson ou encore, l'expédition en canots du chevalier de Troie, deux ans auparavant, avec une centaine d'hommes, à travers les glaces et les feux de forêts jusqu'aux forts des ennemis anglais... Le jeune monsieur de Saint-Mire ne savait pas où était la baie d'Hudson, ni ce que les Anglais faisaient dans ces parages.

Le père Vaultier lui coupa la parole. Cette histoire de grâce sanctifiante lui tenait à coeur, et il n'était pas d'accord, pas plus que l'Église d'ailleurs, sur la supposée pureté d'un état sauvage ou primitif. Tout homme avait été frappé par le péché originel. Il n'y avait pas à discuter. Tous les peuples de la terre étaient les descendants d'Adam et Ève, qu'ils soient d'Amérique, des îles du Sud, du Japon, de Chine, de la Barbarie ou d'Europe.

- Mais, dit un élève, pour avoir connu ou subi le péché originel, il aurait fallu que leurs ancêtres aient été les descendants d'Adam et Ève, et partent d'Europe, d'Asie ou d'Afrique, dont parle la Bible, et se rendent aussi loin et sans avoir, comme nous, des voiliers, des boussoles, les cartes de monsieur d'Abbeville ou de Mercat.

Le maître a écarté l'objection en invoquant et le plan de Dieu, et Bossuet, qui s'en faisait le champion dans son *Discours sur l'histoire universelle*, paru il n'y avait pas si longtemps, en 81...

- Mais, justement, l'a interrompu Saint-Mire, Bossuet parle des prédicateurs qui sillonnent l'Europe, l'Afrique et l'Asie, pour que tout devienne Israël, mais il ne dit rien de l'Amérique, en 1681, et elle a été découverte en 1492, le Canada, en 1534, et...

De son doigt levé, comme Moïse devant les adorateurs du veau d'or, le père Vaultier lui a intimé silence. Il obtempéra. Depuis Adam et Ève, l'homme naissait dans le péché, Mais il avait gardé des capacités infinies, propres à sa nature, et la rencontre des rois chrétiens, de leurs amiraux et capitaines avec les primitifs nous avait permis de les voir à l'oeuvre. Ils élevaient, aimaient, nourrissaient leurs enfants, comme n'importe qui d'autre; ils vivaient en société et bâtissaient des empires qui avaient fait l'admiration des Espagnols et des Portugais, et par la suite celle de Montaigne. Inutile d'aller plus loin... Deux ou trois ont encore quitté la salle, si discrètement que seul d'Iberville les a suivis du regard. Il ne pouvait les imiter, assis qu'il était, sur le canapé, entre Jean de Saint-Mire et l'insignifiant, qui était fasciné par ses cheveux, au point qu'il s'était accoudé sur le dossier et en tournait les bouts entre ses doigts. Mais passons. Et je n'ai pas osé raturer les quelques lignes qui suivent, par respect pour le jésuite.

Qu'en était-il de cette grâce sanctifiante, dont notre jeune ami demandait des nouvelles ? Selon Vauthier, il avait eu raison de poser la question. On devait en effet se demander ce qu'elle ajoutait à la nature de l'homme, et la réponse se trouvait dans une définition de la

nature humaine, considérée sous tous ses angles, dans toutes ses composantes, et elle est formée du corps, mais elle est aussi dotée d'une âme, et cette âme au paradis terrestre avait ses pleins pouvoirs. Quand l'homme en a été chassé, il a perdu conscience de son âme. Il fallait une grâce du Christ pour l'élever à nouveau à la vie surnaturelle. Il était persuadé que les Sauvages recevaient cette grâce, quand on leur enseignait que leur nature était la même que celle de ce Dieu fait homme sur la croix.

Les quelques personnes assemblées dans ce boudoir avaient jugé, depuis le début, qu'il leur valait mieux se taire, sauf d'Iberville qui avait commencé à s'agiter, entre autres en repoussant par deux fois les doigts de l'insignifiant qui jouait dans ses cheveux. Sous le coup de l'énervement sans doute, il s'est mis à dire que cette image de Dieu était celle d'un homme crucifié, et il se demandait, en cherchant ses mots, comment les Sauvages pouvaient y voir l'exaltation, ou la preuve, ou encore la victoire de la nature humaine... Pour Vaultier, Dieu souffrant avait le plus d'impact sur l'esprit des primitifs. On l'avait vu ce soir même, durant le spectacle. La Croix répondait au poteau des supplices; la peur de l'Enfer répondait à la crainte des supplices... Justement, c'était cet Enfer qui pour d'Iberville avait le plus grand rôle dans cette histoire! Le jésuite s'est fait conciliant. Cette peur pouvait provoquer un appel à Dieu, sinon une interrogation sur sa justice foudroyante, et quand on passait comme lui plusieurs années au Canada, on s'apercevait qu'un

Dieu fait homme, qui guérissait les malades, qui envoyait ses disciples enseigner la foi à toutes les nations, pouvait aussi détruire l'emprise diabolique que la faune, les pierres et les esprits exerçaient depuis des millénaires sur la nature des primitifs laissés à leurs propres forces. Avez-vous fait beaucoup de conversions ? a demandé Pierre Le Moyne. Pourquoi demander cela ? Pour rien. Il avait entendu dire que des jésuites, presque désespérés devant des conversions qui ne duraient que l'espace d'un matin, avaient demandé d'être remplacés. La robe noire ne savait plus, ce dont monsieur le Canadien parlait. Le monsieur a protesté qu'il ne voulait pas mettre en doute sa parole, surtout devant ses étudiants; il rapportait ce qu'on lui avait dit; il le savait honnête. Le père Vaultier a rougi, comme sur le coup d'humeurs qui l'auraient oppressé dans la région des poumons ou du coeur. Il a demandé de l'eau. Le seul valet qui restait près d'eux, lui en a versé et c'est à ce moment que, parmi un groupe d'étudiants qui baillaient, assis par terre, non loin de la porte dérobée, des voix ont commencé à chanter un hymne où ils reprenaient comme à plaisir les vers *Resurrexit, sicut dixit...*, en les entremêlant du nom d'Agouachimagan. Ils avaient bu trop de vin chaud. Madame van den Bergh s'est levée, et a quitté le petit salon, l'air préoccupé, comme si le service n'était pas à la hauteur ou qu'elle avait oublié quelque chose. Le père Vaultier, qui avait repris du mieux, est revenu à la réalité. Il a rappelé à l'ordre les élèves et les a invités à rassembler les instruments de musique, les costumes,

quand la porte dérobée s'est ouverte. Monéglise, tout souriant, était suivi des enfants van den Bergh qui l'avaient amené tout en haut dans un cabinet secret du confiseur. Il y avait vu une collection fantastique d'arcs, de flèches, de lances, d'épieux et de tomahawks avec des plumes d'oiseaux. Il racontait tout ça, comme s'il en avait vu pour la première fois de sa vie; Charles-François et Marie-Thérèse, encore plus enjôleuse, l'entouraient en le tenant par le bras, la tête appuyée sur son épaule. Les élèves allaient monter au cabinet privé par la porte dérobée, mais Vaultier avait prévu le coup. Il s'est placé devant eux jusqu'à ce qu'ils soient disparus du petit salon.

En prenant congé des Canadiens, de façon un peu embarrassée, il a suggéré à d'Iberville de le rencontrer, le lendemain matin, chez le tailleur dont il leur avait parlé dans la rue Barrillerie. Ils régleraient, d'un commun accord, bien entendu, une partie des frais encourus par les van den Bergh. L'autre s'est récrié; il n'en revenait pas; il n'avait demandé à personne de lui jouer une Noël anticipée... Cependant, beau joueur, il a rassuré Vaultier. Il avait assez d'argent pour rétribuer les valets, les gens de la cuisine. Ce n'était pas la première fois qu'il venait en France. Il connaissait les usages. Non, non, non, il y avait malentendu, a répliqué le jésuite. Et il ne doutait par que d'Iberville, un envoyé du gouverneur du Canada, trouverait tout indiqué de prévoir un souvenir, un don, ou autre chose, qui compenserait tout le mal que s'étaient donné leurs hôtes, de façon si impromptue. Il s'en sentait un peu responsable, sinon coupable. Oui,

c'était lui qui avait eu cette idée de les inviter, une idée qui, si elle avait eu des effets insidieux, n'en était pas moins bonne, il l'en assurait, ne serait-ce que pour ces discussions sur des problèmes de foi, dont les élèves avaient rarement l'occasion de parler avec des exemples concrets à l'appui, comme ce soir... Enfin, il pourrait s'agir d'un don aux missions ou encore mieux, comme Charles-François y est étudiant, une lettre de change à l'ordre du collège, n'est-ce pas ? Quelque chose de symbolique, mais madame van den Bergh lui en serait éternellement reconnaissante.

Décidément, Vaultier avait son marchand de fourrures sous la main et ne lâchait pas le morceau. D'Iberville avait pris le parti de se taire, acquiesçant de la tête, et c'était sans doute celle des mauvais jours. Enfin, on échangea une chaude poignée de main que l'ancien missionnaire ne manqua pas de sanctifier par une rapide bénédiction, si rapide qu'elle pouvait dénoter un doute profond sur la foi de cet homme étrange, flanqué de ce Sauvage converti, doté d'un *naturel* qui décontenancerait n'importe quel libertin.

Pendant ce conciliabule, les enfants et Monéglise étaient restés plus ou moins enlacés devant un canapé, n'osant pas s'y réfugier. Quand le jésuite eut enfin quitté le boudoir, on s'est rendu compte qu'un des élèves était resté, là, dans un coin, derrière une plante verte. C'était Rousseau, un des joueurs de timbale. Aussitôt qu'il a été surpris, lui qui n'avait pas dit un mot de la soirée, il s'est avancé, l'air espiègle, vers Monéglise, pour dire que selon lui les Iroquois

avaient été de tout temps purs de toute faute, qu'ils n'avaient jamais pu pécher, qu'ils ne pouvaient connaître le mal. Cette subite profession de foi *iroquoienne* a laissé les Canadiens et les enfants quelque peu interdits, et avant qu'ils se remettent de leur surprise, il a ajouté que nul, et surtout pas un bon sauvage, ne peut manquer à la grâce, qu'il la connaisse ou pas!

- L'étonnant, mon garçon, c'est que presque tous les hommes manquent à leur corps, même s'ils le connaissent depuis qu'ils sont tombés du ventre de leur mère!

Cette profession *charnelle* était sortie de la bouche de Monéglise qui, tout en rejetant ses bras en arrière, avait entouré les épaules de Charles-François, au visage toujours *matachié* de noir, et de sa soeur de douze ans, rouge de plaisir. Le jeune Rousseau n'a pas tout de suite compris, mais quand la lumière se fit dans son esprit, il s'est précipité vers le cou ou la joue de la fille de l'hôtesse et y a déposé un baiser sonore. Quand il s'est retourné, la mère était devant lui. Elle l'a ignoré, pour demander à ses enfants, d'une voix plus peinée que scandalisée, de prendre congé de leurs hôtes, et aux Canadiens de bien vouloir la suivre jusqu'à leurs chambres; elle savait déjà par le père Vaultier qu'ils devaient partir tôt durant la matinée, et leur proposait de déjeuner vers les huit heures. Comme il était bientôt minuit, il serait bon de... D'Iberville était ravi; Monéglise l'a suivi, l'air revêché. Ils ont traversé les salons, jusque de l'autre côté du hall d'entrée. Des bribes de conversation, en passant près des quelques

parents qui restaient, ont dû convaincre l'Iroquois qu'il faisait mieux de redevenir l'ombre de Pierre Le Moyne; en effet, quelqu'un a parlé de galères pour les vaincus, un autre, de faveurs échangées entre des guerriers Iroquois et des Canadiens sans le sou pour se soustraire à la justice, un troisième a dit qu'un Iroquois libéré, c'était louche... Il s'était même arrêté près des gentilshommes campagnards qui avaient parlé de faveurs érigées en système, et Le Moyne l'avait tiré par la manche. Dans le hall, ils ont salué de la main les derniers élèves qui partaient avec des violons et des trompettes dans leur étui; madame van den Bergh les a assurés, que les timbales seraient rapportées au collège sur le coup des dix heures. Des valets éteignaient les lanternes, les candélabres; Monéglise a remarqué qu'on descendait les lustres, dans les salons; il s'est avancé pour mieux voir, et s'est trouvé sur le passage de l'homme qui l'aurait bien envoyé aux galères; ils se sont arrêtés à un empan l'un de l'autre et se sont jaugés, mais le fils de cet invité est arrivé avec les troussees de maquillage qu'il avait oubliées derrière un tableau; Monéglise, à brûle-pourpoint et avec son plus bel accent français, a dit que tous les hommes de la terre finissaient donc par *se matachier* comme les Sauvagesses; l'homme a reculé, encore plus méfiant, et le commandant des forts de la baie d'Hudson, qui s'était approché, a regretté de ne pas avoir le plaisir de connaître monsieur et a débité ses titres à se présenter sous peu chez le roi avec Pierre Monéglise un Iroquois tsonnontouan, né dans la tribu des Onontagués, qui

gracié à Québec par le gouverneur Denonville se consacrait à rapprocher les factions ennemies en l'accompagnant pour offrir lui aussi ses services à Sa Majesté; tout cela, dit en un seul grondement de canon et la main tendue, que l'autre a prise en marmonnant son nom, sa fonction, et en présentant son fils qui avait un autre nom, sans doute du côté maternel, dont personne ne s'est rappelé; Monéglise s'est incliné bien bas, en donnant la main au gentilhomme. Les feux s'éteignaient les uns après les autres; tous les visages avaient la peau sombre d'Agouachimagan, dont des garçons, une fois arrivés dans la rue, répétaient le nom. Madame van den Bergh se tenait à distance, souriant aux derniers invités, à qui elle avait déjà souhaité bonne nuit. Les Canadiens l'ont rejointe, et ils sont montés à l'étage des chambres.

confidences

Charles-François avait tenu à ce que Monéglise occupe une chambre, dans ce qu'il appelait ses appartements; il voulait être le premier à lui souhaiter bon matin. Ce complot avait été ourdi - madame van den Bergh avait une façon bien à elle de prononcer les R, du plus profond de sa gorge - tout juste après le spectacle, devant le buffet, disait-elle en riant. L'ami Pierre dormirait dans une autre, au bout du couloir. Une grande pièce, avec sur la gauche un foyer flanqué de deux fenêtres; un lit à baldaquin tout au fond à droite; et au centre, deux fauteuils et une chaise devant une table avec du papier, des livres.

- Je viens ici, quelquefois, pour écrire.

On avait apporté ses sacs. Il ne savait comment la remercier du trouble qu'elle s'imposait. Elle l'a prié de n'en rien faire et en tournant sur elle-même comme si elle cherchait où s'asseoir, s'est demandé si elle ne resterait pas deux minutes avec lui. Elle l'a regardé. Il lui a indiqué qu'elle pouvait prendre place, là, et il s'est assis dans l'autre fauteuil. Il s'est retrouvé ainsi, dans un tête-à-tête imprévu avec son hôtesse, qui l'assurait que les épaules nues des femmes leur interdisaient de se récrier, si elles apercevaient sur une scène peu ou mal éclairée les cuisses et le dos nus d'un homme. Elle

a éclaté d'un grand rire. Voulait-il boire quelque chose ? Non, il avait déjà assez bu et se demandait encore s'ils n'auraient pas mieux fait d'aller dormir dans une auberge; il y en avait une, dans la rue... Inutile de revenir là-dessus, et Charles-François ne le lui pardonnerait pas ni le père Vaultier, avec qui elle a tout arrangé. Oui, c'est vrai, le jésuite lui en avait parlé; il le verrait d'ailleurs, demain. Elle le connaissait bien ? Tout en semblant ravie de la question, elle a mis un certain temps à y répondre. Elle le connaissait, oui. Un homme droit, honnête... Mais saurait-on jamais ce qui s'était passé à Québec ? Il restait toujours évasif sur les raisons de son retour. Vous ne trouvez pas ? Il n'en savait pas plus qu'elle. Il ne fréquentait pas beaucoup les gens des villes ou des villages. Il passait sa vie sur la mer ou dans les forêts. Et cela vous va très bien, monsieur d'Iberville. A-t-il rougi ? Ah! elle était incorrigible, dit-elle. Elle avait gardé les façons de sa mère qui voulait tout savoir quand un homme arrivait de par delà les mers. Au-delà des mers, dit-il, c'est loin, l'au-delà. Ils ont ri. Une bûche, c'était à prévoir, a craqué et les flammes ont jailli plus haut, un moment. Ils les ont regardées retomber et il a remarqué les bougies autour d'eux. Il n'en avait jamais vu autant. Il faisait clair comme en plein jour. Mais la couleur des draperies et des tapisseries y était pour beaucoup, dit-elle; son mari les avait obtenues pour rien, à Amsterdam, dans l'inventaire après décès, d'un huguenot. Les motifs des rideaux seraient inspirés de dessins de Rembrandt, ce qui lui a rappelé qu'il y avait deux ans,

en pleine forêt, il avait rencontré le fils d'un Hollandais et d'une Algonquine. Ah! Oui ? Mon Dieu, que de gens on rencontre dans ces forêts. Ce monsieur Monéglise, l'avait-il aussi trouvé dans une forêt ? Le commandant des forts de la baie d'Hudson a paru désarmé. Il s'est penché un peu et les mains croisées entre ses genoux, il a regardé l'âtre où des bûches se consumaient aussi bien ou aussi mal que celles qu'il voyait depuis son enfance dans les cuisines et les chambres de Montréal, ou chez les tribus sauvages avec son père, ou dans des expéditions de chasse et de pêche, ou encore dans les entreponts des navires; récemment avec des soldats français, en remontant les rivières et les lacs du Canada, ces bûches de bois n'étaient plus que des branchages, du *petit bois*, et dans les forts glacés de la baie d'Hudson elles n'existaient plus, c'étaient des herbes sèches ou de la tourbe qui se liquéfiaient carrément dans des chaudières de fonte; l'huile fumait sous des mèches mal allumées près de s'éteindre qu'on rallumait et enfin laissait mourir pour dormir contre le corps des autres, sous des amas de fourrures qui sentaient la fumée froide, la cendre et quelquefois dans leurs plis les derniers souffles d'un vent frais près de l'eau... En regardant des bûches qui brûlent, on raconte ce qu'on n'a jamais pensé dire. On est fatigué; on a assisté à une supposée tragédie où les événements étaient tissés, tricotés comme une courtepointe, empilés comme des rameaux d'épinette sur les longues maisons des Iroquois, des légendes aussi mystérieuses que des trouées noires dans les bois,

l'été, à neuf heures du soir; une tragédie de paradis terrestre et de crucifixion où se profilaient les navigations vers la mer de l'ouest et les expéditions à travers les eaux, les déserts et les forêts, qui faisaient reculer la forêt toujours plus loin; tout cela rabouté aux gestes et aux paroles des robes noires, librement dirigées par un plan de Dieu qui donnerait la grâce aux humains... On en est arrivé à ne plus comprendre ce qu'on devient pour les Français de France, qui ont peut-être raison de rester sur leur terre et entre leurs murs pour tout simplement vivre, au lieu de se perdre dans l'immensité et *de fuir tous les humains*. Serait-ce aussi l'ennui ou l'embarras d'avoir vécu, depuis près de quatre mois, en compagnie d'un homme, sans trop savoir pourquoi, qui a poussé Le Moyne à raconter l'improbable à une femme qu'il ne connaissait pas, à lui dire qu'il était devenu l'ami d'un Sauvage, parce qu'il lui ressemblait ? Deux êtres humains, quand ils s'inventent l'un par l'autre, l'un avec l'autre, ne peuvent se conformer qu'à eux-mêmes et ce fut le cas, quand le hasard provoqua sa rencontre avec un prisonnier iroquois à la prison de Québec, au début de novembre 1687... Pendant ces confidences, elle et lui resteront dans leur fauteuil. Quelquefois, l'un d'eux se penchera, prendra le tisonnier, ravivera les flammes du foyer, et c'est le silence de la maison en cette nuit d'hiver qui rendra étonnant ce récit, plus que les faits eux-mêmes qui seront jugés invraisemblables par des esprits bilieux. Ils correspondent pourtant à l'esprit facétieux de Monéglise et à celui plus fanfaron ou poseur du troisième fils de

Charles Le Moyne qui a toujours dû se démarquer de ses deux frères aînés, Charles, le baron de Longueuil, et Jacques, le sieur de Sainte-Hélène, qui n'étaient pas aussi frondeurs et aussi ambitieux, mais ils bénéficiaient, du moins aux yeux du cadet qui s'estime lésé des années que les autres ont vécues avant lui, de l'appui paternel et surtout de sa volonté de transmettre le plus tôt possible à ses enfants, donc aux premiers nés, son attachement à la terre, pour se disculper d'avoir quitté le pays des ancêtres, de s'être mis au service de religieux obsédés par Dieu et de se retrouver avec d'autres zélés, fondateurs de Montréal, en lutte constante avec des tribus sauvages qu'il aurait préférées, du moins, on l'imagine, converties, pacifiées et prêtes à faire du commerce avec lui... Cette intrusion dans les ressorts inconscients ou non de Pierre Le Moyne paraîtra elle aussi compliquée, sinon aberrante, aux esprits chagrins, mais les fils des Canadiens immigrés devaient chacun à sa manière assumer ces inextricables situations, et on ne fera croire à personne que Pierre Le Moyne, qui rêvera un jour d'unifier l'Amérique en une seule contrée, préfère les solutions faciles, sans danger. Non, dans quelque aventure qu'il se retrouve, il provoque le destin et s'amuse même à en fuir les conséquences, quitte, par la suite, à obliger le monde entier à le protéger des poursuites légales ou autres qui peuvent en découler, tout en se lançant dans de nouvelles aventures imprévues, qui paraîtront folles ou sans issue à n'importe qui d'autre. Il ne laisse rien échapper qui soit marqué d'un appel du grand large ou d'une

fascination pour les lointains *profonds* du pays, et il se tire toujours à temps des pièges qu'on lui tend, pour le garder sur un coin de terre.

À ce moment même où il est bien possible que je *dérape*, comme le dit une de mes soeurs quand je perce à jour ses menées hypocrites et n'écris pas de façon conforme à ce qu'elle juge raisonnable, l'ami Pierre parle à madame van den Bergh de son histoire avec Geneviève Picoté de Belestre. La mort de son père, à la fin de l'hiver 1685, l'a retenu dans sa famille plus que de coutume; il s'est occupé des *engagés* comme on dit là-bas, des serviteurs qui travaillent dans et autour de la maison; il a donc passé l'été sur l'île de Montréal. Au début de l'automne, avec ses trois frères plus jeunes, il *nage* en canot avec quatre filles, dont Geneviève, jusqu'aux îles de Boucherville; moins d'une heure, pour s'y rendre; un dimanche matin après la messe; ils ont mis à l'eau l'embarcation, en-dehors de la palissade de Ville-Marie, au bout des champs, derrière un bouquet d'arbres, pour énerver personne; vous savez, des bruits courent sur des bandes d'Iroquois qui vous tombent dessus à l'improviste et partir avec des filles, un dimanche, pour bien des gens, c'est vivre comme les Sauvages; les filles comme les garçons *avironnent* dans ces canots d'écorce où quatorze peuvent embarquer; ils mesurent jusqu'à 9 toises; un siècle plus tard, on dira qu'ils font presque 18 mètres; dans certaines des colonies anglaises ennemies, ça donne 35 à 40 pieds, mais il lui faut avancer dans la trame du récit, le structurer, lui donner forces vives, un air de monsieur de La Fontaine, celui des

Contes..., comme dans *L'Amour mouillé : Ouvrez, dit-il, je suis nu...* Alors, survient dans l'histoire de ce dimanche un prénommé Joseph, son benjamin, et aussi le plus jeune du groupe; il a dix-sept ans; il est amoureux de Geneviève. J'ai accepté d'y aller avec eux, pour faciliter leur rencontre, surtout que Paul, mon cadet - il avait 21 ans, je pense - , aurait aimé lui aussi aller aux framboises, comme on dit, avec cette Geneviève; je me demande si on ne voulait pas montrer à Joseph, de façon détournée, que la Geneviève aimait surtout batifoler, faire la roue, tourner comme une aile de moulin, se retrouver sur les mains, sa jupe lui retombant sur les épaules, et rien en-dessous; sur le fleuve, elle donnait des coups dans l'eau avec son aviron et nous éclaboussait sans bon sens, mais sans danger, on naviguait pas loin du rivage, à quelques aunes; et ce jour-là, les filles comme les gars, on était nus comme des vers; ça faisait du bien; il faisait chaud comme en été... Une bûche s'est effondrée et une grosse étincelle a fusé jusque sur la robe... Elle l'a secouée.

- Je vous écoute, monsieur d'Iberville.

Il a suffi de cette interruption et de cet appel de la voix pour enhardir encore plus ce courtisan, malhabile ou trop habile à force d'inconscience, qui risquait de perdre toute retenue, comme si au lieu de se confier à une dame il parlait à des marins. Moi, la belle Geneviève, on m'en avait parlé, mais je ne la connaissais pas; j'étais plus souvent en mer avec des marins, des pêcheurs, ou avec des Sauvages en forêt. Elle, justement, on la disait amoureuse des

Sauvages... Il a hésité. Tout à coup, il ne savait plus s'il devait raconter la suite. Il disait n'importe quoi; et des choses qui n'avaient plus grand rapport avec Monéglise. Mais si, il le pouvait, dit-elle. Oui, il le pensait aussi. Mais pouvait-elle s'attendre à ce qui s'était vraiment passé ? Il devait pourtant le dire, parce que cette sortie en canot était la raison même qui amènerait un huissier à le confondre avec un prisonnier iroquois. Madame van den Bergh avait maintenant assez d'éléments pour se dire que la virée en canot avait tourné au drame. À première vue, elle a pu croire que la Geneviève serait victime de l'un des quatre hommes ou des quatre à la fois, mais qu'en serait-il des trois autres filles ? Attendons voir, comme on dit. En arrivant dans l'île, une bande de filles et de garçons est sortie du bois; des chrétiens iroquois qu'ils connaissaient. Ils venaient du Sault Saint-Louis. Ils sont tous alors entrés dans l'eau, en se bousculant. Dans ce groupe, des Français, qu'on n'avait pas reconnus, parce qu'ils parlaient iroquois et portaient des bracelets comme eux, se sont mis à poursuivre Geneviève, dès qu'ils l'ont aperçue; ils voulaient nager avec elle, lui enfoncer la tête sous l'eau, mais elle leur glissait des mains comme un poisson, un poisson qui m'est passé entre les jambes et en remontant à la surface, s'est frôlé contre moi et a tenté, par jeu, deux ou trois fois de monter sur mes épaules; les yeux de Joseph me tiraient des flèches; mes autres frères, Paul et François, l'ont entraîné plus loin; c'était sérieux, pour lui, cette histoire de fille. Je nageais vers la rive, quand Geneviève,

par derrière, s'est hissée sur mon dos; aussi forte qu'un garçon, elle m'emprisonnait les cuisses entre ses genoux; quand je plongeais, elle gardait sa tête collée à mon dos, les mains... Ce n'est pas nécessaire d'aller plus loin.

- Ça me rappelle un marin...

Madame van den Bergh avait glissé de son fauteuil et s'était retrouvée assise par terre, les reins appuyés sur le bord du siège. Les flammes allumaient par moments son front, et ses yeux; d'Iberville la regardait du coin de l'oeil, sans tourner la tête.

- ...chez mes parents, disait-elle, dans un petit port, près des bouches du Rhin; il était arrivé comme vous, un soir, des Açores; mon père ne l'attendait pas; il l'avait connu durant une escale au Portugal; il avait la peau brûlée par le soleil; une courte barbe encore noire; ces sourcils étaient gris; il m'a regardée durant tout le repas; mon père s'en est aperçu et s'est moqué de lui; ma fille n'est pas pour toi, qu'il lui a dit; j'étais déjà promise à un autre marin, un capitaine et encore mieux, un marchand qui voulait faire le commerce de la canne à sucre; il était parti depuis des mois et devait revenir dans une semaine ou deux; vous le connaissez, il est devenu mon mari; un autre capitaine nous avait dit l'avoir croisé dans le port de Marseille, où il entrait pour prendre une cargaison de vins; c'était son dernier voyage avant notre mariage et mon départ pour Orléans, au centre de la France; le pays de la confiserie, qu'on disait; dans le petit port où je suis née, j'avais hâte qu'il revienne, et ce marin, qui

me regardait, l'avait déjà vu, lui aussi, sur le pont de son voilier; il m'a dit qu'il avait une barbe comme la sienne; je n'avais jamais vu mon fiancé, la barbe longue; et mon père continuait de lui dire que les marins ne valaient pas les capitaines de navire ni les marchands; quand il a eu fini, j'ai dit que les marins étaient aussi beaux que les marchands; mon père a arrêté de sourire; j'ai failli perdre connaissance; je ne savais plus ce que je disais... À table, avec vos parents... ? Et mes deux petits frères. Ils n'écoutaient pas. Ils mangeaient. Ils n'avaient pas le droit de parler; ils étaient encore trop jeunes. Mais ils ont eu la surprise de leur vie, quand ils m'ont vue dans cet état. Le Moyne a fait alors une réflexion étonnante, sinon hors de propos.

- Quelquefois, les choses les plus... horribles...

Qu'entendait-il par ces choses horribles ? S'était-il mis à la place du père rigoriste ou à celle des deux enfants qui n'avaient jamais vu leur soeur ainsi, le visage décomposé ? Il aurait sans doute mieux fait de souligner l'honnêteté, admirable, de la jeune fille que madame van den Bergh était alors, mais celle-ci n'en a pas fait de cas et a plutôt saisi l'occasion pour dire, sans le dire vraiment, que la chose, qui serait considérée horrible par les autres, avait été consommée par la suite, et qu'elle n'y voyait rien d'horrible.

- Je ne dirais pas que ces choses sont horribles; pensez au roi, qui a été le père de huit enfants naturels, devenus depuis, légitimes. Un époux peut lui aussi légitimer, sans bruit, par amour. Ainsi, par

bonheur, je l'aime, vous savez, et je lui suis soumise pour toute ma vie. Il a toujours traité Charles-François comme son fils.

Elle a souri. Mais si jamais, le lendemain matin, il arrachait son Charles-François à son Sauvage et lui disait ce que cette nuit elle avait enfin avoué à quelqu'un, qui n'était pas un prêtre, elle lui arracherait les yeux. Elle souriait toujours. Il n'a pu que reconnaître l'évidence. Ces choses... arrivaient aussi et surtout, en pleine nature. Pour elle, peu importait la nature, la forêt ou la mer. Une maison avait suffi. Dans une maison pleine, où tous les regards sont tournés vers vous, du moins, c'est l'impression que vous en avez, on pouvait aussi s'isoler en pleine nuit, au bas d'un escalier. Les planchers ne craquaient plus, ou s'ils craquaient, vous mettiez le pied là, sur cette planche, sur ce noeud, sur ce joint qui ne craquerait pas, et cet homme, celui que vous attendez à la faveur de la nuit, dans un jour où vous êtes fertile, vous le savez, il n'y a plus que lui et vous lui donnez tout, parce qu'il vous a trouvée là, à cette heure-là, à cet endroit-là; tout s'ajuste, tout s'ouvre, tout jaillit, et vous gardez le souvenir de sa main qui ferme vos lèvres, et les rend dures comme des falaises de jouissance, cette jouissance qui creuse des cavernes où seuls les pirates ont accès...

- Vous avez donc tout dit à votre mari...

Elle a repris place dans le fauteuil et à son tour supposé que cette Geneviève l'avait livré à la justice, mais sans succès apparemment. Il était libre, non ?

- Quand je rentrerai au pays..., dit-il.

- Votre pays, c'est le Canada ?

Il est resté songeur. Il rentrait au pays, oui, mais il ne savait pas si ce serait toujours son pays. Quelquefois, il lui semblait qu'il devrait le chercher plus loin. Vous voulez dire la mer de l'ouest... ? Elle savait aussi cela ? Mais oui. Son mari se moquait de cette mer mythique, en badinant, bien sûr. On avait beau s'en moquer, il la préférait aux mers du sud... Elle allait sûrement rire de lui, il craignait les régions du sud, comme si elles allaient damer le pion à l'ouest, à la mer de glace. Les animaux à fourrure n'avaient pas d'avenir dans les mers du sud, qu'il éviterait le plus longtemps possible. Mais, dit-elle, vous n'avez pas pu éviter Geneviève de... Comment s'appelle-t-elle déjà ? Picoté de Belestre. C'est sa famille qui m'en veut, surtout. Mais elle, vous l'aviez sur le dos, non ? Et le récit a repris son cours. La nymphe Geneviève retenait son Neptune. Si bien, et c'était trop bon, qu'il était hors de question pour lui de sortir de l'eau, là où il y était entré, là où l'attendaient les filles et ses frères qui ne l'avaient jamais vu bander comme un cheval avec une femme sur ses épaules et sortir de l'eau, tout nu, parmi les Sauvages qui autour d'eux battaient l'eau du fleuve comme les peaux tendues de leur tambour. Quand ils l'ont vu replonger vers le large et contourner le cap contre lequel se brisait le courant, ils sont devenus presque silencieux; ils ont tous entouré Joseph, lui ont caché le soleil, la vue du fleuve - c'est Paul qui m'a tout raconté par la suite

-, et l'ont porté sur la rive comme on porte un chef victorieux, ou un blessé, ou plus simplement, un garçon qui doit sentir que le monde existe toujours après la mort de ses premiers désirs, même s'il ne sera plus jamais pareil; et moi, je ne pensais plus à mes frères. Dans les remous du fleuve, je nageais, je plongeais avec elle, toujours sur moi comme le ventre d'un dauphin sur la vague. D'un coup de rein, je me suis retourné sur le dos; elle a lâché prise, et c'est moi qui a roulé sur elle; ses cuisses étaient ouvertes comme la mer dans le sillage creusé par les navires, et j'ai voulu parvenir plus avant, tout au loin, jusqu'à l'étrave, là-bas, où j'avais cru ne jamais aller...

- Vous parlez bien, messieurs les marins du Canada.

C'était monsieur van den Bergh, qui écoutait derrière eux. Faut-il faire craquer une bûche, pour étoffer le silence ? Il les a rassurés. Il venait d'entrer dans la chambre. Il s'est assis au pied du lit, un peu en retrait. Il était de ces hommes qui jamais ne s'interposent entre leur épouse et l'objet de ses préoccupations, qu'ils adoptent aussitôt. On les oublie, tellement ils sont de la même nature que cette femme qui leur rend supportable la vie qu'on doit soutenir tous les jours dans ce monde. On sait qu'elle lui dira tout, non pour le pousser à se venger ou à dominer les autres, mais parce qu'ils sont du même métal, du même alliage, de la même eau, et pourquoi pas, du même ciel...! Il lui a ainsi suffi de quelques mots pour le rendre attentif aux rencontres aventureuses, l'automne précédent, de monsieur d'Iberville qui a repris son récit, comme si rien ne pouvait l'en

empêcher et que sa témérité, spontanée au combat, se raffermissait ici, à mesure que ses paroles se prolongeaient. Après cette fougue qui avait traversé leurs corps, après cet abîme où elle l'avait entraîné, où il avait plongé avec elle, ils ne se sont même pas embrassés. Ils ont pris pied sur la grève et sont allés retrouver les autres qui avaient allumé un feu, un peu plus loin. Ils ont mangé du maïs. Joseph s'occupait d'eux avec un de ses amis iroquois qui ne l'a pas laissé de tout l'après-midi. Il leur a marché sur les talons pour entrer dans le fleuve; il a fait le mort avec eux au fond de l'eau, pour se laisser emporter, mous comme des noyés, sur le rocher brillant de mica. Mais Geneviève et Pierre ne se sont plus revus.

Le printemps suivant, au mois de mai, elle et sa famille... On savait la suite. On l'avait accusé de l'avoir mise enceinte. L'affaire était maintenant publique. Van den Bergh s'est montré compatissant, en reportant la faute sur un autre homme qui peut-être, lui aussi, cet été-là. Le Moyne a répondu qu'il était peut-être, aussi, le seul. De toute façon, il ne le saurait jamais. Mais pourquoi, moi ? Les garçons, et les Sauvages, et les filles, on savait tous pourtant ce qu'il fallait éviter pour que ça n'arrive pas. Lui, d'habitude, il regardait faire les autres; il s'était même caché dans les cales des navires ou tout en haut des arbres, quand il était plus jeune; et il a avoué qu'il s'était souvent demandé pourquoi les corps voulaient à ce point entrer dans les creux des autres. Pourtant, il y avait la mer, et le vent qui nous enveloppait tout autant.

- Seriez-vous un pur esprit, monsieur le navigateur ?

C'était madame van den Bergh.

Ils ont ri. Mais à peine. Et pour le reste, il ne leur parlerait pas des exploits, des ordonnances, des convocations qui l'ont poursuivi chez sa mère ou chez son frère aîné, durant qu'il était dans les glaces de la baie d'Hudson. À son retour de France, on l'attendrait, à Québec, au moment où il descendrait sur le quai. Pensait-il vraiment que cette fille pouvait prouver qu'il était le père de l'enfant ? Cela n'avait pas d'importance pour lui, parce que la famille était prête à tout; comme si on voulait sa peau, depuis la mort de son père. Déjà, quand on a appris par les coureurs de bois qu'il était parti du fort Monsoni, à la baie d'Hudson, on s'est rendu l'attendre du côté de l'est, à Québec, mais lui, avec son frère Paul et un autre, Jacques, il avait repris le chemin de l'ouest, celui que leur expédition avait suivi à l'aller, en montant vers le nord, et il avait descendu en canot les rivières d'en-haut jusqu'au lac Abitibi et de là, jusqu'à l'Outaouais et à Montréal; personne ne voulait les croire, mais à la baie, la rivière Nemiskau était presque à sec, ils n'avaient donc pu la prendre, pour rejoindre le Saguenay et descendre sur Québec.

- De l'est à l'ouest, par le nord, et retour vers l'est... Vous nous donnez le tournis, monsieur d'Iberville.

On lui avait déjà dit - c'était une réflexion de son fils, Charles-François - que dans les récits des Canadiens et des jésuites sur leurs voyages il y avait tellement de noms de lieux, et surtout des noms de

rivières inconnues, que leur langue apparaissait comme une langue étrangère. Pierre n'écoutait pas. Il est arrivé avec ses deux frères à Lachine, sur l'île de Montréal, et un des hommes engagés lui a dit que l'enfant était né, que la famille des Picoté l'attendait. Il s'est alors caché dans le hangar des fourrures jusqu'à la tombée de la nuit; c'était les derniers jours d'octobre. Joseph est venu le chercher en canot, à la pointe de l'île; ils l'ont contournée par le nord et ont filé, la même nuit, jusqu'à Sorel; le lendemain soir, le 30 octobre, il était à Beauport chez les Juchereau, le grand-père d'une de ses amies. Cette amie était-elle au courant ? Il eut un mouvement d'impatience. Comment ne l'aurait-elle pas su ? Au Canada, les nouvelles embarquaient sur les bateaux ou dans les canots d'écorce, et en débarquaient aussi criardes que des oiseaux au printemps. Madame s'est alors levée pour aller se blottir contre son mari. C'était le 3 novembre; l'an dernier. Il venait de rencontrer le gouverneur Denonville. À Beauport ? Non, c'était à Québec, tout près de Beauport, sur l'autre rive. Ce Denonville, on disait à Orléans qu'il n'en avait plus pour longtemps au Canada. Ah! oui ? On verrait bien. Tandis que le 3 novembre au matin, très tôt, il a aperçu au détour d'une rue le huissier Marandeu qui venait sur lui avec une requête. Le beau-frère de Geneviève voulait qu'on le jette en prison. Et au bas de la requête, une ordonnance de l'intendant Champigny : aucun capitaine ni quiconque ne devait l'embarquer, pas plus dans un trois-mâts que dans une chaloupe. Comme il venait de voir le gouverneur,

il a gardé la tête froide. Il devait partir pour la France, à force de loi s'il le fallait. Mais l'autre, ce Marandeu de malheur, continuait à le regarder, l'oeil malin. Tu veux m'arrêter ? que je lui dis. Cours toujours, mon bonhomme, c'est pas fini. Ah! pour ça, qu'il a répondu, je l'savons que vous courez à la voile et à l'aviron, monsieur Le Moyne. Ben alors, que j'lui fais, j'ai reçu ton exploit, prends le large. Ces répliques historiques, prononcées dans les rues de Québec, le 3 novembre 1687, passionnaient autant, sinon davantage, monsieur et madame van den Bergh, que la Noël anticipée de leur fils et d'Arnault de La Gueule. Mais le huissier ne voulait pas déguerpir. Le Moyne l'a sommé d'arrêter de le regarder avec cet air de Mardi-Gras. Il y aurait alors, a dit l'autre, nécessité que monsieur l'accusé veuille bien l'écouter un brin. Il n'y avait pas d'accusé qui tienne, à des lieues à la ronde. Oh! pour que oui! Il avait pour son dire, lui, que l'accusé finirait en prison, mais il ne voyait pas matière à offense dans leur désaccord de violon, il ne faisait que son travail vis-à-vis monsieur le bouteur d'Anglais. Évidemment, que le *bouteur* s'est alors radouci; le huissier connaissait ses travaux dans la baie d'Hudson et savait qu'il l'avait nettoyée des Anglais. Mais une chose le chicotait. Qu'est-ce qu'il avait à me regarder, comme si je sortais d'une boîte à surprises. Se croyait-il au carnaval, en plein mois de novembre ? Oh! non, qu'il a répondu. Ce qui le faisait rire, ou plutôt sourire, sauf son respect, c'était ce visage d'Iroquois qu'il avait. Comment ça, d'Iroquois ? Si

j'avais eu une épée, je vous le jure, j'aurais tenté de le trucider, mais le huissier s'est confondu en excuses, en pardon par-ci, pardon par-là, tout en reculant de trois à quatre pas et en disant que ce n'était pas monsieur l'accusé de la requête, qui avait l'air d'un Iroquois, mais l'Iroquois de la prison qui avait un visage de Français. Oui, monsieur, qu'il lui disait, celui de la prison a le même visage que vous, le fils de Charles Le Moyne, qu'il voyait devant lui, ci-devant. Et c'est alors que tout avait commencé. Il avait violé... Imaginez! qu'il disait à ses hôtes d'Orléans. Une femme s'était accrochée à ses reins, à son dos, les ongles dans ses épaules, il l'aurait violée, séduite, lui aurait promis des noces éternelles par le biais d'intrigues qui étaient devenues, comme paraît-il que c'était écrit sur l'exploit, de la familiarité, on avait dit n'importe quoi à son sujet, et il apprenait, ce matin-là, à Québec, que devant la prison, le huissier avait aperçu, cela faisait quelques minutes, un homme qui était lui, Pierre Le Moyne, un homme à qui il s'était adressé, à qui il avait donné ce même nom, et cet homme ne l'aurait pas démenti, aurait pris la requête comme si de rien n'était, comme s'il était lui, tandis que par bonheur un vrai Sauvage, celui-là, à la peau beaucoup plus brune, était arrivé sur les entrefaites et lui avait demandé en iroquois ce qu'il faisait avec des papiers de loi adressés à un Français *dessouché* de France. Le huissier avait commencé à sentir un air de fumisterie. Cet homme qui lui avait répondu comme s'il était l'accusé, avait alors dit en français que même ici, à Québec, on

l'appelait Pierre d'Iberville, que le gouverneur avait dû l'apprendre, qu'il lui faisait donc signifier un avis de repartir chez les Tsonnontouans, qu'il était libre; il s'apprêtait à décacheter le parchemin, mais Marandeu l'a arrêté; même s'il ne comprenait pas l'iroquois, ça crevait les yeux qu'il y avait maldonne; même que l'autre, à la peau brune, qui venait d'arriver, avait commencé à se moquer de lui.

Les van den Bergh ont alors tenté de reprendre pied dans cette saga et d'Iberville a dû y mettre du sien, y faire un peu d'ordre. Monéglise avait été fait prisonnier avec d'autres Iroquois durant une expédition dans leur pays et quand on les avait embarqués à Québec pour aller ramer sur les galères de France, lui et un autre avaient été déclarés trop malades pour le transport, enchaînés dans la cale. Ce matin-là, on les avait laissés sortir; on savait qu'ils n'iraient pas loin; des Iroquois habillés comme des apprentis, ça aurait attiré l'attention. Madame van den Bergh s'est étonné que le huissier ait cru que c'était d'Iberville; elle ne l'imaginait pas habillé comme un apprenti! Oh! mais si, qu'il a protesté à son tour. Si elle le voyait, quand il débarquait de canot et rencontrait les Marandeu et compagnie, elle le trouverait plutôt en guenilles. Tout ça, pour dire qu'il voulait connaître cet Iroquois qui selon Marandeu lui ressemblait comme deux gouttes d'eau et en plus se faisait appeler Pierre d'Iberville. Il s'était donc précipité à la prison. Pour madame van den Bergh, cette précipitation était plus que de la curiosité;

c'était un besoin irréprouvable que vous aviez, monsieur d'Iberville! Et en plus, en allant à la prison, vous vous rendiez à la justice, non ? C'était vrai. D'autant plus qu'ils ont pensé qu'il se constituait prisonnier, mais qu'on le croie ou non, il s'est servi de l'ordonnance, pour les empêcher de l'arrêter : il y était écrit noir sur blanc qu'il ne pouvait bouger de Québec et cela, tout Québec le saurait, parce que l'arrêt serait affiché sur le port dans quelques minutes, et tout Québec le garderait dans Québec, alors, la prison, on pouvait la remettre au lendemain, mais pas avant qu'il ait parlé à celui qui lui ressemblait. Est-ce qu'il vous arrive de réfléchir deux ou trois minutes, calmement, en prenant une bière ou deux, a demandé le confiseur. Il a esquissé un sourire et du revers de la main, il a effacé le commentaire, pendant que survenaient autour de lui, devant les murs de la prison, trois ou quatre gardiens ou connaissances des gardiens qui, au courant de l'affaire, ont délibéré une minute ou deux sur la véracité, la possibilité ou la négation de la ressemblance, pour enfin statuer qu'elle était même frappante, a dit un gaillard; le dit gaillard avait déjà fait affaire avec sa famille et en plus il était coureur de bois, ce qui était interdit, pour ne pas laisser le commerce des fourrures à n'importe qui; alors, ce gaillard n'avait donc qu'à filer doux, sinon, il le dénonçait, et c'est comme ça, qu'il a pu se promener une bonne heure dedans les murs avec cet Iroquois que son père, Charles Le Moyne, avait remarqué, imaginez-vous, quand il était allé dans son village avec l'expédition de La Barre... Qui était

ce La Barre ? Le gouverneur qui a précédé Denonville. Jamais entendu parler. Valait mieux pas, parce qu'ils avaient tous failli y crever, dans sa parade militaire chez les Iroquois. De toute façon, c'était du passé, ça faisait quatre ans, et l'important, c'était les paroles de son père, quand il avait vu le jeune Iroquois, paroles que l'Iroquois lui avait répétées. Mais avant, il fallait faire un autre de ces détours qui énerveraient n'importe qui. Il fallait préciser que l'Iroquois de la prison parlait déjà français, un peu de la façon dont les jésuites parlaient les langues sauvages, les premiers jours; le français, il l'avait appris avec les prisonniers, avec les gens de l'infirmerie, des hommes ou des femmes, il ne savait pas. De toute façon, il lui a raconté que son père aurait dit. Vous permettez que je dise ce qu'il a dit, même si je passerai peut-être pour... Comment dites-vous ? *Outercuidant* ? Vous voulez dire outrecuidant, mais pourquoi donc, a demandé madame, en ajoutant que s'il pouvait lui arriver de l'être, elle le comptait pourtant parmi les honnêtes hommes qu'elle avait rencontrés, et elle a jeté un oeil moqueur à son mari, qui n'a pas bronché. D'Iberville non plus, dans son fauteuil, l'oeil presque toujours rivé sur le foyer, où il n'y avait plus que des charbons incandescents. Son père avait dit à l'Iroquois en iroquois, car il parlait les langues du pays, qu'il avait presque l'âge de son fils Pierre qui avait, comme lui, un beau visage, et de fil en aiguille le jeune Sauvage lui avait demandé de répéter comment s'appelait son fils qui avait le même visage que lui, et le père répétait que son fils

s'appelait Pierre d'Iberville. Depuis ce temps, les Tsonnontouans, surtout les jeunes, lui donnaient mon nom pour se moquer. Mais pourquoi Monéglise ? ont demandé mari et femme. Ça, c'était aussi son père, mais il ne le jurerait pas, qui aurait repris sa boutade sur son prénom, *Pierre, tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon église*. Et il avait aussi appris du prisonnier, ce qui était encore plus étrange, que Charles Le Moyne, son père, lui aurait demandé qui était sa mère, et quand il avait répondu qu'il était né d'une mère onontaguée et qu'il avait épousé une fille de la tribu des Tsonnontouans, mon père aurait détourné la tête, fait quelques pas, presque arraché un calumet des mains d'un autre qui était là, l'aurait fumé et porté à la bouche du jeune Iroquois, Monéglise, qui l'aurait fumé à son tour, étonné qu'un ambassadeur des Français offre le calumet à lui, qui n'était pas un des chefs. Mon père, après, l'aurait tenu longtemps contre lui... Pourtant, il n'a jamais embrassé mes frères ni moi, comme il l'a fait avec lui. Pierre Le Moyne s'est tu. On attendait qu'il continue.

- Alors, vous comprenez ? C'est mon demi-frère. Mes frères aînés prétendent que c'est impossible, mais durant l'année qui a précédé la naissance de Monéglise, mon père s'est rendu en mission dans un autre village iroquois, au sud du lac Ontario, et c'était le village de sa mère, une Onontaguée.

Cette nuit-là, à Orléans, aucun ne pouvait nier que les deux hommes se ressemblaient. Ils en convenaient tous les trois; ils

rapportaient des remarques des invités; d'Iberville rappelait des méprises qui étaient arrivées à chacun d'eux; ils étaient souvent pris l'un pour l'autre; et après que, durant un long silence, on eut mis une autre bûche au feu, il a ajouté qu'il ne devrait pas tant parler de son père et de cette histoire de nom ou de frère, parce que même sans preuve il serait arrivé à la même conclusion. Une fois qu'il l'avait vu en prison, une fois qu'il avait entendu sa voix, une fois qu'il lui avait donné la main, tout de suite il lui avait donné l'accolade. Monéglise disait que c'était comme obéir à un rêve dans la religion de ses pères. Quant à lui, c'était comme arriver sur un rivage ou au tournant d'une rivière, et savoir qu'on doit y faire sa vie et rester libre. Il savait qu'il quitterait le Canada, mais jamais Monéglise. On a alors entendu du bruit dans le couloir. Van den Bergh est allé jeter un coup d'oeil. Il est revenu en disant que ce devait être son fils qui était arrivé; il avait eu la permission de dormir ici, pour la nuit.

- Mais il va réveiller l'ami de monsieur d'Iberville!

- Oh! ne vous en faites pas. En forêt, un battement d'aile le réveille, mais en Europe, quand il se couche, la seule vue d'un mur l'endort pour de bon.

Elle s'est levée, l'atmosphère était détendue, mais son mari lui a demandé d'attendre un peu; il aurait aimé savoir comment Monéglise avait échappé aux galères, évidemment, si cela n'était pas un secret de guerre ou de diplomates, et s'il avait encore quelques minutes. Il avait tout son temps, et il y avait longtemps qu'il voulait

le raconter, et peut-être que l'on pourrait lui expliquer pourquoi il avait réussi à convaincre le gouverneur; il n'en revenait pas qu'il ait accepté de le libérer; il leur répéterait l'échange qu'il avait eu avec lui, et ils examineraient s'il avait sauvé l'Iroquois des galères par la force de ses arguments, ou si cela tenait du mystère.

- À moins qu'on arrive à y déceler des éléments qui servaient la carrière du gouverneur.

- Et que monsieur d'Iberville n'aurait pu déceler lui-même ? C'est à votre tour, mon époux, d'être outrecuidant, ajouta-t-elle en faisant la scandalisée.

- Oh! non, pas du tout! Je pense qu'il a raison. Sur les voiliers, lorsqu'on tire du canon, un témoin peut dire mieux que nous, comment on s'y est pris.

la supplique à denonville²

Il se rappelait la pièce où il l'avait reçu. Rien sur les murs. Un plafond bas. Une fenêtre carrée, entrouverte, percée dans la maçonnerie, donnait sur les fortifications. Il voyait à peine les quais plus bas, et les eaux du fleuve. Le gouverneur général était assis sur une chaise droite, derrière une table Louis XIII que sa mère lui avait donnée à son départ en exil, comme elle appelait la Nouvelle-France. Il l'avait fait prendre place devant lui, dans un fauteuil en bois; il n'y avait pas d'autre meuble. Au début de l'entretien, aucune autre éventualité n'était envisagée que celle d'embarquer Monéglise sur le prochain voilier en partance, celui-là même qui conduirait Le Moyne à Rochefort. Denonville regrettait, mais il ne pouvait libérer un Iroquois condamné aux galères. Il serait mis aux fers dans la cale comme les autres Iroquois qui avaient été transbordés en France. Mais il n'est pas encore aux galères, que j'ai dit. On avait donc le temps d'en discuter. Pas question, il y serait dans un mois. C'était un ennemi du pays. Le gouverneur l'avait lui-même combattu sur les rives du lac Ontario, fait prisonnier et condamné. Si sa maladie lui avait valu de ne pas être convoyé plus tôt, il avait maintenant repris des forces. On l'embarquerait dans le prochain navire. Il l'a répété au

moins deux fois. J'ai alors fait diversion. Dans l'espoir d'adoucir un peu le traitement qu'on leur faisait subir. Premièrement, pourquoi les mettre aux fers ? Est-ce qu'on craignait que les forçats s'évadent en pleine mer ? Monsieur de Denonville, d'ailleurs son nom au complet se déroulait en Jacques-René de Brisay, marquis de Denonville, auquel on ajoutait quelquefois de Montbazillac, et c'était bien du Pierre le Moyne de se moquer des noms à tiroirs des aristocrates, tout en trouvant normal de s'appeler d'Iberville quand il était né comme tout le monde à Ville-Marie, en 1661, monsieur de Brisay, donc, n'a pas été impressionné par le faux gros bon sens du militaire de la baie d'Hudson. Il savait qu'il n'y avait rien à son épreuve. À lui, comme aux Iroquois, il aurait suffi d'être là où il fallait, la nuit, sur le fleuve ou même au beau milieu du golfe, et libre comme l'air plonger à l'eau ou sauter dans un canot que deux ou trois complices auraient approché du navire... Je me suis laissé dire que vous en avez fait de semblables, et de plus risquées, à la grande baie du nord. Trêve de plaisanterie. Le Moyne a dit que l'Iroquois ne s'enfuirait pas, si on le libérait de ses chaînes, qu'il s'en portait garant. Denonville, beau joueur, a renchéri. Il augmenterait la mise, à l'entendre faire aussi grand cas de cet Iroquois, mais... Le Moyne s'est senti sur un terrain glissant. Il l'a laissé continuer, sans se lever de son fauteuil en bois qui commençait à lui fatiguer les fesses. De l'autre côté du bureau Louis XIII, on a mis de la partie, le roi et ses secrétaires ministres. Seraient-ils d'humeur, à Versailles, à supporter

qu'on traite avec aussi peu de prudence, aussi peu de justice punitive les guerriers d'une nation qui attaquaient avant l'aube, par surprise, nos champs, nos villages, nos moulins, à chaque tournant des rivières, et n'y laissaient que des crânes ensanglantés aux yeux désespérés ? L'univers entier ne comprendrait pas leur mansuétude, et les vouerait aux gémonies, tandis que les Iroquois, monsieur Le Moyne, et tous les colons et les enfants de colons le savaient, traînaient leurs prisonniers à leurs poteaux pour en faire autre chose que de simples captifs enchaînés dans une cale pour quelques semaines, avant de se trouver sous le soleil de Marseille et de la Barbarie... Et le gouverneur, à bout d'arguments, selon le Canadien, a remis sur le tapis les fréquentations étonnantes de son subordonné. À parler franchement, connaissait-il beaucoup d'Iroquois qui un bon matin, en trouvant un Français ou même un Anglais au pied d'un grand chêne, voudraient le libérer des racines qui lui ligotent les mains et les chevilles et partir avec lui pour un long voyage au pays de leurs ancêtres ou, pourquoi pas, jusqu'à la mer de l'ouest ? Il s'attendait à cette question, mais n'a pas aimé l'ironie du long voyage et encore moins la mer de l'ouest. Il l'a dit à Denonville, qui ne s'est pas laissé démonter pour autant. Il savait qu'il avait touché juste et que monsieur Le Moyne, au lieu des sarcasmes des Blancs, préférait la placidité cruelle des Sauvages qui perdaient rarement leur temps à faire des jeux de mots, en s'amusant des nuits entières sur le corps de leurs ennemis, mais c'était sans doute le défaut de

leurs qualités. Le Moyne a jugé bon de ne pas le suivre sur ce terrain et il a reconnu en souriant qu'il avait en effet une préférence, depuis son séjour forcé à la baie d'Hudson, pour ce qu'il appellerait la force tranquille des Indiens, et Denonville le comprendrait. Quand il était dans les hauteurs du pays avec ses frères et la quarantaine de soldats canadiens que le chevalier de Troyes avait laissés sous ses ordres, les Indiens sans faire de manières leur apportaient de quoi manger, de quoi vivre. Il avait touché un point sensible. Denonville a protesté qu'il leur avait envoyé des vivres, mais les rivières, là-bas, étaient à sec; une fois remontée la rivière Saguenay, impossible de faire descendre des barges par l'autre versant jusqu'à la baie du nord, en tout cas, jamais par la Nemiskau. Cette mention de la Nemiskau a réveillé madame van den Bergh, qui s'était endormie sur l'épaule de son mari. Le Moyne n'en a pas fait de cas; il défendait ses Sauvages devant Jacques-René de Brisay, marquis de Denonville. Il répondait qu'il savait tout cela, que lui-même avait voulu la remonter pour descendre la Saguenay et arriver sur Québec, mais qu'il avait dû passer par l'ouest...

- Toujours l'ouest, monsieur Le Moyne... ?

Oui, toujours l'ouest. Il avait pourtant senti qu'il était tombé dans la bonne *talle* et qu'il ferait libérer Monéglise; il fallait dire à Denonville que les Sauvages parlaient souvent à lui et à bien d'autres Canadiens de cette mer de l'ouest, qu'il fallait prendre le temps de les écouter. Les Iroquois autant que les Algonquins ou les

Montagnais avaient été comme mis au monde pour donner des yeux, des mains et des pieds à ce pays; sans eux, on n'aurait jamais cru que les mêmes hommes pouvaient se trouver partout à la fois dans ses forêts et sur ses lacs, tant dans les glaces du nord qu'à des milliers de lieues plus au sud ou plus à l'ouest, presque jamais là où ils étaient la veille ou l'année d'avant ou la première fois qu'on les avait vus; le pays ne leur appartenait pas comme la France nous appartenait et en le disant ainsi, il avait eu la curieuse sensation, et claire raison, de s'entendre renier le Canada, mais il s'était dit qu'il réglerait ça une autre fois... Si le pays n'était pas leur possession, disons de la façon dont les îles britanniques appartiennent aux Anglais, il les obligeait à le parcourir tellement de long en large, qu'au bout du compte, c'étaient eux qui se faisaient à lui, et qui lui appartenaient; ils ne fondaient pas de ville comme Paris ou Rochefort, ils en habitaient déjà une dont les rues, les venelles, les impasses étaient des rivières et des lacs. Oh! qu'il ne se méprenne pas. Il n'aimait pas lui non plus leurs bouts de calumet gluant de bave ni leur *sagamité* qui lui ruinait les boyaux, mais nous avons tous besoin d'eux, pour ne pas toujours recommencer à zéro et il s'adonnait que ce jour-là, à Québec, en novembre dernier, il voulait connaître cet Iroquois qui se débrouillait en français, était chrétien et surtout un Onontagué, et les Onontagués étaient leurs alliés depuis belle lurette. Bien sûr, il n'apprenait rien à Denonville qui en a rajouté. Monéglise avait beau être né onontagué, il avait aussi voyagé avec une autre bande de jeunes guerriers qui

étaient des Tsonnontouans, leurs ennemis de toujours; il avait fait avec eux des razzias autant à l'ouest chez les Illinois que par le fleuve, sur l'Outaouais et jusqu'à Montréal. Mais Monéglise s'était marié avec une Tsonnontouan, connaissait leur famille, leur clan et par le fait même leur tribu; on lui avait seriné les oreilles de toutes les raisons qui les faisaient détester les Français et pourquoi ils préféraient les Anglais du sud avec ce Dongan, le gouverneur de New York, tandis que par sa naissance chez les Onontagués il connaissait les Canadiens, nos façons de penser, de prier, et il savait parler français, bien mieux que les Français aient jamais parlé l'iroquois; il lui avait même appris qu'en prison il s'était mis à lire un livre de messe... Le gouverneur n'en revenait pas. Qui avait pu lui donner ça ? On ne savait pas quoi faire avec eux, alors on les amenait à la chapelle presque de force, et il avait trouvé un petit livre noir qui traînait sur un banc. Le marquis de Denonville connaissait-il beaucoup de gens qui lisaient autour de lui ? Bien sûr, il l'a vu venir, comme on dit, et lui a demandé si bientôt il en ferait un poète ou, pourquoi pas, un petit marquis. Ça ne demandait pas de réponse. Monéglise avait aussi le culot de poser des questions à tout bout de champ, ce qui n'en ferait un idiot que pour des imbéciles, et sa grande surprise en prison avait été de voir des hommes avec une plume et du papier faire des listes, noter qui entrait, qui sortait, qui avait acheté quoi, etc. Ça m'a étonné, d'ailleurs, qu'il n'ait jamais vu de missionnaire faire la même chose. Mais j'ai bien vu que le

gouverneur m'écoutait, mais il n'en pensait pas moins aux ordres qu'il devait exécuter et à ce qui se passait à Versailles chez le secrétaire de la Marine, où l'on n'avait qu'une chose à l'esprit, humilier l'Iroquois, lui démontrer que les Français gouvernaient désormais le commerce et les relations avec les tribus du sud et de l'ouest. Et qui se présentait devant lui aujourd'hui ? Un fils du pays qui, s'il l'entendait bien, était prêt devant toute la société du prochain bateau en partance à faire d'un Iroquois ennemi, son compagnon. Messieurs, mesdames, le compagnon de voyage du commandant des forts de la baie d'Hudson ! Il devrait s'expliquer, non ? Comment allait-il présenter cette étrange attitude, ces nouvelles dispositions d'esprit en opposition radicale avec la politique que la France tenait depuis des mois, sinon des années, face aux villages iroquois ? Admettait-il que ce serait un revirement total ? Le Moyne avait alors imaginé Monéglise sur le pont du voilier et il aurait beau ne pas avoir la honte d'avoir les fers aux pieds dans le fond d'une cale puante, il connaîtrait encore un bon lot d'humiliations, parce que sur le bateau ou dans les villes qu'ils traverseraient on le croirait devenu son valet. Alors, humiliation pour humiliation, l'amener avec lui ne mettrait pas l'Iroquois sur le pavois, comme une sorte de vainqueur ! Denonville s'était levé et avait marché jusqu'à la fenêtre pour prendre un peu d'air. Quand il s'est retourné, il avait un drôle de sourire. Il y avait en effet fort à parier que se promener ou faire du cheval en France avec un

Iroquois en liberté, le ferait passer pour le valet du Canadien. On l'humilierait encore plus; sans aucune gloire, il serait considéré le chien de son sauveur. Pour Le Moyne, voir le gouverneur acquiescer à ses craintes, a produit l'effet contraire; il les avait rendues insignifiantes, et elles ont disparu de son esprit. La vérité était qu'on ne comprenait pas ce que Monéglise et lui vivaient depuis leur rencontre à la prison de Québec.

- Je serais autant son valet qu'il serait le mien.

Le gouverneur, avec un air de dépit devant si peu d'orgueil, est retourné vers la fenêtre et s'est arrêté net. En le regardant de côté, et cette fois un sourire de triomphe aux lèvres, il lui a lancé d'aller expliquer cette nouveauté aux gens du bateau ou mieux, à ceux de la Marine royale. Messieurs, je veux des navires pour aller tuer à la baie d'Hudson des marchands anglais, les bons amis de mon seigneur, l'Iroquois! Le Moyne avait-il montré trop d'humilité ou trop de dévotion pour un être en qui on ne verrait toujours qu'un Sauvage condamné aux galères ? Eh! bien, non. Il affronterait les Français qui de toute façon ne connaissaient rien aux affaires de la colonie et qui sauraient encore moins que cet Iroquois avait été fait prisonnier au fort Frontenac. Pour eux, et le gouverneur le savait mieux que quiconque, une victoire française contre des Indiens n'était qu'une escarmouche au milieu de mouches noires et de castors. D'ailleurs, son valet, si on voulait l'appeler ainsi, n'avait pas l'allure d'un forçat; il aurait plutôt la tête d'un Barbare, comme cet

Hannibal avec ses éléphants... Denonville n'avait pas bougé de sa place, entre son bureau Louis XIII et la fenêtre. Les bras croisés, l'air indifférent, et sans doute de plus en plus ennuyé, sa réplique à l'esbroufe sur Hannibal, fut qu'on n'arrivait justement pas à cacher ce genre d'animal; on ne pouvait même pas cacher les gens qui nous servaient; qu'il devrait savoir, lui, le fils d'un riche marchand de fourrures, que nos proches, esclaves, *engagés*, frères ou soeurs, finissent toujours par accuser de tous leurs malheurs les maîtres ou quiconque a de l'ascendant sur eux, quand il leur faut satisfaire à leur orgueil ou à leur envie. De son côté, Le Moyne s'était levé et marchait de long en large. Il n'aimait pas le tour que prenait la discussion. Les frustrations possibles et la crainte du scandale prenaient le pas sur son plan d'attaque. Il devait mettre le gouverneur dans son camp, l'amener à ses raisons, pour faire triompher la cause de son ami iroquois. Il s'est mis à regarder les murs de la pièce, et s'est étonné de les voir aussi dénudés. Aucune gravure, ni parchemin encadré, ni toile, même pas un portrait du roi... Le roi! Il ne pouvait savoir ce qui adviendrait, mais il y avait chance que défier ses pouvoirs, son autorité, fasse pencher la balance de son côté ou du moins précipite les choses. Partagez-vous les idées du roi au sujet des Iroquois, a-t-il demandé de but en blanc à Denonville qui, il fallait s'y attendre, a jugé la question irrecevable. On ne demandait pas à un officier nommé par le roi son point de vue personnel sur les ordres de Sa Majesté. Le Moyne a corrigé le tir. Ses

démarches à Versailles, si urgentes pour la colonie et ses marchands, seraient encore plus fructueuses, si elles étaient conduites de façon à influencer sur les visions politiques du secrétaire de la Marine, et même sur celles de Sa Majesté. En un rien de temps, il a vu, ce qui s'appelle vu, qu'il devait d'abord contester le sacro-saint respect des condamnations aux galères et amener le gouverneur à y manquer. Il a donc joué le tout pour le tout. Du ton le plus sérieux, il a déclaré qu'il ne partageait pas les idées du pouvoir royal pour mettre fin aux attaques des Iroquois, entre autres, celles de les faire mourir aux galères. Ça ne changerait rien. C'était se battre contre des moulins à vent. Denonville, tout en répliquant, du moins pour la forme, qu'on semblait oublier que ces Iroquois avaient été faits prisonniers durant une campagne militaire menée par lui-même en personne, s'est montré nerveux, comme s'il hésitait sur l'attitude à prendre, et il a même rejeté les raisons de cette nervosité sur les tribus iroquoises qui avaient tout lieu, lui laissait-on savoir, de devenir elles-mêmes assez agitées, au point de se battre entre elles, plutôt que venir les attaquer et les massacrer à Québec, ce qui l'ancrait davantage dans les décisions qu'il avait prises. Pour Le Moyne, au contraire, la loi du plus fort n'obligeait pas le gouverneur à les dévorer tout crus. Avec de telles méthodes, dans vingt ans, dans trente ans, c'est nous qui serions pris entre l'arbre et l'écorce, devant une alliance des Anglais et des Indiens, au milieu de ce pays trop grand qui nous glisserait sous les pieds, nous engloutirait dans ses eaux. À Denonville, qui lui répliquait

de ne pas exagérer, il a opposé ses souvenirs, assez récents, des fables de La Fontaine. Il valait mieux montrer patte blanche, comme on dit. Il n'était pas interdit non plus de faire la chattemite. Et quand on l'a enjoint de laisser dans leur terrier les lapins et les chats avec leurs griffes, il en a remis avec un précepte de l'évangile : *Que celui qui soit sans péché, lui lance la première pierre*. Après un assez long silence, inquiétant, du gouverneur, Le Moyne, inquiet à son tour, a craint qu'il le fasse taire ou le renvoie sans autre forme de procès, mais ne voulant pas être mangé par le loup comme l'agneau de La Fontaine, il a paré le coup en lui demandant, assez fier de son coup, si de telles idées risquaient de lui faire perdre son ambassade, et qui enverrait-il à sa place. Denonville a pris meilleure contenance. La question relevait, enfin, de son ressort. Il est retourné s'asseoir à son bureau, a repris la parole de la façon la plus posée possible et l'a assuré qu'ayant toujours eu lui-même de la suite dans les idées, même devant les frondeurs, il l'autorisait toujours à partir. Le Moyne s'est donc à son tour senti soulagé. On avait besoin de lui, il en avait la preuve, pour plaider les affaires de la colonie contre les Anglais, et on se souciait peu de ses désaccords vis-à-vis les décisions royales. On lui permettrait aussi, pour les mêmes raisons, de se faire accompagner de Monéglise. Il est allé reprendre place dans le fauteuil, mais soudain tout cela, comme un château de cartes, s'est écroulé. Il a eu l'impression que tout cela serait inutile. Ce n'était que des coups dans l'eau. Il a revu son *affaire* à lui, ses jeux dans le

fleuve, par un maudit beau dimanche, avec l'effrontée de Geneviève Picoté, et en a fait l'aveu au gouverneur, en espérant qu'il témoignerait, s'il le fallait, qu'il ne l'avait pas ennuyé d'entrée de jeu avec cette histoire, que ses principaux soucis étaient de faire la paix avec les Iroquois et d'assurer le commerce des fourrures, avant de régler ses histoires personnelles.

- Je vous avouerai que votre silence m'étonnait, et m'étonne encore.

Le Moyne, en courtisan qui apprenait de mieux en mieux les usages, usa alors de la flatterie. Il avait trop confiance au bon sens des serviteurs de l'État pour les distraire avec des choses dont ils savaient eux-mêmes juger du degré de gravité. Cela dit, il l'a remercié de sa discrétion. Denonville, beau joueur, l'a prié de n'en rien faire, mais n'en a pas moins profité pour lui suggérer qu'il faisait trop confiance à sa bonne fortune, et qu'il devait savoir une chose. Tout gouverneur général qu'il fût, ce n'était pas lui qui disposait des véritables pouvoirs dans la colonie. D'autres personnes avaient le bras plus long, et un fils Le Moyne ne serait pas surpris d'apprendre que plusieurs marchands, sinon tous, tenaient à ce qu'ils soient représentés par lui à Versailles. Et bien sûr, ce n'était pas à cause de son esprit de charité ou de son bon caractère, mais de sa spectaculaire... Le Moyne a cru bon d'esquisser un geste de dénégation ou du moins, d'humilité. Non, non, non, tous s'entendent pour reconnaître que sans vous, les forts n'auraient sans doute pas

été repris aux Anglais ou, en tout cas, pas si facilement ni si rapidement.

On pourrait ici se demander s'il a répété ces louanges aux van den Bergh, mais la rumeur laisse plutôt croire qu'ils s'étaient comme endormis, les yeux grands ouverts. D'Iberville parlait à des statues. C'est ce qui arrive quelquefois aux écrivains; ils parlent à des lecteurs immobiles dont seuls les yeux bougent; ils ont l'esprit ailleurs ou fonctionnent sur le mode inconscient des automates, dont on était si friand durant les siècles dont on a dit qu'ils étaient si dépendants de leurs seules mains...

Denonville n'en continuait pas moins, du moins dans le récit que Pierre Le Moyne faisait à ses hôtes endormis, à donner aux marchands tout le crédit pour qu'on envoie, contre vents et marées, le jeune Canadien dans les officines versaillaises; il devait aussi compter parmi ses appuis le chevalier de Troyes, le commandant de l'expédition de 86 à la baie d'Hudson qui, l'hiver dernier, au fort Niagara, n'avait pas tari d'éloges à son sujet, et bien sûr ses frères aussi le soutenaient, car on ne pouvait imaginer qu'il y eût des frictions dans la famille quand il s'agissait de reprendre aux Anglais le commerce des fourrures...

Ici, à l'étonnement général de nous tous, monsieur van den Bergh s'est réveillé en sursaut et a fait tomber la tête de son épouse, grâce au Ciel toujours endormie, sur son flanc gauche, tout en soulignant qu'il voyait dans cette allusion à des séditions familiales, la nature

d'un homme politique assez roué pour ne pas faire entrer en ligne de compte les envies et les conflits larvés bien connues chez les Le Moyne, et cela, dans le but de laisser en lice l'unique objet du ressentiment colonial, les marchands anglais. Cette interruption est la preuve qu'on comprend beaucoup de choses en dormant et le Canadien n'a pas semblé surpris outre mesure de la subite réaction de son hôte, car il tenait surtout, dans son récit comme dans son entretien avec le gouverneur, à rendre hommage à ses frères. Mais non, avait-il accordé à Denonville, aucun désaccord familial sur les fourrures. Sans Sainte-Hélène, qui était son frère Paul, et sans Maricourt, qui était Jacques, il ne pouvait imaginer ce qui serait arrivé dans les forts reconquis, surtout après le départ du chevalier de Troyes.

- Que voulez-vous dire ?

Ces frères n'aimaient pas l'entendre parler de pousser plus au nord, et l'avaient retenu d'attaquer de nuit, par les grands froids, les autres forts des Anglais, plus haut dans la baie... Ça ferait pourtant passer le temps plus vite, qu'il leur disait. Et en parlant de temps, il est revenu à ses oignons pour dire à Denonville que son bateau partait le lendemain, et que les ordonnances qui demandaient qu'on l'arrête, lui défendaient de quitter le pays, couraient encore; on pourrait l'empêcher d'embarquer, non ? Bon prince, le représentant du roi en terre chrétienne et canadienne lui a précisé qu'il demanderait aux hommes de justice de référer son dossier au Conseil

Souverain qui siégeait le surlendemain. Mais attendez! Entre-temps, il prendrait des dispositions pour que les officiers du port le laissent s'embarquer, en leur faisant savoir que, advenant la circonstance où le Conseil ordonnerait d'exécuter sur-le-champ les ordonnances contre ledit Le Moyne, on pourrait toujours arrêter ce pendarde de fuyard plus bas sur le fleuve, à Tadoussac. Ni d'Iberville ni les van den Bergh n'ont cru bon de rire au mot de *pendarde* que pourtant, si l'on en croyait sa figure, le gouverneur général trouvait très drôle. Il a préféré se rembrunir. Bien sûr, on n'en ferait rien. Mais il fallait précipiter les choses. Quand un homme recherché réussit à s'embarquer dans les brumes de novembre, l'imminence du danger qu'il représente pour les jeunes femmes diminue quelque peu, sinon devient nulle et non avenue. Cela était donc réglé. Le Moyne en avait l'assurance. Il fallait revenir à Monéglise, le présenter comme son allié essentiel dans la guerre pour les fourrures. Le maître des lieux l'a pris de vitesse, en lui demandant sur un ton de confiance amicale, justifié par les bontés qu'il lui avait dispensées, de lui dire s'il avait, pour parler franc, engrossé la fille. L'accusé n'a fait ni une ni deux, il est monté au front. Il venait de passer presque deux ans en pleine forêt ou au milieu des glaces, et il n'avait pas sauté sur la première venue en arrivant à Québec. Il n'avait jamais forcé une femme ni jamais promis le mariage à quiconque. On avait pourtant à Québec parlé d'une mademoiselle Pollet... ? Oui, bien sûr, et il aurait pu en nommer d'autres, mais en Nouvelle-France, comme en France,

le mariage est une affaire de famille et rarement le fait d'honorer une promesse faite à la jeune fille. Quant à Geneviève de Belestre et son bébé, si jamais il survivait et avant qu'on lui demande ce qu'il en ferait, il dirait à qui voulait l'entendre qu'il n'a pas l'intention de les laisser mourir de faim, mais le mariage ne lui paraissait pas nécessaire pour autant. Le gouverneur a retenu ces intentions de bonne volonté, qui pourraient faciliter les choses quand son émissaire reviendrait au printemps, car il fallait reconnaître que si une fois parti, on vous oubliait, la réciproque était aussi vraie. Une fois revenu, on ne vous lâche plus, et protester à l'avance de ses bons sentiments, ne peut jamais nuire. Le Moyne, en écoutant le gouverneur, avait eu une autre idée. Il s'était levé de son dur fauteuil en bois et avait commencé à marcher de long en large sous le plafond bas, vous savez, ce genre de plafond qui rappelle à n'importe quel cinéphile les genres de caveau, de sous-sol ou d'entresol dont les arches, d'un blanc si brillant, qu'il en est souvent immaculé, et se trouvant seulement à quelques pieds de terre, faisaient se courber l'acteur filiforme d'*Yvan le Terrible*, quand il tournait le film d'Eisenstein, alors que l'on crevait dans les goulags de si belle façon que les Iroquois peuvent aller se rhabiller avec leurs petits supplices sadiques qui n'avaient que l'avantage de faire mourir un peu plus vite qu'au bout d'années passées en Sibérie, mais qui, admettons-le, étaient plus affreux en général que ceux des méchants Français qui, s'ils mettaient aux fers leurs ennemis, souvent la vie

durant et de la tête aux pieds, du moins ne leur découpaient pas au sang tout le cuir chevelu. Maintenant que nous fûmes quelque peu déroutés par ce galimatias cynique et désespérant, sinon désespéré, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le gouverneur Denonville avait vu juste, en regardant Le Moyne se dégourdir les jambes dans son bureau. Ce qui l'énervait ainsi, ne pouvait être que son Iroquois en prison. Le jeune homme - il n'avait après tout que 26 ans - s'est arrêté brusquement. Ce que le gouverneur avait dit sur la facilité avec laquelle on oublie les absents, valait aussi pour leur prisonnier. Ce serait la même chose.

- La même chose... ?

Imaginer ou apprendre qu'un Iroquois avait échappé aux galères, cela tenait du scandale quand on racontait leurs atrocités d'aujourd'hui ou d'hier et qu'on croyait de bonne guerre de leur mettre collier de fer au cou, chaînes aux mains, boulets aux pieds et de les jeter dans les cales des navires. C'était d'autant plus le cas, si on les avait condamnés soi-même. Mais en France, ou sur le voilier, ou même en Nouvelle-France, on oublierait vite les galères et l'étrange élargissement d'un supposé barbare, quand à Versailles il unirait sa voix à un envoyé du gouverneur pour décrire l'état de la colonie et la pression constante des Anglais pour lui arracher le commerce des fourrures. De même, quand il promettrait de convaincre sa tribu de résister aux armes qui leur venaient du sud et d'accepter un traité de paix, à la condition que nous leur en fournissions et que nous

arrêtions de les humilier, cela paraîtrait comme une idée lumineuse. Si on y ajoutait que l'Iroquois, Pierre Le Moyne en jurait ses grands dieux, parlerait encore mieux le français après un voyage en mer et quelques mois en France, ce qui était un plus, sinon une nécessité à Paris, si l'on veut qu'on nous prête un peu d'esprit, et cela convaincrait les incrédules que la fréquentation des Sauvages n'est pas une chimère réservée aux seuls jésuites missionnaires et qu'on devrait les traiter avec les mêmes égards qu'on accordait aux ambassadeurs de chez le diable vauvert en Europe... Ce diable vauvert a poussé Denonville à lui tendre un piège. Mépriserait-il par hasard les ambassadeurs de la Grande Porte ou de la Moskovie ? Il est tombé dedans sans même s'en apercevoir. Il ne savait pas où se trouvait le pays de la Porte, et de toute façon, s'il avait entendu parler de Moscou, il ne connaissait pas ces gens-là. Il ne pouvait donc pas les mépriser. Et voilà comment le gouverneur s'est assuré, en quelque sorte, que son envoyé n'épaterait personne, et on pourrait toujours le plaindre, lui, de devoir se fier à de pauvres ignares qui prenaient la Porte pour un nom de pays, fussent-ils de braves enfonceurs de portes et de fortins... Mais Le Moyne n'en avait pas fini, avec les ambassadeurs. Il était assuré qu'aucun d'entre eux, fût-il du pays des Ogres, ne serait mis aux fers dans le fond d'une cale, même après la plus belle boucherie militaire, si on apprenait qu'il représente une chance, ne serait-ce que la plus infime, de procurer au royaume des territoires que l'Angleterre lui dispute, avec en prime

des peuples qui depuis que le monde est monde envoient des ambassades dans des territoires encore plus grands, qui mènent justement à la mer de l'ouest!

- Oh! vous savez, la mer de l'ouest...

Monsieur van den Bergh était sorti de sa léthargie. Le Moyne n'a pas aimé la remarque, et il avait de petites nouvelles pour le marchand d'épices, qui valaient tout autant pour le gouverneur. Pourquoi lever le nez encore et toujours sur la mer de l'ouest ? Que de choses on avait cru impossibles, et que de pays on avait découverts et de mers inconnues on avait traversées! La même chose dans nos campagnes contre les Iroquois. Plusieurs sont revenus bredouilles, comme le gouverneur de La Barre, et on a cru que ça ne servait à rien, quand Denonville, lui, a fini par réussir, il y avait peu, durant son expédition au lac Ontario. Le gouverneur avait dévasté le territoire des Tsonnontouans, ce qui les affaiblirait pour plusieurs années, et il avait eu raison de le faire, et il le fallait, même si Le Moyne n'en aimait pas l'idée. Mais ce rappel n'a pas eu l'effet escompté. Le grand Sachem français a même douté de sa sincérité. Si en dévastant leurs villages il les avait matés pour quelques années, il était impensable quelques mois plus tard qu'on lui demande d'accorder la liberté à l'un d'entre eux qui, lui, par miracle, s'en tirerait vivant. Il voudrait qu'ils se relèvent plus rapidement, et il ne procéderait pas autrement. Ils se relèveraient de toute façon, a répondu l'envoyé. Si nous et la France, leur vieille ennemie, nous les laissons à leur sort

de vaincus, les Anglais se porteraient à leur secours et Dongan, le gouverneur de New York, ne se ferait pas prier. Ils les rendraient encore plus dangereux, en leur fournissant des armes. On ne le répéterait jamais assez. Ils étaient déjà en train de les armer et de leur promettre mer et monde, s'ils attaquaient nos alliés indiens jusque dans les territoires de chasse qui alimentent nos forts, à la baie d'Hudson. Tous les espions du pays avaient dû l'en informer. Dans deux mois, dans deux ans, les Iroquois seraient à nos portes. Voulait-il un autre massacre, mais cette fois dans la colonie même ? Le gouverneur s'est levé. Tout comme van den Bergh, qui s'est mis à faire quelques pas dans la chambre de son hôte.

- Vous avez terminé, monsieur Le Moyne ?

Il était allé trop loin, et a demandé qu'on lui pardonne ce manque de confiance en la protection que le Roi et le gouverneur accordaient au Canada. Il ne saurait imaginer que dans l'avenir on les laisserait tout seuls arpenter leurs forêts et leurs champs de neige. Mais qu'y pouvait-il ! Ce n'était toujours que massacre après massacre, et il en était au point de se voir, un jour, en train de massacrer lui-même les Indiens, et sans doute qu'il aimerait mieux... Que voulait-il dire exactement ? Que d'autres le fassent pour vous ? a demandé Denonville, en se rassoyant. Non, ce n'était pas ça. Il ne voulait de massacres ni chez eux ni dans la colonie, mais qu'on cherche d'autres solutions. Il n'avait pas l'habitude de... Il fallait lui pardonner de ne pas être clair. Il ne savait pas plaider ses propres

causes, et c'était pire quand il s'agissait d'un autre dont, en plus, il demandait la libération à celui qui l'avait emmené en captivité et condamné aux galères... Quel imbécile, il faisait! Alors, serait-ce que Denonville a voulu en finir ou à cause d'un autre entretien qui l'attendait, il l'a adjuré de ne pas être si défaitiste, que sa cause était déjà plaidée. Le Moyne n'a pas pensé une seconde qu'il lui accordait la liberté de l'Indien. Il devait s'agir de son ambassade à Versailles dont il avait encore sur le coeur de la devoir aux marchands qui l'avaient plaidée mieux que lui, non ? Ils l'ont plaidée, oui, avec des arguments chiffrés sur leurs grandes feuilles, tandis que vous, après la réussite de l'expédition, vous êtes resté là-bas une année de plus malgré la famine, le froid, et cela vous a gagné la confiance des officiers du roi. Nous savons que vous teniez à tout prix à ce que les forts restent français, nous savons que vous avez su attirer les chasseurs indiens dans les entrepôts. S'ils sont venus des alentours, comme des régions les plus éloignées, peut-être même de sa fameuse mer de l'ouest, pour vendre leurs fourrures, c'est qu'ils reconnaissaient sa valeur, son honnêteté. À entendre le gouverneur lui parler ainsi, il aurait dû être satisfait, mais il s'est senti tout à coup, comme abruti, aux prises avec une fatigue plus forte que lui. Il s'est approché de la fenêtre et comme s'il n'accordait d'importance ni à son ambassade ni à Monéglise, il a raconté sous le ton de la confiance et sans doute encore en imbécile, il le concédait, la triste vie qu'il menait depuis son retour de la baie d'Hudson. Trois jours plus tôt, à Montréal,

quand il avait débarqué du canot avec ses frères, il n'avait rien; le lendemain, il devait s'embarquer pour La Rochelle, encore avec rien; et il n'avait même pas eu le temps de passer chez son oncle Le Ber, à Ville-Marie, pour prendre les habits de son dernier voyage en mer... Mais vous en achèterez ici, a dit le gouverneur. Oui, j'en achèterai, a-t-il répondu, mais je ne garde jamais rien avec moi.

Dans la chambre, à Orléans, il regardait l'âtre où il n'y avait plus que des tisons au milieu des cendres. Il a levé la tête. Le confiseur tournait en rond autour des fauteuils, et il semblait encore l'écouter, parce qu'il lui a demandé s'il leur dirait enfin comment il avait réussi à faire libérer Monéglise.

J'y arrive, j'y arrive. Et il s'est mis à arpenter la pièce, en suivant van den Bergh, et à lui raconter comme dans un demi-sommeil que Denonville a tiré d'un tiroir une feuille de parchemin et pris une plume qu'il a trempée avec lenteur dans un encrier qu'il avait ouvert avec difficulté, parce que l'encre avait séché et que le couvercle était collé au rebord du vase de métal ou du pot de verre... Il était fasciné par ces rites autour de deux petits objets, faits et ordonnés en fonction d'un carré presque blanc qui serait noirci par une main osseuse dépassant d'une manche de soie verte, au-dessous d'un menton fuyant et de lèvres tendues... Pour tuer ou pour écrire, il fallait rassembler des objets, sauf qu'avec les fusils et les canons, on en rejetait les morceaux, les balles ou les boulets, dans l'espace, mais quand on écrivait, on puisait l'encre dans le flacon et la main

l'inscrivait dans un carré, un rectangle, qui l'encadrait, l'empêchait de s'écouler, de se perdre, la pacifiait en quelque façon... Que voulez-vous dire ? Pourquoi mêler tout ça aux fusils et aux canons ? ont demandé à presque quatre mois d'intervalle le gouverneur et le confiseur. Il ne savait pas. Il le regardait faire, et cela lui était venu à l'esprit. Nous savons bien qu'il ne voulait rien dire, sauf ce qu'il avait dit, que l'écriture et le tir du canon étaient des rituels, l'un plus pacifique, ou pacifiant, que l'autre. Denonville, quant à lui, savait ce qu'il voulait écrire, tout comme il écrivait ce qu'il lui dirait. Auparavant, deux ou trois questions.

- À quel sujet ?

- Au sujet de votre protégé.

Le Moyne est allé se rasseoir et s'est tenu plus droit dans son fauteuil. Le gouverneur voulait s'assurer si le prisonnier était d'accord pour partir avec lui. Oui, il voulait continuer à apprendre le français. Mais savait-il qu'il serait toujours avec lui sur le bateau, et durant tout le voyage en France ? Encore oui. Du moins, il le croyait. De son côté, il essaierait de parler un peu l'iroquois. Il avait un jeune frère, Sérigny, qui s'occupait des Iroquois en France et le parlait comme sa langue maternelle; lui, il le connaissait mal; il avait pratiqué surtout l'algonquin et le huron. Mais encore ? Que dirait-il à Seignelay, le secrétaire de la Marine, qui les verrait ensemble ? Si bien entendu, il s'y présentait en compagnie de son ami... Mais oui, il serait avec lui. Il avait la presque conviction que cet homme était le

fil de son propre père, Charles Le Moyne, et devant l'évidente incrédulité du gouverneur, il a précisé pourquoi il le pensait.

Il avait déjà raconté sa première rencontre aux van der Bergh, il n'allait pas tout reprendre. De son côté, Denonville lui avait demandé s'il partirait en voyage avec un de ses propres frères. Le Moyne n'a pu cacher sa surprise. Il s'est encore une fois levé du fauteuil en bois et comme cette nuit à Orléans il s'est mis à marcher, en répondant, sans trop y penser, comme cela lui venait, qu'ils avaient déjà beaucoup voyagé ensemble. Lui et ses frères, ils ne savaient faire que cela, canoter, marcher, monter à cheval, voyager quoi, s'ils voulaient mener une vie qui se tienne dans ce pays. Mais il ne se battrait pas pour partir en mer avec ses frères. Si cet Iroquois était lui aussi fils de son père, il était de cette sorte qui n'existe pas dans les familles, sauf ailleurs parmi les hommes enracinés dans ce pays... N'oubliez pas que sa mère est onontaguée, et c'est de cela, à la Marine, que je parlerai avec Seignelay. Cette tribu a toujours été notre alliée et à Québec j'espérais que le représentant du roi avait compris qu'elle ne pouvait pas entrer en guerre avec d'autres Iroquois, au moment de son expédition contre les villages tsonnontouans. Maintenant que les choses avaient été mises au clair par lui et l'armée, eh! bien, c'était au tour des Onontagués de faire pencher la balance de notre côté et nous amener les Tsonnontouans, les Agniers, les Goioguins, les Oneyouts, les autres tribus iroquoises. Le gouverneur n'avait pas envie pour le moment d'élaborer des projets d'alliance avec aucun des honorables Sauvages. Il lui paraissait plutôt

gênant que ce prisonnier ait dans l'idée de se servir de nous pour plaider la cause de ses frères aux galères. J'ai jugé plus prudent de ne pas discuter de ses motifs. D'ailleurs, il n'en avait pas été question, dans la cour de la prison. Je ne connaissais pas ce qui se passait dans sa tête. Il ne m'avait rien demandé. On avait parlé de mon père, de lui, de moi. Mais je ne doutais point qu'il soit lui aussi comme les autres Iroquois, rien de moins. Quelquefois, il fallait s'en méfier, ne pas aller trop vite, ce que Denonville s'est aussitôt déclaré heureux d'entendre dire, bien entendu. Mais si à Versailles on acceptait ou du moins voyait d'un bon oeil son plaidoyer pour la paix, il me semblait que la question des galères serait alors réglée. Le marquis n'était pas aussi confiant que lui, et il se demandait bien pourquoi il montrait tant d'assurance dans ses projets de paix, quand ils ne savaient ni l'un ni l'autre si jamais ils obtiendraient un seul des navires que les marchands réclamaient à cor et à cri. J'ai alors pris la peine d'aller me rasseoir...

À Orléans, à ce moment de son récit, qu'on n'aurait jamais cru aussi long, ou tortueux, madame van den Bergh s'est réveillée en sursaut, en demandant l'heure. Son mari a répondu qu'il devait être très tard, et il pensait bien qu'il faudrait remettre leurs considérations politiques, et pacifiques, au lendemain matin. En effet, ils devaient tous se lever très tôt. À la porte de la chambre, ses hôtes regrettaient de ne pas savoir cette nuit même comment s'étaient terminées les tractations pour la libération du prisonnier, mais demain ferait aussi bien l'affaire, et on s'est souhaité bonne nuit. On est disparu.

D'Iberville s'est retrouvé seul. Il est allé s'asseoir au pied du lit et s'est mis à ressasser dans sa tête ébouriffée à force d'avoir toujours les mains dans ses cheveux ce qu'il n'avait pas trouvé le temps de dire à ses hôtes. Il aurait parlé de toute la prudence possible avec laquelle il avait redemandé au gouverneur, sans vouloir le blesser et en l'assurant que cela resterait entre eux, s'il était d'accord qu'on les ait envoyé aux galères; il avait répondu, sèchement, qu'il n'exécutait pas ses propres ordres, mais ceux du roi. Lui, de son côté, il avait reconnu qu'il aurait de même obéi aux ordres, mais quand Denonville avait ajouté qu'il n'avait pas besoin de sa permission ou de son opinion, il a compris qu'il s'était encore trop avancé et n'a su que répéter qu'il ne savait pas plaider ce genre de choses et que pour éviter des malentendus, il en créait d'autres. Là-dessus, le gouverneur avait sonné et demandé qu'on fasse du feu.

Dans sa chambre d'Orléans, il a ouvert une des fenêtres pour prendre un peu d'air. Mais il faisait trop froid. Il a rabattu le vantail. Il a essayé de raviver les flammes, en remuant un ou deux gros tisons qui restaient dans la cheminée, mais peine perdue. Il a enlevé souliers, bas, veste, haut-de-chausses et culotte de cuir. Il a gardé sa chemise, et s'est glissé sous les couvertures. Aurait-il confié aux van den Bergh l'insistance insidieuse du gouverneur sur les ambiguïtés que son départ avec un Iroquois laisserait planer sur ses projets, sa façon de vivre, et cela, non seulement chez les Français, mais aussi chez les Sauvages. Il se doutait bien qu'il ne servait à rien

d'expliquer ses sentiments, et il n'avait cure de ce qu'on en pensait. Qu'il reste à Montréal, qu'il fasse plaisir à une fille qui vit comme les Sauvagesses ou qu'il s'enfonce des hivers complets dans les glaces, il y aurait toujours quelqu'un pour dire qu'il n'a pas de religion, sinon celle des fourrures et de la mer, qu'il ne sait pas vivre, ne pense qu'à l'argent, à son plaisir... Il avait fini par s'y habituer. Quant aux Sauvages, il était tranquille. On ne dirait rien. Il les connaissait. Ils veulent eux aussi en savoir plus, en posséder toujours plus, et alors pour eux, voyager avec un Français, c'est pas plus bête que de vendre des fourrures qui ne sont après tout que des peaux de bêtes; ils veulent voir du pays, comme on dit. En somme, ils ne sont pas différents de nous. Quant à l'éternel problème de la trahison, ce qui empêcherait un Iroquois de se lier d'amitié avec un ennemi, pour ne pas trahir sa tribu, à preuve les vengeances terribles que ces nations ont exercées sur nos alliés hurons ou algonquins, on ne connaissait pas assez leur façon de mener la guerre et surtout, de l'éviter. Avec nos manies de voir les tribus comme des pions sur un damier en train de jouer le grand jeu des alliances, on oublie qu'elles vivent en forêt, été comme hiver, dans l'eau ou sur la glace. L'échiquier est très vite perdu de vue quand la pluie leur tombe dessus, que des remous ou des coups de vent tournent le canot en bourrique... Le marquis trouvait que je parlais latin, sinon grec, mais j'ai continué sur ma lancée. Les Iroquois savaient que si on laisse aller un prisonnier, on a reçu des présents ou qu'on en tirera un avantage aux prochaines lunes. Si

Monéglise se faisait libérer, ils sauraient qu'il s'est engagé à négocier une paix, une alliance, et après tout, c'est comme en Europe, non ? S'ils en doutaient, il irait leur annoncer lui-même, et on trouverait naturel que pour revoir ses frères aux galères, obtenir leur grâce, il ait été prêt à tout. Le gouverneur avait alors poussé plus loin son enquête de façon encore plus insidieuse. Que voulait dire qu'il était prêt à tout ? Même à partager la cabine de Pierre Le Moyne... ? Le demi-frère en avait entendu d'autres, ce qui n'était pas rare dans le monde des marins. Le fait d'avoir une cabine l'intéressait davantage, tout en s'étonnant qu'il puisse en avoir une. Qui donc parlait de cabine dans nos coques de mer ? Selon Denonville, on trouvait des capitaines astucieux qui en moins de deux vous transformaient un placard en alcôve doublée de rideaux, avec vue sur la mer. En tout cas, ça se partagerait mieux que les odeurs étouffantes et le côté fosse commune de la chambrée des matelots. Mais l'important était d'accorder à son prisonnier des avantages qu'aucun autre Iroquois n'avait l'air de trouver, du moins ces jours-ci, chez les marchands du sud. À moins que Dongan, à New York... Le gouverneur qui devait avoir son idée toute faite, au lieu de l'écouter, avait commencé à écrire. Il a relevé sa plume.

- Dongan, c'est plutôt Albany... Une bourgade qui doit rester une bourgade. Comme New York. Quant à vous, monsieur le fils de Charles Le Moyne, on jaserà. Croyez-moi. On jaserà.

- Laissez-les jaser.

Mais c'était que beaucoup jaserait, selon lui. En France et aussi dans la colonie où ses nombreux frères n'aimeraient pas entendre dire que le militaire pirate, capable d'envahir à lui seul trois forts anglais et de les conquérir, s'est tout à coup mis dans la tête de voyager avec un Iroquois, un allié des Anglais, parce que dans la cour d'une prison monsieur aurait été tourmenté du désir de vivre avec lui, de le connaître à fond. D'Iberville s'est attristé.

Il a rejeté les couvertures. Le gouverneur se moquait de lui.

Vous vous moquez, qu'il lui avait dit. Non pas. Il admirait sa détermination. Il ne voulait que le prévenir des moqueries dont son aventure serait l'objet, des moqueries qui iraient jusqu'à l'incrédulité pure et simple. Alors, qu'on se moque! Et il est retourné à la fenêtre, donnant sur le port.

Dans la chambre, à Orléans, il s'est relevé pour aller souffler des bougies qui brûlaient encore, et s'est assis dans un des fauteuils, les jambes repliées sous sa longue chemise. Pourquoi, diable, avait-il tenu à redire au gouverneur qu'il n'avait rien inventé, que son père lui-même disait l'avoir vu dans le visage de cet Iroquois, et il n'avait pas rêvé, non plus, quand il s'était retrouvé dans sa figure, dans ses gestes, les mêmes sans doute que son père l'avait toujours vu faire. Peu d'êtres humains, sinon personne, pouvait se vanter de découvrir son propre corps, son visage, ses bras, ses jambes en mouvement devant soi. Il n'y avait rien d'extraordinaire ou de diabolique, à ce qu'il veuille connaître la vie de cet homme plus à fond. Le gouverneur s'était

remis à écrire. On déteste, alors, les gens qui trouvent plus important d'écrire, que de nous parler ou nous écouter. Mais il eut la surprise de sa vie. Selon Denonville, il avait parlé comme les mystiques. Les mystiques! Ah! bon... Et pourquoi pas. Mais il ne se trouvait pas mystique pour un sou, même si son enfance avait été nourrie d'histoires de mystiques, entouré qu'il était à Ville-Marie de gens qui en avaient connu. Devenu plus vieux, il en avait rencontré de ces hommes dont il ne savait dire pourquoi ils lui paraissaient si étranges. Sans doute qu'ils étaient des mystiques, ces hommes en arrêt devant des arbres, ou tout nus au lever du soleil dans le courant des rivières, ou à genoux, bandés comme des étalons, pâmés devant il ne savait quoi, et personne n'osait rire d'eux... Vous seriez un de ces mystiques ? avait suggéré l'autre qui écrivait toujours. Mais non! Pas du tout. Vous n'avez pas compris. Il voulait dire que les mystiques n'étaient pas toujours à genoux devant Dieu; d'autres, aussi mystiques en leur genre, attendaient quelque chose pendant des jours et des jours, restant ébahis comme subjugués devant ce qu'ils ne comprenaient pas. Denonville, un peu goguenard, a dit que c'était ce qu'il disait. Il était ce genre de mystique, mais il devrait craindre de se mystifier lui-même avec un homme qui lui était inconnu. Comment ça, inconnu ? Mon père a reconnu mes yeux, dès qu'il l'a vu. Oui, je veux bien. Alors, méfiez-vous de votre père, comme de vous. Les reflets qu'on voit dans les miroirs, sont toujours troubles. Ah! que j'aurais dû lui dire qu'il avait de mauvais miroirs chez lui! Mais je me suis contenté

de répliquer que cet Iroquois et moi, c'était plus que le reflet d'une image dans un vieux miroir. Je m'y retrouvais aussi clair et net que dans l'eau d'un lac au coucher du soleil et, au risque de le surprendre davantage, sinon de le scandaliser, j'y voyais une image, une sorte d'esprit qui sait tout sur moi, tout en étant moi. Cette image n'est pas couchée au fond d'un lac, non, elle se tient droite et marche devant moi, près de moi.

Toujours dans un des fauteuils de madame van den Bergh, à Orléans, une ou deux bougies encore allumées devant une des fenêtres, il pensait qu'il devrait se coucher pour de bon, mais il a revu le gouverneur Denonville ajouter son paraphe au bas du parchemin et lui souffler de faire attention. Les mystiques s'oubliaient devant Dieu. Dieu avait envahi leur pensée. Tandis que lui, il se pourrait qu'il n'y eût rien d'autre que son image et qu'il prît plaisir à ne voir que lui-même. Il n'avait pas eu le temps de répliquer. On lui tendait la page qu'on venait de signer. C'était l'ordre de relâcher le prisonnier iroquois, qu'il envoyait sous la garde du commandant des forts de la baie d'Hudson plaider la cause de ses frères aux galères et celle de la paix avec les cantons iroquois, à charge pour le ministre de le remettre aux fers, s'il jugeait les prétentions d'icelui, ridicules et non crédibles. Quand Pierre Le Moyne eut fini de lire le parchemin, il l'a averti, presque adjuré, qu'il devait être très clair dans son esprit qu'il consentait à le satisfaire, parce qu'il lui avait donné l'assurance que son Sauvage,

qui lui semblait un fin politique, agissait de son plein gré et ne cédait aux pressions d'aucun chef tsonnontouan, onontagué ou de quelque autre tribu iroquoise, pour aller montrer son allure et son beau visage dans les ministères de Versailles. L'heure était aux paroles officielles. Le demi-frère assura monsieur le gouverneur que l'Iroquois convaincrail le secrétaire de la Marine de la pureté de ses intentions et que d'autre part, les conditions qu'il obtiendrait du pouvoir royal pour l'avenir de la paix au Canada, le couvriraient du côté de ses frères de race. Il fallait prendre congé. Monsieur de Denonville de Montbazillac lui a rappelé de ne pas oublier le but ultime de son ambassade particulière, demander des navires de gros tonnage pour aller récupérer les fourrures bloquées dans les forts de la baie d'Hudson et défendre iceux, des menées des marchands anglais.

Il n'avait pas tout dit aux van den Bergh. À ce moment de la nuit, il n'avait plus que quatre à cinq heures pour dormir. Il importait peu, sinon pas du tout, de savoir quels arguments avaient pu décider de la libération de Monéglise. Il avait obtenu gain de cause. Mais en voulant préciser et analyser ce qui était en somme des entorses à la justice officielle, tant dans l'affaire Picoté de Belestre que pour la question des galères, n'avait-il pas perdu tout crédit auprès de ses hôtes, s'il en avait jamais eu. Elle s'était endormie pendant un long moment et ils étaient partis sans dire grand chose, tandis que lui, il prenait le monde entier comme directeur de conscience et racontait à

qui voulait l'entendre, comme un fou mystique, qu'il se voyait dans l'image que lui renvoyait Monéglise. Quand on rappelle à sa mémoire un événement qui a chambardé sa vie et qu'on s'écoute le raconter, on se surprend à le trouver, sinon déraisonnable, du moins plus difficile à croire qu'on le supposait, surtout pour des personnes qui ne peuvent juger que des causes apparentes ou les plus évidentes de l'incident. La décision qu'il avait prise de parier sur l'amitié quotidienne avec Pierre Monéglise, avait des origines plus lointaines qu'il ne saurait l'imaginer et madame van den Bergh, comme son époux, étaient des gens trop prévenants, trop discrets, pour se permettre de se prononcer en une matière qui s'avérait plus difficile à discerner qu'elle ne l'avait paru au premier abord.

À l'étage, des éclats de rire. À peine une minute plus tard, une porte s'ouvre et madame van den Bergh, pieds nus, dans une robe noire à mi-jambes, s'avance une bougie à la main. Son mari l'attend sur le seuil; on ne lui voit que la tête et les épaules. Sans se retourner, elle lui demande s'il a entendu ? C'était Marie-Thérèse. Mais non. C'est impossible. Pourtant, c'était elle qui riait. Que ferait-elle dans la chambre de Charles-François ou de... ? Elle est allée vers lui, une main sur la bouche. J'ai peur que... Tu l'as vue, ce soir; elle ne le quittait pas des yeux. La prenant par la main, il l'a fait rentrer, et il a passé une chemise; il ne fallait pas imaginer le pire; quand ils avaient entendu du bruit, il n'y avait pas une heure, il revenait peut-être du collège avec un ami, et les deux garçons avaient trop bu; l'Indien a dû se réveiller, et les calmer. On verra bien. Elle lui remit le bougeoir, et il avança à son tour dans le couloir. Elle referma la porte et alla ouvrir une fenêtre. Le vent s'engouffra et elle s'est tenue droite comme une statue, ses cheveux et sa robe pris dans ses remous, face à une lumière grise. Quand son mari est revenu, il souriait, mais n'a pas retenu la porte, qui a claqué. Ils ont écouté si quelqu'un s'inquiéterait, sortirait de sa chambre. Non, rien. Il fallait fermer la fenêtre, non ? Elle avait eu besoin d'air. Il pouvait la refermer. Il lui a raconté qu'il a frappé à la porte, et leur

fil était venu lui parler, mal à l'aise d'avoir fait du bruit et les avoir réveillés; il avait sur le dos une cape de fourrure; il était avec un ami, c'est bien ce qu'on pensait, le jeune de La Gueule, et ils avaient éclaté de rire parce que, je te le donne en mille, l'Iroquois imitait la mère d'Arnault. Il l'a rencontrée sur les bords de la Loire, paraît-il. Oui, à une étape des coches d'eau, avant le château de Blois; elle m'a tout raconté. C'était donc lui avec ses moqueries et ses rires de femme, quand elle croyait avoir entendu la voix de sa fille. Il valait mieux se coucher. Pour de bon, cette fois. Il avait dit la même chose aux garçons, et que monsieur Monéglise, le lendemain, avait une longue journée devant lui. Les van den Bergh se sont souhaité bonne nuit. Elle lui a chuchoté à l'oreille que ces Iroquois étaient de grands enfants. Comme dans les îles, a-t-il dit dans un soupir. Et on n'a plus rien entendu. Dans le foyer, quelques flammes, des tisons, de la braise, des lueurs rouges. Pierre Le Moyne, lui aussi, s'était enfin endormi, juste avant qu'une porte qui a claqué, l'ait réveillé, mais c'était comme un rêve, et le sommeil l'avait repris. Dans sa chambre, le feu s'était ranimé. Sans doute, par un de ces coups de vent qui avait pu courir de bas en haut, et de haut en bas, par les cheminées, le saura-t-on jamais... Un peu plus tard, on l'a encore éveillé; on frappait. Il s'est tiré du lit, et à la porte il a entrevu madame van den Bergh, qui n'avait aucune lumière avec elle. Qu'elle attende une seconde. Il s'habillait. Il a pris un vêtement, mais elle était déjà entrée. Pendant qu'il enfilait son haut-de-chausse,

elle s'est comme affaissée sur le lit et lui a demandé s'il voudrait bien aller voir son ami, entrer dans sa chambre, peut-être même sans frapper... Mais que se passait-il ? Il a pris une bougie, l'a allumée aux flammes qui vivotaient dans l'âtre, et il s'est assis près d'elle. Elle lui a raconté les rires, qu'on avait parlé à Charles-François, et le vent, et la porte qui avait claqué. Oui, il l'avait entendue, mais s'était rendormi. Ah! tant mieux. Mais elle n'a pas retrouvé le sommeil. Elle était inquiète, sans savoir pourquoi. Son mari, lui, dormait comme un loir. Elle n'a pas voulu le réveiller, il l'aurait crue folle et envoyée paître si elle lui avait demandé de retourner voir ce qui se passait. Alors, elle s'était levée, avait mis une robe, était sortie, et s'était arrêtée devant l'appartement de son fils, à la porte de sa chambre, puis devant celle de monsieur Monéglise. Elle n'entendait rien; elle allait repartir, mais tout à coup des fous rires, on marchait, on sautait, on courait. Puis, rien. Non, il y avait autre chose. Lui aussi, il allait la croire folle, mais elle était sûre que sa fille Marie-Thérèse était avec eux.

- Mais que ferait-elle là, avec votre fils et Monéglise ?

Il était trop tard. En posant la question, il a compris ce qu'elle pensait, ce qui se passait, et elle l'a regardée avec des yeux pleins de larmes, en lui demandant ce qu'on faisait dans son pays en pleine nuit, portes fermées, avec une jeune fille et des garçons. Oui, son fils était rentré avec Arnault de La Gueule. La bougie commençait à couler, il est allé la ficher dans un bougeoir sur la petite table entre

les fauteuils. Mais pourquoi n'avait-elle pas frappé, ils lui auraient répondu. Mais, monsieur, vous savez bien que je n'aurais rien vu. Ils m'auraient rassurée. Mais madame, il ne se passait peut-être rien. Il ne croyait pas que Monéglise oserait... Oui, on disait cela quand on veut que rien ne soit arrivé, il disait cela parce qu'il ne le savait pas plus qu'elle, elle qui ne faisait que repenser à sa fille qui ce soir le dévorait des yeux. Je devais avoir des yeux pareils quand je parlais au père de..., à ce marin... Elle allait se pencher contre son épaule, quand elle s'est mise à pleurer, et ce furent des sanglots qu'elle ne pouvait, ni ne voulait réprimer, tout en disant que lui, son ami, il pourrait entrer, brusquement, sans frapper, lui dire qu'il avait oublié, je ne sais pas, un message, un papier. On s'attendrait à ce que Pierre Le Moyne lui demande si cela paraîtrait bien normal, en pleine nuit, presque au petit matin, qu'il se rappelle tout à coup qu'il avait oublié quelque chose dans les bagages, mais on le voit déjà avec le bougeoir sortir de la chambre. Il a laissé la porte ouverte. Celle de Monéglise était fermée de l'intérieur; il a pu ouvrir l'autre, tout à côté, celle du fils; il a traversé la chambre, en désordre; des fourrures sur le lit; des verres et des bouteilles de vin; une voix qu'il entendait et connaissait bien, l'a guidé, après deux cabinets sans fenêtre, jusque dans une autre où de jeunes corps nus étendus par terre sur des fourrures couvraient de leurs mains, de leurs jambes, comme de leurs cheveux ou de leurs lèvres, le corps d'un homme qu'on aurait dit vénéré comme un dieu. Qu'avait-on fait, et qu'aurait-on fait plus

tard ? Il n'eut pas à dire un mot. Les jeunes hommes, tout disposés à rire avec le nouveau venu, n'ont pu devant son regard que se montrer honteux, et piteux sous la gifle qu'ils ont reçue, l'un après l'autre, et ils ont disparu. Marie-Thérèse s'est accrochée un moment à Monéglise qui comme une mère apeurée tirait les fourrures sur elle pour la cacher, la sauver... Il la suppliait de ne pas pleurer. *Don't weep*, lui disait-il. Tout irait bien avec les peaux des bêtes, leur nature était la plus forte. Le Moyne est allé ouvrir la fenêtre. Toute grande. Un grand froid a soufflé. Il les a vus se jeter sur le lit, puis se redresser, se tenant l'un contre l'autre, enveloppés des draps, des fourrures...

- Habillez-vous, et vous, allez voir votre mère dans ma chambre; elle vous attend.

Elle a laissé échapper un cri de scandale ou de terreur. Il dirait à leurs parents qu'ils étaient en train de boire, qu'ils étaient ivres, qu'ils dansaient. En retenant une cape contre ses épaules, elle a quitté les bras de Monéglise qui a rabattu les couvertures sur lui. Le jeune militaire a ajouté que personne ne saurait ce qu'ils faisaient, si tous, ils savaient se taire. Du moins, pour le moment. Elle a disparu à son tour, en traînant les manteaux, les capes qu'elle avait ramassés, et surtout sa robe du soir qu'elle avait eu le temps, en un tournemain, de remettre. Mais elle a pris la direction de la chambre de son frère. Il l'a laissée faire et s'est tourné vers le dieu des forêts.

- Et toi, attends-moi, je reviens.

Quand il est arrivé chez les garçons, le jeune de La Gueule était rhabillé et sur le seuil de la porte avec la jeune fille, agrippée de ses deux poings au tas de vêtements qu'elle tenait serré contre elle. Avaient-ils entendu, lui et Charles, ce qu'il avait dit à Marie-Thérèse ? Ils ont fait signe que oui. Ils étaient donc d'accord ? Ils ont dit oui, du bout des lèvres. Il a alors demandé à Arnault d'aller souhaiter bonne nuit à madame van den Bergh, et s'excuser de... Il n'a pas continué. De toute façon, les gens de sa sorte le faisaient mieux que personne. Et qu'il lui dise que sa fille arriverait tout à l'heure, qu'elle était en larmes, qu'elle n'osait pas, mais elle savait qu'il le fallait, il lui en avait même donné l'ordre; il disait tout cela, en lui mettant son bougeoir devant les yeux. Et vous, Charles-François, vous irez chez votre père. Quand le jeune monsieur a manifesté le désir lui aussi de voir d'abord sa mère, il l'a pris par la peau du cou, l'a soulevé d'une traite et en lui brûlant le menton avec la bougie lui a dit que les affaires d'hommes, qu'il semblait bien connaître, demandaient qu'on ait le courage d'affronter d'abord les hommes, que c'était le moyen de s'en tirer. Il fallait sans doute mentir, mais comme un homme, et qu'il explique à son père comment deux petits anges de la Noël anticipée voulaient connaître un peu plus le Canada. Charles-François, retombé sur ses pieds, et qui avait compris les allusions du Canadien, a répondu qu'il n'était pas avec l'Iroquois ni avec Arnault, mais avec... Sa soeur l'a interrompu. Pourquoi tout raconter ? Monsieur de la baie d'Hudson

en savait assez et lui, il n'avait rien compris, et elle-même... Elle ne savait plus ce qu'elle avait fait. Elle éclata en sanglots. Arnault lui a dit quelques mots à l'oreille. Elle a repris contenance et ils sont sortis tous les trois. Le Moyne est retourné chez le beau Pierre en refermant une par une les portes qu'il franchissait. Il l'a trouvé en train de faire ses bagages. Bravo! Il avait compris qu'il fallait partir. Mais qu'il ne dise rien, si le fils rappliquait. Qu'il lui interdise d'entrer. Les enfants ne comprendraient pas qu'ils partent comme des voleurs, en pleine nuit. De toute façon, il voyait bien que le dieu déchu trouvait lui aussi que cela valait mieux. Les van den Bergh en parleraient comme d'un mauvais rêve, quand le lendemain matin, avec leurs gens, ils sauraient faire comme s'ils découvraient qu'ils étaient déjà partis, mais ils le sauront avant tout le monde, cette nuit même. Aussi bien préparer les esprits. Qu'est-ce qu'il leur dirait ?

- Que tu ne sais pas vivre.

Monéglise n'a pas été choqué de la remarque. Le feraient-ils arrêter ? D'Iberville était sûr que non. Et pourquoi non ? Si jamais il se pouvait que leur fille devienne grosse, personne ne devrait en savoir quoi que ce soit. Les van den Bergh penseraient comme lui. Dans les familles, il y avait des fatalités contre lesquelles on ne pouvait rien.

- Je ne comprends pas.

On en parlerait plus tard. Tout à l'heure, quand il frapperait à sa porte, ce serait le signal pour quitter cet hôtel.

- On ira à la poste aux chevaux ?
- Oui. On trouvera une chambre près de là.
- Tu sais...
- Oui... Hélas, je sais. On en reparlera.

notes

¹ cette aventure a fait l'objet d'un roman, en 2006 et 2007, dont les titres ont été, tour à tour, *Le Voyage à Paris - 1688*, *La Pierre et le navire* et *les Ineffables*; il a été envoyé à plusieurs maisons d'édition, et refusé; je l'éditerai peut-être, un jour, mais pour le moment, à la relecture, les aventures dont il est question, me paraissent plutôt relever, en partie, de la galéjade; d'Iberville ne se laissait pas prendre si facilement, même pour en savoir plus sur la mer de l'ouest, par exemple; c'est donc à revoir, parce qu'il y avait, malgré tout, de bons moments, sur la vie des pensionnés de l'état royal, au château de Blois;

² les pages qui suivent, sont transformées en dialogue dramatique dans *M. d'Iberville et son Sauvage*;